

Matthieu SIMARD

Les écrivements



Matthieu SIMARD

Les écritements

Alto

OceanofPDF.com

À Yasmina

OceanofPDF.com

L'assiette de crudités

OceanofPDF.com

Un

Il aurait fallu oublier. Effacer ces quelques mois comme on fait disparaître un cœur dessiné sur la vitre enneigée d'une voiture, mais nous n'avons pas su.

Le 10 mai 1959, comme si c'était hier. La piste d'atterrissage de l'aéroport de Saint-Hubert me semble glisser jusqu'à l'horizon. Derrière nous les hélices de l'avion militaire dont nous venons de descendre se sont immobilisées. Suzor ne m'a pas regardée depuis notre départ, n'a pas dit un mot pendant le vol, comme s'il avait oublié que j'existais, que nous existions. Debout au milieu de la piste, nous contemplons le paysage sans relief en espérant que ce sera suffisant pour nous faire oublier les montagnes de l'URSS au cœur desquelles nous venons d'ensevelir une partie de nos vies. Nous savons les cauchemars qui viendront, les horreurs qui éclateront sous nos paupières, les nuits blanches. Nous savons le bouleversement qui nous attend.

Au loin un homme en uniforme de l'armée canadienne nous fait signe de le rejoindre mais nous ne sommes pas pressés. Nous marchons au même rythme que lors de nos promenades au Jardin botanique, quand chaque pas trébuchait dans le temps pour que je puisse nommer l'essence d'arbre, l'espèce de plante, la fleur et que Suzor préférait regarder dans l'embrasement de mon col à la recherche d'autres beautés.

Le vent dans le visage et le regard vide, je prends la main de Suzor et c'est comme si l'Arctique au complet s'y était réfugié. Un glaçon. Du fréon

dans ses veines. L'hiver s'est éteint il y a quelques semaines déjà mais nous tremblons au simple souvenir du froid de l'Oural. Un flocon perdu tombe du ciel. Je le pointe à Suzor qui force un sourire. Il me montre un champ à l'ouest de l'aéroport.

— C'est là qu'il était, le mât d'arrimage du R-100.

— T'es certain ?

— Oui. J'ai vu des photos. Un million, que ça a coûté, juste pour le mât. Le monde pensait que les dirigeables, c'était l'avenir, mais finalement il a servi juste une fois. Ils l'ont démantelé trois ans plus tard. C'était là.

— Oui.

— J'ai vu des photos.

Suzor sait souvent tout, je m'y suis habituée, mais cette fois-ci c'est différent. Il n'a aucun plaisir à me parler du R-100. Il ne le fait que pour toucher à ce que nous avons été avant, comme un amoureux qui montre de vieilles photos à celle qui s'éloigne pour lui prouver qu'ils sont capables d'être heureux.

« Regarde comme on était bien. On pourrait être bien, encore, comme ça. Non ? »



Le 1^{er} janvier 2017, les pieds dans la neige. Je rêve de ce que Suzor et moi serions aujourd'hui si nous avions su oublier. Beaux et vieux. Dégoulinants comme des adolescents. Ensemble. Mais la mémoire est un animal qu'on ne contrôle pas.

Il y a pourtant tellement de choses qu'on peut décider. Nos gestes et nos paroles, les chemins qu'on emprunte et ceux qu'on abandonne, la marque de confiture qu'on met sur nos rôties, le propriétaire de la peau sur laquelle on dépose nos lèvres, ce qu'on écrit dans un carnet le soir pour survivre jusqu'au matin. Puis il y a la mémoire, cruelle. Des odeurs, des images parfois s'impriment pour toujours, d'autres fois s'évanouissent. Les petites douleurs qu'on voudrait garder au chaud près de soi s'envolent, celles qu'on voudrait abandonner nous écrasent. Les bonheurs s'éparpillent parmi les banalités ou prennent toute la place. Nous ne choisissons pas les souvenirs qui nous empêcheront de dormir ni ceux qui nous pousseront à nous lever. Et même lorsque nous réussissons à frotter si fort et si longtemps qu'ils semblent oblitérés, des années plus tard ils nous sautent au visage comme un clown de film d'horreur.

OceanofPDF.com

Deux

Un peu d'arthrite, presque rien.

Du haut de son Everest de neige sale, un petit roi de la montagne fait semblant de me tirer dessus avec l'index que je devine dans sa mitaine. Je meurs un peu pour lui, il sourit. Plus loin une vieille qui me ressemble, aux os repliés sur eux-mêmes et aux rides topographiques, me salue de la tête. Elle pousse tant bien que mal un chariot d'épicerie sur le trottoir enneigé comme si elle revenait de la fin du monde. Encore plus loin un homme à la barbe de laine déblaie de sa main nue le pare-brise de sa voiture.

— C'est pas chaud, vous trouvez pas, madame ? me demande-t-il en souriant.

— Ton petit va mourir.

— Pardon ?

— Ton enfant, dans ton auto, il va mourir. Avec le moteur qui tourne et le pot d'échappement plein de neige, c'est ça que ça fait.

Pendant une seconde il ne réagit pas, l'air incolore, inodore. Il perd son sourire. J'ouvre la portière côté passager sous le regard amusé d'un garçon d'à peine deux ans emballé dans trois cents dollars de duvet, une botte au pied gauche, l'autre disparue. Son père tend le bras, éteint le moteur. Un souffle.

— Whoa ! Merci, vraiment. On pense pas à ces affaires-là.

- Pourtant ils en parlent chaque année aux nouvelles.
- Ah... Mais nous, on a pas de télé.
- Ah.
- Je... Je sais pas comment vous remercier.
- C'est pas nécessaire.
- Vous allez où comme ça ? Voulez-vous un lift ?
- Ça va. Je m'en vais à deux coins de rue. J'ai un party de famille.



Il est 14 h en ce premier jour de 2017. Le pas léger malgré le cuir trempé de mes bottes et la douleur au fond des os, je marche vers le 10760, avenue Hamel. Quand on bascule dans les adresses à cinq chiffres, la température baisse de dix degrés. Le pôle Nord montréalais, la banquise passé Henri-Bourassa. La Sibérie.

Des griffes poinçonnent ma moelle, s'arrêtent, recommencent. Mes chevilles, mes hanches, une raideur dans le genou droit, comme un bébé qui s'accroche à ma jambe alors que j'essaie de me sauver. L'hiver par-dessus mon gros manteau de plumes, le calcium sur le trottoir, l'odeur d'une étrange sécheresse. Un peu d'arthrite, presque rien. Le froid comme pendant notre voyage. Nous avons des épaisseurs de laine et les cils gelés.

J'ai garé ma Ford Fiasco à trois rues de la maison de Skip, même s'il y avait deux places libres juste devant. Quand la fête sera terminée et que je sortirai en même temps que les autres, je leur dirai que je suis stationnée

trois rues plus loin, je boiterai un peu pour le spectacle et ils se sentiront coupables de s'être moqués de moi plus tôt.



Devant l'entrée du bungalow de Skip, là où la bordée d'hier a été écrasée par une dizaine de paires de bottes, je trouve un bouton à deux trous couleur ivoire. Je le ramasse, le mets dans ma poche, puis je le reprends et le lance vers la rue.

Le doigt sur la sonnette qui ne fonctionne plus depuis seize ans, j'inspire le froid. Je me fais une réserve d'air pur pour les sept heures qui s'égrèneront dans la fumée des cigarettes de Skip, dans les vapeurs de vieux tapis et dans les arômes de parfums achetés chez Eaton il y a trente ans.

J'ai apporté mes souliers dans un sac de plastique.

J'appuie pour rien sur la sonnette et j'entre dans la petite maison sans vestibule. Un demi-pas et je suis au milieu du salon, au cœur de la fête. Dès qu'ils sentent le souffle du dehors sur leurs visages et qu'ils m'aperçoivent, les invités se taisent tous, immobilisés comme si j'étais l'antéchrist arrivé trop tôt pour le karaoké.

— Vous parliez de moi ?

Les têtes se baissent, les regards se perdent dans le tapis. Seul Bastien n'a aucune honte, quatre ans de morve, de cris et de coups de pied ne lui ont toujours rien appris. Il se précipite vers moi en riant.

— Suzor Adamo ! Suzor Adamo !

Marie-Lièvre, sa mère, l'attrape par le bras.

— Voyons, Bastien, on dit pas ça...

— Pourquoi ?

— Ben... C'est pas...

J'interviens.

— C'est correct. Vous avez le droit de parler de Suzor. Quand je suis pas là, vous avez le droit.

OceanofPDF.com

Trois

Suzor n'était pas comme les autres. Même avant la Russie, la drôle de machine qui lui servait de cerveau fonctionnait parfois à rebours, parfois trop vite, et la vie en société ne l'intéressait pas. Ses livres et les théories qu'il concevait sur tout et sur rien le fascinaient davantage que la permanente de la caissière du Perrette ou les victoires du Canadien. Après la Russie, c'était encore pire. Quand je proposais d'inviter les voisins à souper, il se contentait de refuser en disant que je lui suffisais. Il y avait dans cette réponse plus de tendresse qu'il n'y paraissait et j'étais flattée d'être importante pour un homme qui n'avait besoin de personne. De toute façon je n'aimais pas les voisins.

Suzor n'avait que trois amis, qu'il connaissait depuis l'enfance : Skip, Jean-Luc et Robert-comme-sur-l'affiche. Les origines de leur amitié étaient floues et l'histoire changeait chaque fois que j'osais poser la question. Un jour ils étaient de simples copains d'école, le lendemain ils étaient des agents secrets à la solde d'une puissance étrangère, formés pour ressembler à des Québécois, le surlendemain ils étaient la même personne portant différents déguisements.

Le secret de leur amitié était très simple : ils ne se voyaient presque jamais. Parfois quelques années passaient entre leurs rencontres et ça ne semblait pas les déranger. Il m'arrivait de suggérer qu'on invite l'un ou l'autre à la maison, souvent Skip – mon préféré –, et Suzor répondait que ce

n'était pas nécessaire, comme si je lui avais demandé s'il voulait que je rénove la salle de bain.

Skip, de douze ans notre cadet, nous invitait à sa fête du jour de l'An chaque fois que nous le voyions.

— Ma femme et moi, on fait les plus beaux partys. Vous viendrez, on est une genre de grosse famille sans lien de parenté. C'est jamais le même monde, mais c'est toujours le fun et ça finit tard. Vous, Jeanne, vous pourrez être notre tante.

J'avais trente-cinq ans et il me vouvoyait. C'est sans doute la raison pour laquelle nous refusions chaque fois l'invitation. Peut-être aussi était-ce que nous nous suffisions, Suzor et moi, et que nos jours de l'An au champagne se terminaient toujours par des festivités qu'il valait mieux vivre en privé.



J'ai longtemps cru que je ne mettrais jamais les pieds chez Skip mais en 1977, accablée d'une solitude nouvelle, j'ai assisté à mon premier jour de l'An dans son bungalow. À cette époque la sonnette fonctionnait encore mais il y avait tant de gens à l'intérieur que personne ne pouvait l'entendre. Pendant quelques heures, ensevelie sous les cris et noyée dans l'alcool, je n'ai pas pensé à Suzor. Ce jour-là j'ai décidé que cette fausse famille ferait l'affaire un temps. Je leur ai tous fait promettre de ne jamais me donner de nouvelles de Suzor et, pendant quarante ans, j'y suis retournée chaque 1^{er} janvier.

Quatre

Les fêtes chez Skip ne sont plus ce qu'elles étaient. La fatigue, le temps, l'usure des gens. Pendant une trentaine d'années, il n'y avait pas de place pour la moindre botte dans la baignoire, à ras bord remplie de bouteilles et de glace. L'alcool par tous les pores, nous étions jeunes et nous avons beaucoup de choses à oublier, les tristesses de l'automne, la maladie des uns, le départ des autres, parfois seulement une transmission qui avait lâché sur une route de campagne. Les fêtards étaient nombreux, souvent cinquante, rarement les mêmes d'une année à l'autre. De nouveaux cousins, la deuxième femme de Jean-Luc, des blondes du neveu, des ex de l'oncle, la première femme de Jean-Luc, des plus éloignés et des moins drôles.

Maintenant nous sommes vieux, beaucoup moins nombreux, et nous avons des choses à ne pas oublier. L'alcool reste au fond de la baignoire et nous répétons les mêmes belles histoires pour qu'elles ne s'effacent pas. Depuis une dizaine d'années, il y a toujours les mêmes fragiles sur l'avenue Hamel, qui préfèrent commencer l'année loin de leurs solitudes : Robert-comme-sur-l'affiche et son épouse Veloutée Véronique ; Jean-Luc et sa troisième femme ; Marie-Lièvre la seule jeune et son Bastien malpoli ; Skip ; et moi. Cette fois-ci s'est ajouté le petit deuxième de Marie-Lièvre qui régurgite une nouvelle vie dans le salon et qui permet à Bastien d'échapper à la surveillance des adultes pour me beugler le nom du Voldemort-du-bungalow.

— Suzor Adamo ! Suzor Adamo !

— Mais pourquoi tu dis « Adamo », Bastien ? C'est pas comme ça qu'il s'appelle...

— Suzor Adamo !

Marie-Lièvre, le bébé attaché au sein droit et une bière à la main, intervient.

— Bastien, veux-tu arrêter ça ?

— Mais pourquoi il dit ça ?

— Pour rien, Matante, pour rien.

Plus loin, Skip toussote, bien installé au centre de son sofa, et sur les côtés aussi. Quatre cents livres de chair et d'os – quatre cent vingt-cinq quand il veut se vanter –, les cheveux plus sel que poivre et un sourire timide qui me rappelle que je suis, malgré tout, la bienvenue ici.

— On pensait pas que vous viendriez, Matante...

— Je viens chaque année, Skip. Chaque année.

— Je le sais bien, mais chaque année vous dites que vous reviendrez plus...

Il y a à l'intérieur l'odeur de la fumée imprégnée dans la peinture qui m'écharpe le cou. De fois en fois, parce qu'on n'y touche pas, la décoration devient plus laide, figée dans le mauvais temps, celui du papier peint à carreaux, des cendriers de quatre tonnes, des chaises en faux bois et des tapis couleur « Jean-Luc est encore allé au salon de bronzage ».

— Ça change pas, ici, hein, mon Skip ?

— Ben non.

— Ça te tente pas de rafraîchir ça un peu ?

— Vous savez, Matante, c'est ma femme qui s'occupe de la décoration.

Sa femme, portée disparue en 1989 et retrouvée treize jours plus tard à Saskatoon dans les bras d'un Anglais qui ne comprenait rien de ce qu'elle disait, a vendu la maison à Skip pour une poignée de sous noirs.

— Elle changera la décoration quand elle reviendra, mon Skip.

— Oui, c'est ça... J'oubliais ! Je vous ai pas dit bonne année, Matante...

— C'est pas nécessaire.

— Sortez donc de l'entrée... Y a de la place dans le bain pour vos bottes. Cette année on a fait moitié glace, moitié bottes.

— On est juste huit, on pourrait laisser nos bottes dans l'entrée...

— Mais le bain servirait à quoi ?

Je hoche la tête en souriant et je sors mes chaussures de leur sac en plastique, mais un étourdissement m'empêche de me chausser. Je ferme les yeux. Quand je reviens à moi, je suis assise dans l'entrée et, debout devant moi, Robert-comme-sur-l'affiche rigole.

— Oh, Matante... Toujours bonne pour nous divertir, han ?

— Salut Robert. Ça va ?

— Vous êtes-vous cassé une hanche au moins ?

— T'aimerais trop ça...

— Mais si je vous relève, allez-vous retomber ? On est peut-être mieux de vous laisser par terre...

Au milieu des rires des autres, seul Skip semble vraiment inquiet de mon bien-être. S'il le pouvait, il se lèverait pour m'aider mais il ne se lève plus depuis dix ans. Il me fait signe de le rejoindre. J'enfile mes souliers et vais m'asseoir près de lui.

— Ça va-tu, Matante ? Je voudrais pas qu'il vous arrive quelque chose...

— T'es bien le seul.

— Ils vous aiment quand même, vous savez.

— Je les aime aussi. Mais surtout toi.

— Comment vous allez, Matante ?

— Tu veux une belle histoire ou la vérité ?

— La vérité, je pense...

La vérité, c'est que je suis une octogénaire irritée par la sénescence, qui survit à coups de pilules avalées chaque matin, renouvelées à tout jamais, à prendre avec de la nourriture. L'arrière-goût poudreux de la maladie ne s'efface qu'au moment d'aller me coucher. C'est ça, la vérité. Mais je dis rarement la vérité.

— Ça va super bien, mon Skip. Toi ?

— C'est tranquille.

— Trop tranquille ?

— Un peu. Mais là vous êtes là.

— Si tu veux, je peux passer la soirée à tomber. Ça a l'air que ça fait lever le party.

— Je vous aime mieux debout, Matante. Vous êtes la personne la plus debout que je connaisse. Je voudrais pas que ça change.

OceanofPDF.com

Cinq

La lumière timide des jours de janvier s'estompe dans le salon à mesure que Skip et moi nous racontons l'absence de vie dans notre dernière année. Parfois, Robert vient me tapoter le dos, comme pour s'excuser d'avoir ri de moi plus tôt. Jean-Luc nous interrompt chaque fois qu'il se souvient d'une blague entendue dans son village et sa femme, troisième du nom, l'interrompt à son tour pour lui dire qu'il n'est pas drôle. Marie-Lièvre a endormi son bébé mais elle préfère le regarder dormir plutôt que de venir nous parler. Veloutée Véronique parle toute seule de son manteau de vison qui n'intéresse personne et Bastien, collé sur l'assiette de crudités, se remplit la bouche de petites carottes. Oui, il y a beaucoup d'amour ici, planant autour de nous, qui se mêle à la fumée des cigarettes que Skip achète chez Big Chiefs sur la 344 à Oka.

Je me lève et vacille mais tout ira bien. Je vais rejoindre Bastien près des légumes. La bouche pleine, il me regarde prendre un morceau de chou-fleur.

— Z'aime pas cha, moi, le sou-fleu.

— Moi non plus, mais t'as mangé toutes les carottes.

— Z'aime pas cha le sou-fleu.

— Y as-tu goûté ?

Il finit sa bouchée, choisit le plus gros fleuron de chou-fleur de l'assiette et le fourre dans sa bouche en grimaçant.

— Dis-moi donc, Bastien... Pourquoi tu disais « Adamo », tantôt, en parlant de Suzor ?

— Pas Adamo, dit-il en mâchant chaque lettre. Alzameuh.

— Alzheimer ?

— Oui !

Il crache sa bouchée dans sa paume, me la tend. Je la prends comme si j'étais sa mère, incapable de réagir. Du chou-fleur broyé suintant de salive dans la main, je me vois défaillir de l'extérieur, comme s'il n'y avait plus de place pour moi dans mon corps qui se remplit d'un coup de tous les souvenirs refoulés depuis quarante ans. C'est un volcan qui crache chaque minute que j'ai passée avec Suzor. C'est trop. Je perds connaissance.



— Salsifri du Saint-Câllice, Matante !

Jean-Luc a eu trois enfants avec sa première femme et, parce qu'il avait un jour entendu à la télévision que « sacrer devant ses enfants, ça ne se fait pas », il a passé des années à modifier ses sacres et à utiliser des patois diète. Un coup de marteau sur son pouce provoquait un élégant « ostourni » et une défaite crève-cœur du Canadien générait de puissants « côlibri » et « tabiscotte ». Au fil du temps et des divorces, Jean-Luc a récupéré ses sacres d'antan, qu'il incorpore aux miettes de bon père de famille dont il est incapable de se départir.

— Ah ben carotte de crisse, elle est pas morte ! Vous nous avez fait peur, vous là...

Je suis couchée sur le lit de Skip, là où jadis les manteaux s'empilaient en Appalaches humides, une débarbouillette froide sur le front. J'aurais aimé rester droite, encaisser la nouvelle de la maladie de Suzor comme une statue, être la debout que Skip apprécie tant. Mais les paroles de Bastien m'ont assommée et elles résonnent encore trop en moi pour que je m'invente une contenance. Alzheimer, mon Suzor, et peut-être déjà des trous dans ce qu'il sait de notre vie d'avant. J'ai la nausée.

— Vous êtes blême, Matante.

— J'imagine, oui.

— Voulez-vous un verre d'eau ?

— Avez-vous fini de me vouvoyer ? Rendu à nos âges, on est tous vieux pareil...

Je ne sais pas me battre mais je ne supporte pas d'être prise en pitié. Même si ma tête vient d'être broyée par un enfant de quatre ans, je dois frapper, dans le vide s'il le faut, pour ne pas tomber de nouveau.

— On a eu peur pour vous, un moment, là. On arrivait pas à vous réveiller.

— Si c'est pour me retrouver devant du monde qui me disent pas quand Suzor est malade, j'aurais peut-être été mieux de rester morte.

— On pouvait pas vous le dire. Vous nous auriez peut-être tués.

— Franchement...

— Chaque année, vous nous menacez.

— Vous le savez que c'est des farces...

— Matante... Chaque année vous insistez pour qu'on vous parle pas de lui. Même quand il est pas question de lui du tout, vous nous rappelez de rien dire. Qu'est-ce que vous vouliez qu'on fasse ?

— Que vous me le disiez quand même.

— Matante...

— J'en reviens pas, de vous autres. Et ça se dit de la famille...

Je feins la colère pour ne pas montrer ma peur. Je sais que Jean-Luc a raison, mais si je ne les engueule pas, je devrai penser à ce que je viens d'apprendre et je ne peux plus, pas tout de suite.

Je dois m'enfuir. Fourrer mes souliers dans mon sac de plastique. Enfiler mes bottes. Sentir le froid sur le pas de la porte.

— Partez pas de même, Matante...

M'enfuir.

Six

J'ai toujours fait semblant d'être forte pour cacher ma faiblesse. Devant les autres, devant Suzor aussi, j'ai rarement montré que j'étais une éclopée n'ayant qu'une demi-narine hors de l'eau. Voyez mon sourire comme si je n'étais pas à une défaillance de me noyer. Entendez mes blagues comme si je savais nager.

Quand nous sommes rentrés d'URSS en 1959, j'ai bien vu que Suzor ne s'en remettrait pas. Nous y avons vécu des aventures traumatisantes, tous les deux, mais pour Suzor il y avait encore plus et, moi, j'étais beaucoup trop jeune pour m'occuper seule des mille miettes qu'il était devenu. À l'époque, je n'avais jamais entendu parler du syndrome de stress post-traumatique, alors j'ai fait ce que je savais faire : j'ai joué le rôle de celle qui ne souffrait pas. Mais la vérité, c'est que chaque fois qu'il faisait froid, chaque fois que l'odeur de l'hiver se rendait à mes narines, j'avais la nausée et je savais que le soir, une fois endormie, je ferais les pires cauchemars. Parfois mes cris nocturnes le réveillaient, mais j'inventais une crampe au mollet ou j'invoquais la voisine revenue de l'asile la semaine précédente. Jamais je ne mentionnais ces images trop vraies qui habitaient mes nuits et, quand il me racontait ses rêves, les mêmes que les miens, je retenais mes larmes au risque de me noyer.



Une quinzaine d'hivers ont passé, au cours desquels nous réapprenions chaque jour à sourire. Nous étions incapables d'oublier mais nous réussissions, dans notre solitude à deux, à nous réchauffer la moelle. Pendant quinze ans nous sommes restés beaux malgré le passé qui nous avait défigurés. Suzor parlait souvent des montagnes de l'Oural et je changeais souvent de sujet. La plupart du temps il s'en accommodait. Parfois il s'effondrait le temps d'une soirée, deux peut-être, prostré dans notre chambre, et je n'avais pas le droit d'y entrer. Ces soirs-là je dormais dans le salon, devant le foyer. Quand il venait me rejoindre c'était comme s'il ne s'était rien passé. Il faisait une blague sur les voisins, je riais, nous faisions l'amour comme des adolescents maladroits.

Pendant toutes ces années, Suzor et moi avons été, je crois, la plus belle chose aux doigts entrelacés à déambuler sur les trottoirs montréalais. Une petite perfection bourrée de défauts et de fractures, de chicanes et de fissures. Chacun de notre côté nous étions laids et brisés mais ensemble nous étions notre propre trousse de premiers soins, capables de survivre à tous les hivers. Du moins, c'est ce que je pensais.

Mais la machine a fini par se détraquer, comme si l'engrenage avait tellement forcé pour ne pas surchauffer qu'il ne lui restait qu'à exploser. Les intérêts de Suzor sont devenus des obsessions et ma patience s'est effritée. Les blagues n'étaient plus drôles et les promenades, moins douces. Nous avons commencé à nous disputer sans savoir comment, novices en la matière, nous nous enfoncions dans des culs-de-sac et ne nous retournions jamais. Nous creusions des tranchées sans nous en rendre compte, chaque semaine plus profondes, jusqu'à ce mardi de décembre 1976. Dehors la neige tombait pour la première fois mais pour nous ce n'était jamais un décor très romantique.

Dans la cuisine, assis à table devant son assiette vide, Suzor tenait son visage dans ses mains depuis près d'une heure. Je n'avais pas dormi la nuit précédente, peut-être un chat prisonnier de la glace qui miaulait, peut-être une suee nocturne qui avait détrempé nos draps. J'ai parlé la première, j'aurais dû me taire.

— Un jour il va falloir que tu passes à autre chose...

Jusque-là nos chicanes n'avaient jamais porté sur la Russie. C'étaient toujours des détails du quotidien, le journal mal plié, un reproche mal placé. Il y avait du trivial dans nos violences et c'était en quelque sorte rassurant. Même sans réponse, nous nous en relevions toujours, le journal finissait dans le foyer, les reproches oubliés. Cette fois-ci, c'était différent. Suzor a posé ses mains sur la table et m'a dévisagée comme si j'étais une inconnue.

— Comment peux-tu me dire ça ? Tu sais pas ce que j'ai vécu là-bas, avant de rentrer...

Je ne reconnaissais pas sa voix. Ses mots étaient lents, comme s'il venait les abandonner un à un dans mes oreilles. J'aurais pu me taire. Je ne l'ai pas fait.

— Justement ! Si je savais, peut-être que je pourrais t'aider.

— Tu pourrais pas m'aider.

Le catégorique de son ton de voix me faisait bouillir.

— Qu'est-ce que t'as vécu ? Hein ? Qu'est-ce que t'as vécu que moi j'ai pas vécu ?

— Arrête, Jeanne.

— Qu'est-ce que t'as vécu ? Dis-le-moi !

Nos colères s'entrechoquaient avec plus de violence que d'ordinaire. Je savais à ce moment-là que quelqu'un finirait blessé, lui ou moi, peut-être les deux. Ç'a été moi. Suzor s'est levé d'un trait, m'a agrippée par le bras et m'a projetée sur le mur. Ma tête a cogné si fort que le plâtre a cédé.

Pendant quelques minutes j'ai perdu la vue. Je ne percevais que des ombres, des lueurs. La silhouette de Suzor m'a frôlée. J'ai entendu la porte de notre chambre claquer, des pleurs aussi. Trente minutes plus tard, j'ai retrouvé la vue juste à temps pour voir Suzor descendre l'escalier et traverser le salon jusqu'à la porte d'entrée.

« Viens t'étendre une dernière fois », lui ai-je répété comme une prière chuchotée en espérant qu'il se retournerait, qu'il se souviendrait de la chaleur au creux de notre matelas, de la douceur au cœur de nos draps. Je savais qu'il partirait de toute façon, mais j'espérais qu'une dernière nuit contre moi se transformerait en avant-dernière, puis en avant-avant-avant-avant-dernière comme les promesses que nous nous faisions adolescents. Qu'il choisirait d'oublier le filet de sang sur ma tempe comme j'avais déjà choisi d'oublier sa main trop ferme sur mon bras. Il ne s'est même pas retourné. Un manteau. Une paire de gants. Le courant d'air, « viens t'étendre une dernière fois », le courant d'air quand il a ouvert la porte.

Son départ m'a fait plus mal que le choc de ma tête sur le mur. Il y avait la trace de ses pas dans la neige et en moi le sentiment d'avoir été soudée à lui pour rien.

Sept

Chaque craquement du feu dans le foyer me fait sursauter. Je suis rentrée de chez Skip en vitesse, incapable de penser à autre chose qu'à la maladie de Suzor. J'ai fourré le feu comme si c'était mon premier, toute la forêt, tout le journal, pas le moindre espace pour respirer. J'étouffe.

Quand Suzor est parti il y a quarante ans pour ne jamais revenir, je me suis promis de l'oublier, parce que le souvenir de lui l'autorisait à exister et que je ne pouvais pas concevoir qu'un homme qui existe ait pu me faire aussi mal. Pendant les semaines qui ont suivi, je me suis employée à brûler tout ce qui pouvait me faire penser à lui. Photos, lettres d'amour, chapeaux, vêtements. La moitié de notre chambre. À la fin il ne restait que le garde-robe de la chambre d'amis, qu'il avait rempli au fil des ans de choses inutiles. Je n'avais plus la force de le vider, j'en ai vissé la porte contre le cadre.

Mais ce n'était pas suffisant. Pour l'oublier, lui, il fallait que j'oublie tous les souvenirs que j'en avais. Que je les brûle de mon cerveau. Au début ce n'était pas simple, il habitait tout mon passé, mais avec le temps j'ai réussi à effacer de ma mémoire une bonne partie de nous.

Tout ça n'était sans doute pas la meilleure idée, mais c'était celle qui me permettait le mieux de ne pas me noyer. L'illusion d'être solide. J'ai même gardé notre maison pour me prouver que j'en étais capable. Je n'aurais jamais osé m'avouer que c'était davantage l'espoir de le voir revenir que l'orgueil qui m'avait poussée à rester ici. Je l'imaginais parfois

entrant comme si de rien n'était, allant à la cuisine pour se préparer un sandwich au jambon, et ça me faisait du bien. Notre vie pourrait se recoller, quarante hivers plus tard mais comme la veille de son départ. Puis je chassais ces pensées que je m'étais interdites.

Ce n'était pas le plan parfait mais il fonctionnait bien. J'ai réussi de cette façon à traverser les années sans partir à la recherche de Suzor. J'ai réussi à rire parfois, à vivre comme s'il n'avait pas tant existé. Des amants, des promenades. Je ne me suis privée de rien, j'avais l'argent pour le faire. Parfois je déviais un peu, le temps d'espérer le croiser par hasard devant la boutique du couturier sur Beaubien, le temps de vérifier s'il y avait du jambon dans le réfrigérateur, puis je reprenais le chemin de l'oubli.



Sur la table basse du salon, je dépose le carnet marron que je traîne avec moi depuis quarante ans. Dans ce carnet, sur des centaines de pages noircies au fil des ans d'encre bleue, noire ou rouge, j'ai écrit tous mes souvenirs à mesure qu'ils m'apparaissaient, pour les mettre de côté une fois pour toutes. Lorsqu'un détail me faisait penser à Suzor, je l'inscrivais au carnet, avec le plus de souci possible, dans le but de ne plus jamais y penser par la suite.

Je n'ai pas besoin de l'ouvrir aujourd'hui pour que tous les souvenirs que je croyais avoir noyés dans ces pages m'emplissent la tête à m'en étourdir. Depuis que je sais l'alzheimer de Suzor, ils y sont tous, devant mes yeux comme si chaque moment venait tout juste de se terminer. Je n'ai pas

revu Suzor depuis quarante ans mais je me souviens de l'odeur de sa peau comme s'il m'avait fait l'amour hier.

Seulement, ces souvenirs ne m'appartiennent pas. Ils sont à lui autant qu'à moi et je ne peux pas en être la seule gardienne. Je dois les lui rendre. Veiller à ce qu'il ne les oublie pas.

Je dois retrouver Suzor.

OceanofPDF.com

Des murs vert Greenery

OceanofPDF.com

Huit

Il a encore neigé. Assise devant les cendres du feu de la veille, je fouille dans mon calepin d'adresses. J'ai trouvé vingt fois le numéro de téléphone de Skip mais je continue de tourner les pages, de fermer le calepin, de le déposer, de le reprendre. Dehors des lambeaux blancs, lourds et crus, tombent encore du ciel. Dix jours ont passé depuis la fête du Nouvel An et je n'arrive pas à composer plus de quatre chiffres avant de raccrocher. Si j'appelle Skip, si je le questionne sur Suzor, je ne pourrai plus reculer. Après quarante ans à me torturer pour ne pas penser à lui, je me lancerai à sa recherche. À quatre-vingt-un ans, je pensais que la paix finirait par me trouver ; c'est plutôt moi, quêteuse de bonheur, qui devrai la pourchasser. J'ai mal à la tête.

Cinq un quatre, quatre neuf zéro. Je raccroche. Six chiffres, mon record. Dans cent ans je me rendrai à dix et peu de temps après mon squelette enlacera celui de Suzor et je lui raconterai ce que nous étions quand nous avions des organes internes. Il aura tout oublié, c'est sûr.

Cinq un quatre, quatre neuf. Je raccroche. Il n'y aura pas de gagnant dans tout ça, mais je serai la perdante. Celle qui a couru vers l'autre, celle que je m'étais promis de ne pas être. Pourtant, je ne peux pas rester immobile devant ma fenêtre à attendre que la neige fonde et que s'effacent les traces laissées il y a quarante ans.



J'ai acheté une voiture en 2007 sans penser que je serais seule pour la déneiger. J'avais envie d'aller où je voulais, quand je voulais, le cinéma et l'épicerie, la devanture du bingo pour constater que les autres vieux ne me ressemblent pas, le pont Victoria parce que je le trouve beau, le pont-tunnel pour m'imaginer prisonnière sous l'eau.

Les premiers jours de neige du premier hiver ont été pénibles. À mon âge, même la pelle vide est difficile à soulever et j'ai caressé l'idée de ne plus toucher à ma voiture jusqu'au printemps. Mais c'était compter sans Ousmane.

Ousmane, mon voisin depuis plus de dix ans, ne survivra pas très longtemps à sa gentillesse exemplaire. Quand je vois les autres voisins profiter de sa générosité, lui emprunter ses outils ou sa tondeuse, lui quêter un coup de main dont ils n'ont pas besoin, lui siphonner son essence la nuit, je me dis que le voisinage devrait avoir honte. Il n'y a que moi qui devrais pouvoir profiter de la bonne volonté d'Ousmane. Parce que moi, je lui laisse de longues vacances estivales. Je suis une profiteuse saisonnière, et encore, seulement quand il a neigé.

Comme après chaque bordée, je m'installe devant ma fenêtre et j'attends en robe de chambre, recouverte d'un vieux manteau, deux bottes différentes aux pieds. D'ordinaire j'ai tout mon temps, mais cette fois-ci j'espère qu'il ne tardera pas. J'ai peur de changer d'idée et de m'enfermer dans ma chambre jusqu'à ma mort. Quelques minutes passent et j'aperçois Ousmane, tout sourire, qui sort de chez lui. Je sors à mon tour, une vieille pelle rouillée à la main, et je me dirige vers la colline de neige qui cache ma voiture.

— Madame Jeanne ! Laissez, laissez, vous allez vous blesser...

Il entreprend de déneiger ma voiture mieux qu'un soleil d'août ne pourrait le faire. Je le remercie et lui propose de le payer parce que je sais qu'il va refuser.



Je m'engage sur le pont Jacques-Cartier, vers le sud. Skip n'avait pas grand-chose à me dire mais il a fini par avouer que le premier à avoir mentionné la maladie de Suzor était Robert-comme-sur-l'affiche. Craignant de passer dix autres jours à tourner les pages de mon calepin, j'ai décidé de lui rendre visite plutôt que de l'appeler.

Au milieu du pont, je me rappelle ce moment, juste après le départ de Suzor, avant que je réussisse à l'oublier. J'étais venue ici, à pied, pour comprendre ce qui se passait dans la tête de ceux qui se jetaient en bas. Je m'étais penchée sur la balustrade, c'était avant les clôtures, j'avais vu le fleuve et ses remous et j'avais su que ce n'était pas pour moi.

Ce jour-là, sur le pont, ce n'est pas moi que j'ai voulu tuer, c'est lui.

En regardant l'eau du Saint-Laurent, j'ai eu envie de l'éviscérer. En rire. Je voulais le lui crier mais je ne savais pas de quel côté il était. J'ai tourné sur moi-même en gueulant que j'allais le tuer. Ce n'était pas une petite affaire, je sais bien. Pas un poème violent pour lui rendre hommage, pas une déclaration de peine d'amour non plus. Ce n'était pas une façon de parler, je voulais le tuer pour vrai. S'il avait sonné à la porte ce soir-là, sonné parce qu'il avait eu l'indécence d'oublier sa clé avant de disparaître, s'il avait sonné à la porte je l'aurais invité à entrer, je lui aurais servi un

verre de scotch et je lui aurais arraché un œil avec le couteau à bois qu'il avait acheté chez Pascal. J'aurais drainé son sang goutte par goutte comme un glaçon qu'on laisse fondre par moins cinq degrés en mars. J'aurais dansé sur l'air de ses cris, disloqué ses coudes et entaillé ses tendons d'Achille. Je lui aurais parlé de nos enfants inexistants, décrit notre avenir à deux, lui son cadavre partout dans la maison, moi paisible et flottant sur la fumée des bûches dans le foyer. S'il avait sonné à la porte ce soir-là, j'aurais fait en sorte qu'il n'y ait plus la moindre molécule dans l'univers qui ne participe pas à sa souffrance. Puis je l'aurais embrassé.

C'est donc sur ces joyeuses pensées que j'entame mes recherches pour retrouver celui dont j'ai un jour souhaité la mort.

OceanofPDF.com

Neuf

Robert-comme-sur-l’affiche, soixante-dix ans, les cheveux blancs, habite un condo jadis moderne sur l’avenue d’Isère à Saint-Lambert, qu’il partage avec sa conjointe Veloutée Véronique. « Mais c’est juste moi qui paie les frais de condo, je suis gentil de même. »

Courtier immobilier à quelques semaines de la retraite depuis trente ans, Robert m’a donné au fil des ans, à moi qui n’ai déménagé qu’une seule fois dans ma vie, quarante-sept cartes professionnelles.

J’appuie sur la sonnette. La phalangine de mon index me fait souffrir, on a vu pire. C’est Veloutée Véronique qui ouvre la porte.

— Matante ! Qu’est-ce que... ? Êtes-vous perdue ?

— Oui, sûrement. Est-ce que Robert est là ?

Chaque mois de janvier, les murs du salon sont peints de la couleur officielle de l’année. Début décembre, Robert et Véronique mettent le champagne au frais et attendent avec fébrilité que les médias annoncent le choix des visionnaires de chez Pantone. Puis, dès janvier, un peu saouls, ils sortent les rouleaux et le ruban bleu et se mettent au travail. C’est donc dans un salon vert Greenery sentant encore la peinture fraîche que Robert m’accueille, l’air sévère en milliers de nuances de noir.

— Je... Matante... Je veux pas que vous vous fâchiez, là...

— On va aller droit au but, mon Robert. Est-ce que tu penses que je vais te tuer avant de sortir d'ici ?

— J'aimerais mieux pas, mais ça se peut.

Pendant qu'une fois de plus je joue à la dure pour ne pas m'effondrer, Veloutée Véronique nous prépare des smoothies dans la cuisine. Elle met le mélangeur en marche, on ne s'entend plus. Robert fixe le plancher, le temps d'un malaise. Véronique apparaît avec trois verres pleins d'un semi-liquide couleur murs du salon.

— Je m'en suis fait un aussi. Ça va être bon !

Robert lui lance un regard réprobateur qu'elle lui retourne aussitôt. Je prends une gorgée de verdure et j'aime penser que mes articulations m'en remercient.

— Il est bon ton smoothie, Véronique. Merci. Puis, Robert ? As-tu quelque chose à me raconter ?

— Oui.

— Je t'écoute.

— On a eu des nouvelles de Suzor il y a un an et demi.

Je réprime un haut-le-cœur dont le smoothie de Véronique n'est pas responsable. Étourdie, je soupire, m'écrase contre le dossier du divan en cuir bon marché. Veloutée Véronique toussote.

— C'est de ma faute, dit-elle. Vous savez, Matante, on est ben mélangés avec vous. On vient qu'on sait pas ce que vous voulez. En août, l'autre été d'avant... C'était en août, chéri ?

— Oui, je pense. Ou en juillet.

— En août l'autre été d'avant, on a reçu une lettre de votre Suzor. Il disait qu'il était malade. L'alzheimer, ces affaires-là. À ce moment-là, on a décidé de pas vous le dire. Robert voulait tout vous raconter, lui, mais je l'ai convaincu de laisser faire. C'est ça que vous vouliez, non ?

— Je sais plus.

— C'est pas évident...

— L'avez-vous encore, la lettre ?

La calligraphie de Suzor n'a pas changé, je le vois malgré le brouillard qui couvre mes rétines comme des larmes au plus creux de moi. La nostalgie se fond aux éclats de douleur du passé. Je me souviens des lettres qu'il m'écrivait, au début, pleines de ces grossières banalités que j'aimais tant. Son écriture aujourd'hui me ramène à ma jeunesse et à la gelée de genoux que ses « je t'aime » à peine lisibles généraient. Ce n'est pas à moi qu'il a écrit mais c'est tout comme.



« La mémoire est une drôle de bête. Bientôt, je ne me souviendrai plus de vous, Robert et Véronique. C'est ce que les médecins m'ont dit le mois dernier. J'ai attrapé le pire des déraillements. Celui qui efface votre chemin. Je suis maintenant alzheimer, comme beaucoup d'autres. Ne vous inquiétez pas, je vais plutôt bien. Il y a depuis trop longtemps des choses que je suis incapable d'oublier. Je me porterai mieux quand elles auront disparu. »

Je vous en prie, ne dérangez pas Jeanne avec ça. Je l'ai blessée il y a longtemps, je ne veux pas la blesser davantage. Peut-être me déteste-t-elle ? Alors dites-lui que je suis malade, elle s'en réjouira. Peut-être m'a-t-elle oublié ? Ne lui dites rien. Peut-être m'a-t-elle pardonné ? Je ne sais pas.

Amitiés, Suzor. »



Je n'ai jamais prétendu que Suzor était parfait. Souvent les gens me disaient qu'il ne pensait qu'à lui, ils avaient raison, qu'il n'assumait jamais ses responsabilités, ils avaient raison aussi. Qu'il ne faisait pas honneur à son génie. Qu'il gaspillait son potentiel. Malgré tout, j'aimais ce qu'il était. Il n'était pas une bonne personne, j'en ai toujours été consciente, mais il était la bonne pour moi. Ce genre de mièvreries qu'il m'écrivait au début, je les ressens encore, et mon besoin de le retrouver s'en trouve décuplé.

Il y a un an et demi qu'il est malade. Il est peut-être déjà trop tard pour retrouver le Suzor que je cherche, mais je n'arrêterai pas mon chemin. Je n'arrêterai plus. Cette lettre, ces mots, le *j* minuscule et sans point qu'il trace quand il écrit mon prénom, tout ça explose en moi. Je ne veux pas être la seule condamnée au souvenir de nos bonheurs.

Je regarde l'enveloppe qui contenait la lettre. Elle porte le sceau du bureau de poste de Saint-Hugues, son village d'enfance aux abords de la Yamaska. Il est retourné chez lui.

— Vous savez, Matante, que Jean-Luc a racheté sa maison de quand il était petit, juste à côté de celle de votre Suzor ? C'étaient pratiquement des

frères, quand ils étaient jeunes, à Saint-Hugues, ces deux-là. Même s'ils avaient dix ans de différence. C'est grâce à eux qu'on s'est tous connus.

— Oui, je sais, Robert. Je sais.

Demain j'irai à Saint-Hugues et si les choses se déroulent mal je marcherai dans la rivière jusqu'à ce que le courant m'emporte.

OceanofPDF.com

Dix

Sur le pont vers chez moi, ce ne sont plus des pensées meurtrières qui m'habitent, mais la déception. C'est qu'une partie de moi, celle qui ne réfléchit pas trop, espérait que tout serait facile. Je m'imaginais arriver chez Robert, fouiller le condo et trouver Suzor caché dans un garde-robe, un abat-jour sur la tête. Ou dans un coin, assis par terre, un casse-tête chinois entre les mains. N'importe quoi qui aurait signifié que tout ce temps il était resté près de moi, terré jusqu'à ce que je lui tende la main. Saint-Hugues n'est pas au bout du monde mais ce n'est pas au bout de mes doigts non plus.

Perdue dans mes pensées, je négocie à soixante kilomètres-heure la courbe de la mort sans même regarder la route, faisant passer Evel Knievel pour un ensemble de draps en flanelle. Je n'ai pas peur de la mort. À mon âge, il n'y a dans l'avenir que les rêves échoués d'hier, qu'on cède aux autres en souhaitant qu'ils aient plus de chance ou de courage que nous. Pendant quarante ans je me suis occupée à ne pas vieillir, à vivre sans me soucier des douleurs, des incapacités. J'ai abordé le vieil âge comme on épluche une clémentine, lentement et en espérant qu'il n'y aurait pas de pépins.

Mon échéance approche, je le sais bien, mais d'abord il y aura Saint-Hugues.



Le train passait deux fois par jour, plein de grain venu de l'Ouest, et la vibration faisait craquer le plancher de la vieille maison où il avait grandi. Il m'y avait emmenée au début de nous, même pas la vingtaine, nous y avions passé douze jours d'été avec les fourmis et les mulots. Ses parents étaient en voyage. Nous n'avions pas discuté beaucoup, je regardais sans cesse par la fenêtre, vers le cimetière. Il y avait des peupliers mais à cette époque-là je ne connaissais pas les essences d'arbres. Je regardais les feuilles se bercer et ça me suffisait. Il était assis sur le lit, presque toujours sur le lit. Parfois il soupirait. Parfois une souris traversait la pièce. Le vent dehors. Son enfance.

Douze jours de silence, sans même le toucher, ou si peu, m'avaient paru comme une belle éternité. Une longueur nécessaire dans notre effervescence. D'habitude il parlait tout le temps mais jamais de lui. Ce silence m'avait appris plus sur ce qu'il était que tous les mots qu'il déversait, grand angle, chaque jour, pour se cacher. Je me souviens de chaque minute devant la fenêtre dans cette maison. De ces douze jours inertes à sentir l'air chaud sur nos peaux.

J'étais amoureuse de lui.



La maison n'a pas changé. J'ai stationné la voiture un peu en retrait, pour que Suzor ne me voie pas venir. Je reste dedans, les mains sur le

volant. Je regarde le cimetière, il n'a pas changé lui non plus. Quelques morts de plus. Les arbres ont grandi, je crois.

J'aimerais sauter une journée, que celle-ci s'écoule sans que j'en aie conscience. Me retrouver demain et avoir vu Suzor déjà, tout savoir sans l'avoir vécu. Il faudra bien la construire, cette machine à sauter quelques heures. Je ne veux pas avoir à dire les premiers mots, passer tout de suite aux centièmes, après le malaise et les incertitudes, après la résurgence de nos mémoires. Après son regard déçu posé sur sa vieille femme décatie.

J'ouvre la portière et j'inspire la rivière. Le courant dans mes narines. La neige plus blanche que n'importe où en ville. En sourdine, le crépitement discret des remous de la Yamaska. Les morts d'ici sont chanceux.

Je fais un pas, deux, dix. Quelques mètres et je pourrai cogner à sa porte. Je ferme les yeux pour oublier où je suis, quand je les ouvrirai il sera là, c'est ce que je me dis mais je me trompe. Je n'ai même pas mis un pied sur le porche qu'on m'interpelle depuis la maison d'à côté.

— Ah ben salsifri du Saint-Tabarnak ! Tu parles de la belle visite !

Jean-Luc, le spray tan dégoulinant sur le col de chemise, me rejoint et me serre dans ses bras.

— Ben... euh... mon beau Jean-Luc... je sais pas trop comment...

— Voyons, Matante... Je le sais bien que vous êtes pas venue pour me voir. Mais vous allez être déçue, il est pas là.

— Il est sorti ?

— Ça fait trente-cinq ans qu'il est sorti.

— Mais... il a posté une lettre d'ici l'an passé.

— Il est venu vendre la maison quand il a su pour... pour... sa maladie, là. J'imagine que c'est à ce moment-là qu'il a posté la lettre.

— Et toi, tu l'as vu ? Tu lui as parlé ?

— Oui, Matante. Il était beau. Un beau monsieur. Pas mal moins espiègle que quand on était petits. On faisait des bêtises ensemble dans le cimetière... J'espère qu'il va bien, j'ai pas de nouvelles depuis. Vous vouliez le voir ?

— Le retrouver, oui.

— Je pense que je sais où il est. Venez, je vais vous montrer quelque chose.

Je suis Jean-Luc jusqu'à sa maison, les jambes ramollies par la déception et la gorge nouée par la promesse d'une nouvelle piste. J'essaie de ne pas penser mais j'ai peur de tomber.



La décoration de la cuisine de Jean-Luc est assortie à la robe de sa troisième femme, qui me sourit sans dire un mot. De toute la famille, c'est peut-être ma préférée. Je n'ai jamais osé lui demander mais je suis convaincue qu'elle n'est pas normale, ce qui me la rend plus sympathique que les autres. Elle parle peu. Jamais plus de trois mots à la fois. Elle regarde ses doigts souvent, grimace parfois comme si un enfant la pinçait.

La première fois que je l'ai rencontrée, je me suis présentée mais elle ne m'a pas dit son nom. Appuyée sur le comptoir de cuisine, elle me regarde en souriant, sans bouger, et d'ordinaire je serais mal à l'aise mais

pas avec elle. C'est un sourire bienveillant, couverture de laine qui me tient au chaud en attendant que Jean-Luc trouve en haut ce qu'il veut me montrer.

— Je t'aime bien, toi.

Son sourire s'accentue pendant une seconde, elle ne répond pas. Mon genre de conversation. Jean-Luc descend l'escalier en crachant ses poumons.

— Faut tellement que j'arrête de fumer. Bon, Matante, j'ai ça ici !

Il dépose sur la table une pile de vieilles feuilles jaunies, l'air fier et orangé. Il les étale du mieux qu'il peut sur la surface, époussetant au passage les miettes de son déjeuner. Il y a là des copies de plans, de factures, de listes d'épicerie. D'autres assemblages de mots qui ne signifient rien pour moi. Une carte géographique. Une carte topographique. Un permis d'excavation. Un titre de propriété.

— Je comprends pas, Jean-Luc.

— Suzor, il est parti d'ici en 1980. Une nuit, il y a eu un incendie chez les Sauvageau, plus bas sur le chemin. Quand les camions sont passés, avec leurs sirènes, puis quand il a entendu le sifflement du feu au loin, il s'est mis à aller mal. Pendant des jours, il répétait qu'on était pas en sécurité, ici. Il s'est enfermé chez lui une couple de semaines, puis après, il est parti. Il est allé en Ontario avec ses idées de fou, pas loin d'une ville qui s'appelle... attendez... Melancthon. Oui, c'est ça.

— Qu'est-ce qu'il est allé faire là ?

— Il est allé construire un abri antinucléaire. Avec des autobus scolaires. Il m'a expliqué les plans, il était vraiment prêt. Il allait creuser douze pieds dans le sol et mettre des autobus scolaires dans le fond, et

couler du béton par-dessus. Il a acheté quarante-deux autobus. Regardez, il y a la facture ici. Trois cents piasses chaque. Mais vous aviez de l'argent, vous deux, c'était pas un problème.

— Des autobus scolaires...

— Oui. Le toit est renforcé avec des grosses barres d'acier pour protéger les enfants. C'est parfait pour un abri.

— Et tu penses qu'il est allé construire ça ? En quatre-vingt ?

— Il avait tout acheté. Le terrain, l'équipement, les réserves de nourriture. Tout était prêt. Je vois pas pourquoi il l'aurait pas fait. Je suis sûr qu'il est encore là. Regardez ça...

Il me montre les plans et je commence à imaginer le domaine souterrain de Suzor. La suite logique de son explosion personnelle, la victoire de la peur. Il avait pensé à tout. L'approvisionnement en eau, l'évacuation des déchets. Les médicaments. Une chaise de dentiste. Des écrans de Commodore à brancher au système de surveillance. Des habits à l'épreuve des radiations. Des tonnes de conserves. Une ligne téléphonique. Deux génératrices. Une cuisine. La folie.

Assez pour survivre quarante ans.

Là où les vieilles folles ne se rendent pas

OceanofPDF.com

Onze

Je viens d'enfiler une robe de nuit tout ce qu'il y a de moins affriolant. Il y a des années que je n'ai plus la morale échançrée et je suis épuisée. La route. L'âge. Jean-Luc. Je cultive l'insomnie depuis longtemps, que j'arrose de la crainte constante de cauchemars de neige, mais j'avais bon espoir de m'endormir rapidement, après avoir laissé fondre sous ma langue une dizaine de comprimés de mélatonine, en rébellion contre mon pharmacien qui me l'a déconseillé.

C'était compter sans le talent de Bastien pour transformer alzheimer en Adamo. Moi qui m'étais entraînée à ne plus penser à lui au coucher, Suzor occupe ma soirée avec insistance. Je réfléchis à ce que je devrai lui dire, à ce que je devrai lui taire. J'abandonne l'idée de dormir et je me rends à la fenêtre pour attendre le lendemain. C'est un jeudi de poudrerie, *ladies' night* toute la soirée, deux pour un sur les shooters de remords, le pichet de mauvais souvenirs à cinq dollars. Dans le rebord givré de la vitre je vois une ombre. Pendant une seconde j'ai cru que c'était lui, le temps d'un infarctus imaginaire. Puis je la vois, elle, toute mince, trop grande. Elle est assise sur la petite marche devant la porte d'entrée, celle où nous nous écroulions à la fin de nos promenades quand il était trop tôt pour rentrer. Une adolescente emmitouflée dans un manteau trop ample pour elle, tremblante de froid, sans tuque ni mitaines. Je me précipite à la porte. Dès qu'elle entend la poignée vibrer, elle se lève pour me faire face. Je la

reconnais tout de suite. Elle s'appelle Fourmi et je ne l'ai pas vue depuis sept ans.



Elle n'ose pas me regarder, la honte ou la gêne. Depuis dix minutes, je juxtapose le visage d'enfant que j'ai connu sur celui de cette adolescente et je n'arrive pas à parler. Elle se racle la gorge. Enfin.

— Allô Mamie.

Sa voix n'a pas changé, fébrile et essoufflée.

— Viens t'asseoir, je vais faire un feu.

Elle ne bouge pas. Je me rends jusqu'au foyer, hésitante, en lui faisant signe de me suivre. Je ne pensais pas la revoir un jour et la surprise ou la joie m'enlève le sang des jambes. Je dois m'agripper au divan pour ne pas chuter. Je l'entends pouffer de rire. Je me retourne, elle réprime un sourire, je n'ai jamais autant aimé qu'on se moque de moi.

— Ça vous prendrait une marchette, Mamie...

— Heille, jeune fille... Tu sauras que j'ai fait quatre-vingt-une fois le tour du Soleil, moi. Me semble que j'ai le droit d'être un peu étourdie.



Je ne suis pas plus la grand-mère de Fourmi que je suis la tante de Skip. Ses parents ont acheté la maison d'à côté quand elle venait de naître.

C'étaient des gens insignifiants que je n'ai jamais supportés, du genre à sortir les déchets seulement au moment où c'est permis, à donner un pourboire au facteur et à sacrifier des chèvres dans leur sous-sol. Leur fille, par contre, m'est tombée dans l'œil dès qu'elle a su marcher et qu'elle s'est aventurée dans ma cour arrière pendant que sa mère préparait du kombucha en cachette avant que ce soit la mode.

Elle n'avait pas eu peur de moi, je n'avais pas eu peur d'elle. Nous étions faites l'une pour l'autre.



Fourmi baisse la tête en continuant à sourire.

— Moi aussi j'ai les jambes molles, Mamie.

— Viens t'asseoir, insolente. Je dois bien avoir une boîte à boire dans le frigo.

— Je suis plus une enfant, Mamie.

— Moi non plus, mais ça m'empêche pas de boire du jus avec une petite paille dans une boîte de carton de temps en temps.

— Je...

— Si t'es venue ici pour être une adulte, t'es aussi bien de t'en aller...

— Ben non... Je peux être ce que vous voulez.

Je vais lui chercher son jus dans la cuisine, un mélange de sucre et de saveurs de fruits en plastique. Je me prends une boîte aussi, je ne suis pas à une cochonnerie près et, quand je mets le pied dans le salon, c'est pour

découvrir que l'adolescente apparue sur la marche devant la porte d'entrée en ce soir glacial a les deux mains bien enfoncées dans ma sacoche.

— Fouille pas là-dedans.

Elle sursaute.

— Non, c'est juste que...

— Je sais ce que tu cherches, Fourmi.

OceanofPDF.com

Douze

« Regarde ce qui est écrit, Mamie. C'est une histoire. Tu veux que je te la raconte ?

Ça commence avec un monsieur ordinaire, comme ceux du centre d'achats. Il est tout petit, il s'appelle Réal. Lui il rêve d'être astronaute, tu sais, les gens en habits blancs qui vont dans l'espace ? Il rêve d'être ça, mais c'est pas pour le costume, c'est pour les étoiles. Il veut toucher aux étoiles pour savoir si elles sont molles. Alors il travaille et il travaille et il travaille. Il fait ses devoirs, et il en a encore plus que Charlot, des devoirs, et il les fait même si c'est difficile, parce qu'il veut pas abandonner. Et un jour... j'ai pas dit "il était une fois" au début, mais c'est pas grave, tu le sais que c'est il était une fois, OK ? On fait comme si. Alors, un jour, son téléphone sonne et c'est le professeur des astronautes, alors il devient nerveux, comme quand on fait un mauvais coup, mais lui c'est pas pour ça, c'est parce qu'il va se faire dire s'il est un astronaute ou pas. Et là on entend pas ce qu'il dit, le professeur, mais Réal il commence à sourire et on comprend qu'il est devenu astronaute.

Le lendemain, il embarque dans une grande fusée rouge. Il est beau dans son costume, tout le monde est fier de lui. Sa maman a hâte de savoir si les étoiles sont molles, et elle lui souffle un bisou. Ils font le décompte, tu sais quand ils comptent de dix jusqu'à feu. Et là il s'envole et la fusée devient toute petite, puis ensuite elle disparaît. Réal est dans l'espace.

Mais c'est super long se rendre jusqu'aux étoiles, Réal il avait pas compris ça, alors il s'ennuie beaucoup de ses amis et de sa maman. Mais tu sais de quoi il s'ennuie le plus ? Des arcs-en-ciel. Il y en a pas dans l'espace et lui c'était sa chose préférée sur la Terre. Alors il fouille dans sa fusée et il trouve plein de tubes de peinture, et il se met à peindre l'espace pour faire des arcs-en-ciel. Ça fait des grandes taches dans le ciel, des taches de couleur, c'est vraiment beau. Chaque soir il refait la même chose, après le souper il met de la peinture, et le matin quand il se réveille les taches sont encore là et il aime ça. Il appelle ça ses aurores.

Un jour, il arrive dans les étoiles et c'est tellement beau qu'il se demande s'il est pas mort, parce que ça ressemble au paradis. Mais son cœur bat tellement fort dans sa poitrine qu'il a même pas besoin de vérifier. Il est tout excité de pouvoir enfin toucher aux étoiles. Il en choisit une petite, qui fait de la belle lumière pas trop jaune. Il tend la main pour l'apprivoiser et elle se laisse faire, et il découvre qu'elle est dure mais que sa peau est douce. Puis aussi qu'elle est tendre à l'intérieur, tu sais, comme les biscuits. Alors il tombe en amour avec son étoile, et il décide de rester avec elle pour toujours.

À ce moment-là il sait pas encore que, plus tard, il va devenir Super-Parapluie, le héros qui sauve tout le monde.

Et puis là ça dit "à suivre", parce que je suis fatiguée. »

Treize

Au creux de ma sacoche se trouve le plus grand mystère de l'existence de Fourmi : mon carnet marron, que je n'ai jamais accepté de lui lire parce que les souvenirs qu'il renferme relèvent de l'horreur.

— L'avez-vous encore ?

— Oui.

— C'est quoi qu'il y a dedans ?

— Rien d'important. C'est juste des choses d'adulte que t'aurais pas comprises quand t'étais petite.

— Je suis grande, maintenant.

— Je sais.

Fourmi a conservé ses yeux de toute jeune qui m'envoûtaient chaque fois qu'elle me rendait visite, ses yeux ronds de grande curieuse, comme des harpons qui vous arrachent à vous-même.

Elle avait trois ans, quatre peut-être, elle ouvrait le carnet et faisait semblant de lire. Elle inventait des histoires de chasseurs magiques aux flèches empoisonnées en forme de cannes à la menthe, d'explorateurs de volcans sur la planète qui n'existe pas dans le ciel. Elle me racontait ce que j'avais écrit, et je disais oui, c'est exactement ça, ma douce, c'est exactement ça.

— Mamie, on lit tes écritements ?

Dès qu'elle entrait dans la maison, elle ne voyait pas les journaux qui traînaient sur la table ni le trou dans le mur de la cuisine, ni le fond de cognac qui cernait le verre, toujours le même verre. Elle sautillait vers le buffet de la salle à manger, je l'admirais en m'agenouillant auprès d'elle. Pétillante, elle prenait le carnet, Mamie, on lit tes écrits.

— Oui, ma petite.

— Qu'est-ce que ça dit ?

— Je sais pas, j'ai pas mes lunettes. Tu lis pour moi ?

Et elle lisait sans savoir lire. C'est la meilleure façon, j'ai lu tous les plus grands livres comme ça.

— Regarde ce qui est écrit, Mamie. C'est une histoire. Tu veux que je te la raconte ?

Elle continuait comme s'il n'y avait que ces récits qui existaient, pendant des heures à voir des visages dans mes *e* aplatis et des décors dans mes *t* en tour de Pise. Elle me lisait ce que je n'avais pas écrit et je trouvais dans ses inventions le plaisir que je n'avais pas été capable de trouver en noircissant ce carnet.



— J'ai quinze ans, maintenant, Mamie.

— Tu veux savoir ?

— Oui.

— Je t'ai jamais parlé de Suzor, je pense. C'est mon mari... c'était mon mari. Il est parti il y a quarante ans, il m'a laissée sans m'expliquer pourquoi. Il s'est enfui. C'est ça qu'il fait quand il sait plus quoi faire, Suzor. Quand il a peur, et il a souvent peur... Après son départ j'ai commencé à écrire dans mon carnet. Ce qu'il y a dedans, c'est tous les souvenirs que j'ai de lui. Une sorte de liste exhaustive de tout ce que j'ai vécu avec lui. Si tu savais toute la douleur qu'il y a là-dedans.

Fourmi baisse la tête, gênée par ma franchise.

— J'ai toujours mieux aimé tes histoires. Celles que tu inventais.

Elle sourit et je sais qu'elle voudra lire les vraies, les miennes. Un jour peut-être je la laisserai faire. Mes écritements, que j'ai traînés partout où j'allais, dans ma sacoche, les pages jaunies, à portée de main au cas où j'aurais autre chose à rayer de ma mémoire.

Quatorze

Déjà, enfant, je faisais des listes. Les mille raisons d'avoir un chien, les dix meilleures histoires pour m'endormir, les quinze prénoms que j'aurais aimé porter à la place du mien, les quatre meilleures amies au monde, les douze choses les plus dégoûtantes à manger. Chaque jour une nouvelle liste et j'attendais qu'il soit 17 h 30, que la porte s'ouvre et que mon père entre. Je lui lisais la liste, parfois il souriait et m'écoutait, parfois il me chicanait parce qu'il n'avait même pas le temps de se laver le visage avant que je le harcèle avec mes maudites listes qui servent à rien, mais ça ne me dérangeait pas car le lendemain il allait m'écouter en souriant.

Un matin ma mère m'avait suggéré d'insérer ma liste du jour dans la boîte à lunch de mon père, pour qu'il la lise lui-même à l'heure du dîner. Ça lui fera plaisir, m'avait-elle dit, son travail est très dur, ça lui fera du bien. J'avais pris soin de retranscrire au propre, en cachette, la liste que j'avais griffonnée la veille avant de me coucher, les seize robes que j'aurais le plus aimé avoir pour ma poupée, et ma mère en secret l'avait glissée à côté des biscuits soda enveloppés de papier ciré – ma mère enveloppait tout dans le papier ciré. À 17 h 30 j'étais plus fébrile que jamais, je me tenais face à la porte en attendant mon père. Je rongais l'ongle de mon index gauche en souriant. Il a poussé la porte avec violence, m'a bousculée comme si je n'existais pas et s'est lancé dans la cuisine, où il a entrepris, sans la moindre cachette, d'enguirlander ma mère.

— À quoi t’as pensé ? Penses-tu vraiment que j’ai besoin de ça, là ? Je te l’ai dit que c’était pas facile à la shop, pourtant...

— Elle voulait juste te faire une surprise. C’est moi qui lui ai donné l’idée...

— Ben c’était une mauvaise idée. Je veux plus jamais voir ces cochonneries-là dans mes affaires de job, c’tu compris ? Des robes de poupée, en plus... Penses-tu qu’ils ont pas ri de moi ?

— Ben là...

— Elle avait écrit « pour mon petit papou en sucre », en plus. Comment tu penses qu’ils m’appellent, maintenant ?

— Ben voyons...

— Pis ils ont passé l’après-midi à me dire que notre fille, c’est une retardée mentale. Que les robes de poupée, c’est des affaires de bébé, pis qu’à onze ans elle devrait pas parler de ça. Pis que ses maudites listes à tous les jours... Parce que j’ai voulu me défendre... J’ai expliqué qu’elle faisait ça... Ben ils ont dit que ça voulait dire qu’elle était retardée, ça aussi. Pis ils ont ri en disant qu’elle tenait de son père.

— Sont don’ ben...

— Plus jamais. Compris ?

Il a claqué la porte de la cour arrière et n’est rentré dans la maison que lorsque j’ai été couchée. Moi, la retardée mentale, j’avais honte de ce que j’étais, de ce que j’avais fait subir à mon père. Je ne savais pas comment m’amender, j’ai pris le parti de m’estomper, de n’être que silence et absence, réfugiée sous mes couvertures dès 17 h 30, sans liste, sans bruit. Parfois je pleurais, en faisant attention que mon père ne m’entende pas, je

l'avais assez dérangé comme ça. Il rentrait et s'assoyait dans la cuisine, où il lisait le journal comme si ma mère n'y était pas. Elle le regardait faire mais n'osait pas parler. Huit jours ont passé avant que, à 17 h 31, il cogne à la porte de ma chambre et vienne s'asseoir sur mon lit. Il a pris ma main.

— C'est quoi ta liste, aujourd'hui ?

— J'en fais plus...

— Tu devrais. Je m'ennuie de tes listes, moi.

— Mais je pensais que...

— Je vais essayer de t'expliquer... Je sais pas trop comment te dire ça, je suis pas ben bon là-dedans. Ça va pas très bien pour moi, au travail. La job est difficile pis j'ai de la misère à bien travailler avec les autres. Ça me fait des longues journées, fatigantes, mais j'essaie le plus possible d'être de bonne humeur quand je rentre. Pis tu sais comment je réussis, le plus souvent ? En me disant que quand je vais rentrer, tu vas être là, pis tu vas me lire tes affaires. Même quand je réussis pas pis que je rentre de mauvaise humeur, même dans ce temps-là, ça me fait plaisir de te voir pis que tu me parles de tes listes.

— Mais ils ont dit que c'était bébé...

— Ils connaissent rien, eux autres. C'est pour ça que j'étais aussi fâché l'autre jour. J'étais fâché contre eux, parce qu'ils ont pas le droit de parler de toi comme ça. Moi je les aime, tes listes, mon trésor, pis pour moi c'est pas bébé. Pour moi c'est juste un signe que t'es intelligente, pis que t'as plein d'idées. Mais si tu veux bien, on va garder ça ici, à la maison, pour quand je rentre du travail. Là-bas j'ai d'autres chats à fouetter. D'accord ?

— D'accord.

Il a déposé le baiser le plus doux sur ma main, est sorti de ma chambre et est allé fumer une cigarette dans la cour. Je me suis lancée dans la liste du lendemain.



Je crois que si je n'ai jamais poursuivi Suzor ce soir de décembre, si je n'ai jamais tenté de le retracer, si j'ai décidé de faire la plus longue liste de ma vie à la place, c'est un peu parce que je ne voulais pas le déranger. Il avait sans doute des chats à fouetter, lui aussi, je n'aurais jamais osé glisser mon carnet dans sa boîte à lunch. De toute façon un jour il reviendrait, ou le hasard nous réunirait, et peut-être alors que je lui lirais tout, en m'enfargeant sur les mots embrouillés par mes larmes, sur ceux mouillés de violence, sur ceux déposés comme un secret, pâles, illisibles.

Quinze

Je n'avais jamais eu l'intention de dire la vérité à Fourmi. Quand elle a su lire, j'ai caché le carnet. Elle a boudé un peu, pas longtemps parce qu'elle a cessé de venir me voir en 2009, quand elle avait sept ans et que j'en avais soixante-treize. Cette année-là tombait un mardi.

Je me souviens du bruit des miettes de feuilles écrasées par les roues d'un fauteuil roulant sur une rampe menant à un hôpital sur Gouin, un mardi d'automne, le seul jour qui me reste de 2009. J'avais appelé moi-même l'ambulance, c'était peut-être mes jambes qui avaient lâché, sans doute davantage ma tête. Dans le fauteuil roulant j'ai fermé les yeux. Je les ai rouverts des jours plus tard, une prescription dans les mains.

Ce jour-là Fourmi a cessé d'avoir le droit de me voir, parce qu'on m'avait prescrit des médicaments aux noms qui font peur et qu'une dame âgée qui prend des pilules pour sa tête, c'est dangereux, ont-ils dit. On ne peut pas confier notre petite fille à ça. Ça.

Quelques mois plus tard ils avaient déménagé à l'autre bout de la ville, là où les vieilles folles ne se rendent pas.



Fourmi explore la maison en posant chaque pied sans faire le moindre bruit, comme si elle avait peur de réveiller les monstres sous mon matelas. Ma chambre. La chambre d'amis. L'escalier. La salle à manger. Rien n'a changé depuis sa dernière visite, sauf la cuisine. Elle touche aux murs, aux cadres de portes. Au buffet sur lequel je déposais le carnet. De temps en temps elle me regarde pour juger la distance qui nous sépare, farouche comme un coyote effrayé, trop curieuse pour s'enfuir.

— Ça avait l'air plus grand quand j'étais petite.

Ses oreilles blanchies par le froid dépassent de ses longs cheveux noirs. Elle s'assoit sur le comptoir de la cuisine. Le dos rond, les crocs rangés, les pattes repliées sur elles-mêmes.

— C'est bizarre, la cuisine.

— C'est une Akurum Abstrakt. Avec des poignées Strecket.

— C'est quoi ça ?

— Des modèles IKEA.

— Ben en tout cas, ça fitte pas avec le reste de la maison.

— Je sais, mais c'est Robert qui m'a dit de faire ça. Il paraît que ça donne de la valeur à la maison. Ça fait plus « clé en main ».

— C'est qui, Robert ?

Fourmi et moi avons passé des dizaines d'heures collées l'une sur l'autre mais elle ne connaît rien de moi. À quatre, cinq ans, dans le microclimat toujours ensoleillé de mon salon, elle n'avait que faire des amitiés de sa fausse grand-mère. Nous n'avons été rien d'autre que ces moments chez moi, sans extérieur, et peut-être a-t-elle cru que j'étais immobile pour toujours, que je n'existais que pour elle. C'était un peu vrai,

pendant ces quelques années. Quand elle descendait de mes genoux pour rentrer chez elle parce qu'au loin nous avions entendu sa mère crier que le souper était prêt, et que nous avions passé deux minutes à essayer de deviner ce qu'il y aurait dans son assiette, du Kraft Dinner ou des boulettes dans une sauce brune avec des petits pois, je la regardais sautiller vers la porte arrière et je savais que je passerais les prochaines heures, les prochains jours à attendre qu'elle revienne. Avec elle mon carnet ne représentait plus Suzor et à travers ses cris de petite espiègle il n'y avait plus de place pour mon passé.

— Des fois, tu t'endormais sur mon épaule.

— Je m'en souviens pas.

Elle pointe le trou dans le mur.

— Ils ont pas bien fait leur job, en tout cas. Il reste un trou ici.

— C'est arrivé après, ça.

— Ça a l'air d'être un vieux trou.

— Vieux trou toi-même. C'est pour parler de design intérieur que t'es venue me voir ?

— Heille... C'est vous qui me posez pas de questions. Me semble que n'importe qui de normal, ce qu'il aurait demandé en premier, avant même que je rentre, c'est « qu'est-ce que tu fais là ? ».

— N'importe qui de normal...

— Je sais ben... Mais pourquoi vous me le demandez pas, là ?

— Parce que si je te le demande, tu vas me répondre. Et si tu me réponds, j'ai l'impression que je vais être obligée d'appeler tes parents et de te retourner chez toi.

— Ils savent que je suis ici.

— Non, ils le savent pas.

— Non. Mais ils savent que je rentre pas ce soir.

— Tu dors où, ce soir ?

— Ici.

Fourmi a l'adolescence cliché. Quinze ans, grande petite, forte faible. Elle sait tout mais ne sait pas quoi faire avec tout ça.

— Comment tu m'as retrouvée ?

— Vous avez pas bougé.

— Oui, mais t'avais juste sept ans quand vous avez déménagé...

— Dans la paperasse de mes parents, il y a les papiers de l'ancienne maison.

— Et pourquoi t'es venue me voir ?

Elle lève la tête, me fixe dans les yeux pour la première fois. Bleus. La peau blanche. Les fossettes. Le regard ruminant en tons de gris des choses de son âge, des drames plus grands aussi.

— J'ai perdu mon frère.

— Charlot ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Il est pas mort, toujours ?

— Pas encore...

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Il est parti pour la guerre. La semaine passée.

— La guerre ? Quelle guerre ?

— Celle qui fait des morts...

Je m'approche d'elle, elle me laisse faire. Peut-être une larme, un reflet du moins. Le Charlot de Fourmi, de quatre ans son aîné, était tous les dieux réunis dans le regard de la fragile fillette de l'époque. Il était la vérité. Un pays. Un jour elle m'avait dit entre deux histoires de licornes qu'elle n'aurait jamais d'amoureux parce que personne ne pourrait être aussi lumineux que Charlot.

— Je suis désolée, Fourmi.

— Je savais pas où aller... Y a pas... Y a pas grand-monde qui m'aime, dans la vie. Je me suis souvenue d'ici. De vous.

Moi qui n'avais pas tant besoin d'elle, pas en ce moment, je la couvrirai quand même comme si elle était ma petite-fille. Et puis j'ai déjà perdu un frère, moi aussi.

— Veux-tu lire mon carnet ?

— Pour vrai ?

— Oui. Mais je t'avertis, Super-Parapluie, c'était pas mal plus drôle que ce qui est vraiment écrit.

— C'est pas grave...

— Tu veux le lire ?

— Je sais pas. Oui. Peut-être juste une page.

Seize

« Suzor. Je ne peux pas m'empêcher de t'écrire directement à toi, à la deuxième personne, mais c'est difficile parce que ça veut dire que tu existes encore, que quelque part tu m'entends. J'aurais préféré n'écrire dans ce carnet que pour moi, et y parler de toi à la troisième personne. Me convaincre que tu n'existes plus, que tu es un "il", une entité inatteignable, comme un mort ou un esprit, comme une éclipse solaire qu'on ne peut regarder qu'à la troisième personne. Mais je t'écris à toi, directement, toi qu'on regarde à la première personne à s'en brûler la cornée.

Tout à l'heure à l'épicerie, j'ai pensé à cette fois où nous voulions acheter des rutabagas. C'était avant la Russie, t'en souviens-tu ? Tu m'avais battue au Scrabble grâce aux cinquante points bonis de ton injuste rutabaga. J'étais restée prise avec mon w et l'amertume de la défaite. Pour enfoncer le fer dans ma plaie, tu m'avais traînée à l'épicerie du coin pour t'acheter le trophée de la victoire, mais tu avais oublié ton porte-monnaie. Ne reculant devant rien, tu avais caché un rutabaga sous ton chandail en rigolant et m'avais fait signe de te suivre.

Sur le trottoir, nous n'avions pas fait trois pas que l'épicier nous rejoignait et nous menaçait d'appeler la police. Le plus sérieusement du monde, tu m'avais pointée en disant que ta sœur était pauvre et qu'en plus elle souffrait d'une grave déficience mentale. Que tu ne voulais pas mal faire, que tu voulais seulement l'aider. Malgré le pincement que j'avais ressenti – tu connaissais l'histoire de mon père et de mes listes –, j'avais

joué le jeu, et j'étais bonne. L'épicier s'était même excusé, nous avait proposé d'autres aliments que tu avais eu la décence de refuser.

Plus tard nous avons ri entre deux baisers et je t'avais dit que l'histoire des frère et sœur n'était pas si fausse. Que tu étais ma seule famille. Que tu étais autant mon frère que mon amoureux.

Maintenant que tu es parti, c'est le frère que je veux étrangler. C'est le frère que je hais. Parce qu'un amoureux qui s'en va, malgré la douleur, ce n'est qu'un amoureux qui s'en va. Mais un frère qui disparaît dans l'hiver sans piétiner d'hésitation, c'est toutes les brûlures possibles réunies en un seul moment.

Si j'en avais d'autres, frères, si j'avais des parents, n'importe quelle goutte de sang qui me lierait à un autre, ce serait peut-être moins douloureux. Mais je n'ai que toi. Depuis si longtemps, que toi.

Pourriture de frère. »

OceanofPDF.com

Dix-sept

— C'est beau, Mamie. C'est tellement d'amour, juste là-dedans. J'aimerais ça connaître ça, un jour, autant d'amour.

Fourmi se fait chauffer les pieds par les braises agonisantes, assise par terre, le dos contre le fauteuil. Elle relit mes mots, mes vrais, et n'en invente pas pour les cacher. Je lui raconte le départ de Suzor et elle regarde la porte, la fenêtre.

— Ça parle de la Russie dans votre texte. Vous êtes allée ?

— Oui. Il y a longtemps.

— Racontez-moi...

— Plus tard. Je te raconterai plus tard.

— Et quand il s'est poussé, vous êtes jamais partie à sa recherche ?
Moi il me semble que j'aurais couru après...

— Je pouvais pas courir après. J'avais trop mal.

— Et ça a jamais arrêté ?

— De faire mal ? Non. Ça s'est atténué beaucoup. Et moins ça faisait mal, moins j'avais besoin de courir après. Sauf que là, j'ai plus le choix. Je suis rendue à le retrouver.

— Comment ça ?

— J'ai appris qu'il avait l'alzheimer.

— Quoi ? Mais il va tout oublier !

— Pas nécessairement.

— Ben là, Mamie. Il faut que vous le retrouviez...

— Tu m'énerves...

— Mais y faut...

— Je sais. Il est en Ontario.

Il y avait autrefois, entre cette enfant et moi, un lien que je m'explique mal, comme si nous suivions les marées ensemble à mille kilomètres de l'océan. Elle me racontait ce qu'elle voyait, sa planète à elle, et moi je priais pour qu'elle ne devienne pas ce que j'étais. Nous finissions souvent endormies, moi sur ma chaise, celle du salon, elle contre mon épaule, devant le feu. Elle était si vieille pour une toute jeune, j'avais de la difficulté à l'imaginer vieillir davantage. C'est ce qui m'avait le plus blessée quand elle avait cessé de me rendre visite : je ne la verrais pas grandir. Aujourd'hui elle a grandi, trop, croche, et je crains qu'elle ne soit plus la même, que l'enfance et la famille l'aient froissée en une petite boule de papier, tassée dans un coin, et qu'il n'y ait plus la moindre place pour les dessins qu'il y avait dans sa tête.

— Pourquoi vous êtes pas déjà en Ontario ? Vous avez peur ?

— Oui.

J'ai peur qu'il m'ait oubliée. Mais Fourmi me sourit, enthousiaste, et à ce moment je préfère croire qu'il se souviendra de tout, des montagnes de Russie, du trou dans le mur de la cuisine, des pique-niques au parc La Fontaine, de mes lèvres et de ma peau.

Nous ferons la paix et mourrons enlacés, il le faut, et sur notre pierre tombale nous ferons inscrire que nous étions pourtant immortels. Personne ne viendra déposer de fleurs, mais il y aura dans les lettres sculptées un peu de pollen porté par le vent et à nos pieds des feuilles de peuplier.

OceanofPDF.com

Les autobus scolaires

OceanofPDF.com

Dix-huit

« De temps en temps, pour me faire plaisir, tu testais cette chose qu'on appelle l'amitié. Tu croisais quelqu'un à ton travail, ou à l'université, et tu te disais qu'il pourrait peut-être devenir ton ami, avec un peu d'efforts.

Un jour, tu avais invité à souper un homme que tu venais de rencontrer, un universitaire d'envergure avec qui tu entrevoyais de longues conversations sur la conquête de l'espace – c'était une de tes passions. J'avais préparé un rôti de bœuf – ce n'était pas une des miennes. Nous nous étions habillés chic, j'avais même mis la nappe en tissu sur la table. Tu avais acheté une bouteille de vin italien deux fois plus chère que nos bouteilles habituelles, t'en souviens-tu ?

Puis l'homme est arrivé et vous avez commencé à parler de choses qui ne m'intéressaient pas. J'ai servi le souper. La sauce brune n'avait pas encore touché la viande de notre invité que tu t'es levé de table et t'es réfugié dans notre chambre. Je suis montée te retrouver, je me suis assise sur le lit à côté de toi et j'ai pris ta main.

Je t'ai demandé ce qui n'allait pas. "Rien", m'as-tu répondu. C'était seulement que, finalement, tu ne l'aimais pas tant que ça. Tu ne le trouvais pas intéressant et tu ne voyais pas l'intérêt de poursuivre la conversation. S'il n'était plus là, tu aurais bien aimé rester à table, mais en sa présence, ça ne te tentait plus.

Puis, tu as suggéré que nous essayions, à distance, de le faire disparaître. Tu m'as demandé de me concentrer le plus fort possible et de me convaincre que notre invité n'existait pas. Qu'il n'était que le produit de notre imagination. Tu me faisais rire. Je t'ai dit que pour que ça fonctionne mieux, il faudrait faire ce que nous aurions fait s'il n'avait pas été là.

Nous nous sommes donc retrouvés à faire l'amour sans nous soucier de la porte ouverte ou des cris que je poussais. Nous avons fait l'amour jusqu'à l'oublier, et quand je suis descendue chercher un verre d'eau, notre invité avait disparu. Nous avons célébré notre nouveau pouvoir métaphysique à coup de doubles rations de sauce brune sur les tranches de rôti froid. »

OceanofPDF.com

Dix-neuf

Fourmi a ronflé toute la nuit dans la chambre d'amis pendant que dans mon lit j'essayais de trouver la chanson dont le rythme correspondait le mieux à ses grognements. *I Fall to Pieces*, de Patsy Cline. *Voilà*, de Françoise Hardy. *Nuthin' but a G Thang*, de Dr. Dre. Au *Hush Little Baby* de Peter, Paul and Mary, je me suis endormie à mon tour.

— Tu ronflais, Mamie, me crie Fourmi depuis la cuisine.

— Insolente !

— Ben quoi ? C'est vrai.

Sur la table basse du salon, j'ai déplié une carte routière qui a provoqué l'hilarité de Fourmi. Je sais bien que la technologie me mènerait en Ontario plus facilement, mais j'ai envie de prendre mon temps et de planifier à ma façon. A priori, Melancthon n'est qu'à quelques centimètres de Montréal. J'irai la semaine prochaine, quand j'aurai réussi à me débarrasser de Fourmi.

Je me lève contre le gré de mes genoux et vais la rejoindre dans la cuisine. Elle a les yeux rivés sur mon carnet.

— C'est moi qui décide quand tu lis ça !

— Je sais, j'aurais pas dû. C'est un peu malaisant, quand même.

— Quoi ça ?

— Ben... Vous racontez quand vous faisiez l'amour.

— Je te l'avais dit que c'étaient des choses d'adultes.

— C'est pas que c'est des choses d'adultes, c'est juste que... euh... Vous êtes vieille, quand même.

— Les vieux aussi font l'amour, tu sauras. En plus, j'étais jeune dans ce temps-là.

— Oui, mais moi je vous ai juste connue vieille.

— Tu vois, c'est pour ça que je veux pas que tu viennes avec moi en Ontario. On est trop loin l'une de l'autre.

Ce n'est pas pour ça, bien sûr. Le chemin vers Suzor, il m'appartient. J'y ai posé les pieds seule, m'y suis aventurée sans l'aide de qui que ce soit. Je n'ai pas envie de m'encombrer d'un mal-être adolescent, si attachant soit-il. Fourmi feint de ne pas m'avoir entendue. Elle cherche quelque chose sur le réfrigérateur, dans les tiroirs.

— Vous avez pas de photo de lui ?

— Suzor ? Non, je les ai brûlées quand il est parti.

— Vous êtes intense, Mamie...

— J'ai voulu le tuer, tu sais. S'il était revenu, je l'aurais tué.

— Ben non.

— Non, je sais. Mais j'aime penser que je l'aurais fait.

Quand je retrouverai Suzor, j'aurai la chance de faire ce que je veux. Le tuer, peut-être, sans doute pas. Lui parler. L'écouter. Clouer ses pieds au sol pour qu'il ne détale plus jamais. Je ne lui arracherai pas les yeux, je crois, je ne suis plus cette sorcière-là. Je ne l'embrasserai pas non plus, de

peur qu'il ne me reconnaisse pas. Je lui épargnerai la terreur d'être embrassé par une vieille inconnue.

— On part quand ?

— Tu viens pas avec moi.

— Vendredi prochain j'ai pas d'école.



Fourmi s'est assise par terre, comme pour m'empêcher de la mettre dehors, et elle me parle de son Charlot, disparu depuis une semaine sans lui laisser autre chose qu'un baiser déposé sur son front au milieu de la nuit alors qu'elle s'inventait des histoires pour combattre l'insomnie. Il y a une tristesse comme un lac au fond de ses yeux. De la fatigue, un affaissement qui va au-delà de la mollesse de son âge.

— Est-ce que ça vous fait ça, vous, la nuit ? Vous essayez de dormir et vous y arrivez pas parce que votre cerveau va trop vite, et là vous pensez à votre cerveau qui va trop vite et c'est encore pire. Moi, pour le ralentir, je m'imagine que je suis pilote d'avion et que tous les moteurs arrêtent dans les airs.

— Ça t'endort, ça ?

— Non, mais ensuite je réussis à atterrir, et quand je sors du cockpit tous les passagers m'applaudissent. Ils m'aiment. Et là je peux choisir qui je veux parmi eux pour tomber en amour. Faites-vous ça pour vous endormir, vous, tomber en amour ?

— Tout le temps. Mais là... Tu dormais pas quand Charlot est parti ?

— J'étais sur le bord. L'avion venait de s'arrêter en catastrophe, et y avait plein de passagers qui voulaient m'embrasser. Charlot est entré en essayant de pas faire de bruit, mais il est pas bon là-dedans, il s'est cogné sur la commode. J'ai fait semblant de dormir quand même. Je sais pas pourquoi, je pense que j'ai comme eu peur qu'il devine que quelqu'un allait m'embrasser et j'aurais eu trop honte. Il m'a donné un bec sur le front, puis il est sorti. J'ai fini par m'endormir sans m'en rendre compte. Quand je me suis réveillée Charlot était parti, et mes parents m'ont dit qu'il était allé à la guerre.

— Tu les crois ?

— La guerre ou une piquerie, qu'est-ce que ça change ? Il est parti... J'aurais dû le retenir.

Ce soir-là Fourmi a remis sa démission à titre de pilote de ligne. Elle aurait préféré qu'on lui pèle la peau que de se voir arracher son frère comme ça.

— Mamie ? Est-ce que ça arrête de faire mal, un jour ?

— Quoi ?

— La vie.

— Non. Ça arrête jamais. Mais un jour tu vas trouver quelqu'un avec qui avoir mal, et tu vas comprendre que ça vaut la peine.



Pendant que Fourmi enfilaient son manteau pour rentrer chez elle, j'ai regardé tomber par la fenêtre d'énormes morceaux de neige, comme un

casse-tête qui se dépose sur le sol, en me demandant la main tremblante si tout ça en valait la peine. Puis j'ai pensé à elle qui vient de perdre son frère, son phare, qui semble n'avoir que moi pour l'instant et une vie d'amours douloureuses devant elle. Je ne peux pas lui montrer qu'une fois rendu à la fin on regarde en arrière et on choisit de tout oublier.

— Vendredi prochain, alors. On part à 9 h.



Elle m'avait rejointe dans la cour arrière un soir d'automne. Je ne savais même pas qu'elle devait me rendre visite et elle est apparue comme un feu d'artifice, en criant boum et en m'éblouissant de sa robe jaune moutarde et de son sourire d'un kilomètre. Elle avait pris soin de ramasser mon carnet à l'intérieur et, se fondant à moi sur ma chaise longue, elle n'avait pas attendu avant de me demander de lui en lire une page.

— Il commence à faire noir. Tu veux lire à ma place ?

— OK ! Mais tu sais, Mamie, je sais pas lire encore. Je connais juste trois lettres.

— C'est parfait comme ça.

— Et puis, Mamie, il faut que je t'avoue quelque chose... Quand je lis tes écritements, je les invente un peu...

— Je sais, ma douce. Je sais.

— Nous on est allés au Planétarium avec maman !

— T'as aimé ça ?

— J'aimerais ça, toucher aux étoiles, un jour.

— Tu te brûlerais...

— Pas grave.

OceanofPDF.com

Vingt

« Je répéterai pas ce que j'ai déjà dit, OK, Mamie ? Si tu t'en souviens pas tu me le demanderas. Mais là ça recommence de l'endroit qu'on avait laissé, quand Réal est en amour par-dessus la tête de tout le monde parce qu'il est dans l'espace.

Alors Réal il vit le parfait bonheur avec sa petite étoile. Ils se couchent à la même heure le soir et le matin ils boivent du jus d'orange. Réal il le sait que l'éternité c'est plusieurs années mais ça le dérange pas parce qu'il a trouvé son amoureuse de toujours, celle avec qui il va se rendre jusqu'à l'infini.

Sauf qu'un jour il y a un malheur qui arrive, comme quand Charlot a fait pipi dans son lit et qu'il a pleuré pour pas que je le dise aux autres. Le malheur c'est que Réal il se met à tousser, et puis il est pas capable d'arrêter de tousser. C'est comme s'il se noyait sans eau. Il avait oublié qu'il avait juste une bonbonne d'air, et là elle est presque vide. Alors il faut qu'il choisisse entre laisser son étoile derrière et revenir sur la Terre, ou se laisser mourir collé sur son étoile. Je sais pas pourquoi, mais il choisit de rentrer sur la Terre. Moi à sa place je me serais laissée mourir, mais c'est pas mon histoire, c'est la sienne.

Ça fait que Réal est revenu chez lui. Tous ses amis et sa maman sont vraiment très très très contents de le revoir, mais lui il est trop triste pour faire la fête. Il s'ennuie de son étoile. Souvent la nuit il reste debout pour

regarder dans le ciel mais il la trouve pas parce qu'elle est trop petite. Il passe huit ans comme ça, tout seul dans sa chambre à être triste.

Mais un jour, il y a une énorme tempête qui tombe sur sa ville, avec de la pluie comme il y en a jamais eu, des gouttes grosses comme des ballounes, et puis tout le monde panique. Dans sa chambre, Réal il entend les gens crier dans la rue. Ils ont peur de se faire frapper par les grosses gouttes et de se noyer. Alors il regarde par la fenêtre et il voit tout le monde qui panique, alors il sort dehors pour les sauver. Pendant qu'il était dans l'espace, son corps s'est transformé et maintenant il est capable d'aller super vite. Alors il arrête toutes les gouttes d'eau avant qu'elles touchent aux gens, et il va les porter dans le fleuve.

Et tout le monde dans la rue ils crient "C'est Super-Parapluie ! C'est Super-Parapluie !" et pour la première fois en huit ans, Réal est heureux.

Et puis là c'est écrit "à suivre" parce que je veux aller donner un bec à Charlot avant qu'il parte pour son baseball. »

Vingt et un

Il y avait longtemps que je n'avais pas regardé par la fenêtre sans penser à Suzor mais cette fois-ci, c'est pour attendre Fourmi que je le fais. Elle devait être ici à 9 h pour notre périple ontarien, il est presque 10 h. J'ai l'inquiétude morcelée : celle qu'il lui soit arrivé quelque chose, celle qu'elle disparaisse à nouveau, celle de perdre un temps précieux avant notre départ vers Melancthon. Mes soupirs tantôt exaspérés tantôt fiévreux multiplient les cercles de buée sur la vitre. Puis le téléphone sonne.

— Mamie, vous êtes dure à joindre. Il a fallu que je trouve un vieux bottin des années quatre-vingt-dix pour trouver votre numéro...

— T'es en retard, Fourmi.

— Je sais, mais c'est pour ça que je vous appelle. À la place que je vienne chez vous, pouvez-vous venir me chercher à l'hôpital ? Je suis censée avoir mon congé bientôt.

— Ben voyons ! Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je vous conterai ça tantôt.



Les parents de Fourmi sont passés plus tôt, n'ont rien dit, ont signé des papiers, sont repartis. Elle n'a même pas eu la chance de leur dire que tout

allait bien, que ce n'était pas grave. Un jour peut-être je leur dirai que c'est grave. Que ce n'est pas parce qu'il n'y a pas de sang ni de plâtre que tout va bien. Aujourd'hui je me contente d'écouter Fourmi me raconter sa nuit en observation.

— C'était plaaaaate.

— Oui, mais commence au début. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— C'est juste une petite commotion. La docteure a dit que c'était presque rien. Je pense qu'ils m'ont gardée en observation pour la nuit juste pour se venger parce que je leur ai dit que ça sentait pas bon ici.

— Comment tu t'es fait ça ?

— Un accident niaiseux. L'école venait de finir hier, et moi je courais pour rentrer chez nous, et je me suis enfargée. Je me suis cogné la tête pas mal fort. J'ai vu des étoiles. Sont pas molles elles non plus.

Je pose ma main sur son avant-bras et le soubresaut qu'elle fait me rappelle que c'est la première tendresse physique que je lui offre depuis qu'elle est réapparue. Je ne crois pas à son histoire. Les enfants aussi particuliers qu'elle qui se cognent la tête sont rarement seuls quand ça leur arrive. Mais je sais aussi que si je veux connaître la vérité, je ne peux pas lui poser de questions. Il faudra que j'attende. Ou que je la saoule.



— Je suis contente de t'avoir, Mamie. Quand t'es là, je pense pas trop à Charlot.

— Tu sais, Fourmi, j’aime ça quand tu m’appelles Mamie. Ça me fait croire que j’ai une famille.

— C’est un peu ça, non ?

— Oui. Un peu.

Parfois les fausses familles, celles qu’on choisit, sont plus importantes que les vraies. J’ai passé ma vie à m’en convaincre, moi la fille de deux morts disparus avant de mourir, la sœur d’un amoureux effacé, la vieille toute seule devant l’atelier du couturier sur Beaubien, qui boite et qui tousse.

— J’ai mal à la tête, dit Fourmi.

— Je vais te ramener chez toi. Repose-toi. On ira en Ontario une autre fois.

— Non, ramène-moi à l’école. J’ai encore le temps d’aller à mes cours de l’après-midi.

— C’était pas congé, aujourd’hui ?

— Non.



Je suis stationnée loin de l’école mais le cadeau que le club d’ornithologie m’a fait dans l’espoir de me recruter fait des merveilles : je suis Mata Hari, jumelles aux yeux, et le parvis de l’école est en guerre. Ici un secondaire un projette de la neige sur le pantalon d’un autre, là une

secondaire trois crache sa gomme par terre. L'horreur. Et là, seule et douce, Fourmi, accotée sur le rebord de béton, attend la cloche, ou l'amour.

Quelques minutes passent et un plus jeune qu'elle, les cheveux javellisés, le manteau rouge, s'approche de Fourmi, tout sourire. Elle le dépasse d'un pied au moins. C'est peut-être les jumelles, mais j'aimerais les entendre roucouler. Était-ce en pensant à lui que Fourmi me racontait ses rêveries d'accident d'avion ?

Le garçon lui parle en souriant et si je ne regardais que lui, je serais convaincue du travail exemplaire de Cupidon, mais elle se renfrogne au fil des secondes et je vois qu'il n'y a rien d'amoureux dans leur relation. Une certaine cruauté dans le regard du garçon, la satisfaction de faire du mal, et l'impuissance dans celui de Fourmi. Il pose son index sur la tempe de ma petite-fille, elle déplace sa tête en baissant les yeux. Il éclate de rire. Elle cherche quelqu'un qui pourrait l'aider. Il lui empoigne le menton pour la forcer à le regarder et c'en est trop pour moi. Mais alors que j'ouvre la portière pour intervenir, Fourmi se défait de l'emprise du jeune homme et s'enfuit en courant, frôlant la chute à quelques reprises. Elle disparaît de l'autre côté de la bâtisse et je comprends que oui, sa commotion cérébrale a été causée par une chute mais que non, ce n'était pas un accident.

Je n'oserai pas lui en parler, je ne veux pas briser le lien qui cherche à naître entre nous, mais je devrai intervenir. M'adresser à la direction de l'école. User de diplomatie. Extraire les yeux des orbites du garçon.

Vingt-deux

Nous avons attendu deux semaines pour partir, le temps que les migraines s'espacent. Fourmi m'appelait chaque jour pour me donner des nouvelles mais je savais qu'elle voulait surtout s'assurer que je ne partais pas sans elle, comme si cette expédition lui donnait une raison de vivre. Je n'allais pas partir sans elle. Je ne savais même plus si je m'emmènerais avec moi, accablée que j'étais par les craintes de découvrir un vieux détraqué paranoïaque pour qui je sonnais comme le minuteur d'une bombe atomique. Je préfère l'image d'un tendre aux cheveux d'argent se berçant dans la maison de son enfance à celle du savant fou collectionnant les miettes de pain dans sa barbe.

Six heures trente. C'est la durée du trajet de chez moi jusqu'à Melancthon, en Ontario, sans compter les arrêts. Six heures trente dans la voiture avec Fourmi qui ne parle pas, en direction d'un abri antinucléaire fait d'autobus scolaires.

— Ça va, à l'école ?

— Oui.

Silence. Mais ce n'est pas un silence de douleur, pas la bouche cousue par l'oppression. C'est un silence de protection de soi, du doute d'avoir l'air fou. Nous ne nous sommes pas vues depuis deux semaines, assez longtemps pour redevenir sauvages et devoir s'apprivoiser à nouveau. Elle avance d'un pas.

— C'était quel genre de monsieur, Suzor ?

Je plonge la main dans ma sacoche, en sors mon carnet. Je fais tenir le volant à Fourmi pendant que je cherche une page précise.



« J'étais la niaiseuse de notre couple, nous en riions souvent, tu te souviens ? Ce n'était pas que je n'étais pas intelligente, loin de là, mais tu l'étais tellement que parfois tu me faisais peur. Quand tu entrais dans le plus pointu d'un sujet, que tu fixais le sol pour te concentrer sur ce que tu disais, je savais qu'il ne valait pas la peine que je réfléchisse à tes côtés. Soit j'aurais tort, soit tu te fâcherais. Il y a eu des moments où, en plein cœur d'une conversation, je croyais que quelqu'un était venu enlever ta goupille. Quelques secondes pendant lesquelles tu t'enflammais avant d'exploser.

Ça t'insultait quand je te qualifiais de génie paresseux, mais c'était parce que j'avais raison. Chez toi la peur de rater ton coup a toujours été plus forte que la volonté de réussir. Tant d'idées formidables te sont apparues la nuit, que tu oubliais le matin de peur de devoir les transformer en projets. Tant de gens ont voulu croire en toi, que tu as tous déçus.

Une fois, tu avais écrit un long article sur ce que tu croyais être le potentiel de l'énergie atomique pour une navette spatiale nouveau genre. Sans te le dire, je l'avais envoyé à une revue scientifique, qui l'avait publié. Pendant une semaine, le téléphone n'avait pas arrêté de sonner, tantôt des félicitations, tantôt des offres d'emploi. Tu répondais chaque fois, gêné, tu me faisais une grimace pour me rappeler que tu m'en voulais, et tu

t'excusais de ne pas vouloir en parler davantage. Puis le téléphone sonnait moins, et quand tu répondais, c'était quelqu'un qui voulait t'insulter. Gaspillage de cerveau, enfantillages, ils ne te connaissaient pas, ne te comprenaient pas. À ce moment-là, je t'arrachais le téléphone des mains et je les envoyais promener. Tu finissais toujours par m'embrasser.

Je ne te l'ai jamais dit, mais j'ai cru pendant des années que si l'un de nous deux devait perdre la tête, ce serait moi. La tienne était beaucoup trop précieuse, beaucoup trop acclamée pour que je puisse m'imaginer qu'elle s'égare, mais j'avais oublié que les choses précieuses sont souvent les plus fragiles.

C'est toi qui as perdu la tête. Je m'en suis voulu de ne pas avoir pu t'aider, de ne pas avoir pu prévenir la dernière explosion, mais un jour j'ai décidé que tout ça était de ta faute, pas de la mienne. Tu n'as jamais été comme les autres, c'est ce qui m'a plu chez toi dès le début, mais ce n'était pas ma responsabilité. Je ne l'ai compris que plusieurs années après ton départ. Les gens différents sont ceux qu'on aime le plus mais qu'on comprend le moins. »



Fourmi referme le carnet d'un geste brusque. Elle tourne la tête vers l'extérieur pour se cacher mais son reflet dans la vitre pleure aussi. Je transporte une bête blessée sur le siège du passager.

— C'était pas toujours facile, vivre avec lui, tu sais.

— À l'école, je... je regarde les autres... les filles de mon âge... C'est pas moi, ça. Ça hurle tout le temps, ça s'assoit dans des marches pour rien

faire en regardant leurs téléphones, ça écoute de la mauvaise musique. Comment je suis censée faire, moi, pour... ? Je sais pas. Pour... J'aimerais ça avoir quelqu'un qui...

— Il y a moi.

— Quelqu'un qui a pas huit cents ans...

En colère contre l'univers, elle sait depuis longtemps qu'elle aussi est différente. Déjà, les autres ont des parents qui s'occupent d'eux. Ceux de Fourmi le font à microdoses, famille homéoparentale. C'est comme ça depuis qu'elle est toute petite. Des parents souvent absents et, lorsqu'ils étaient présents, ils n'en avaient que pour Charlot, le beau grand fort qui jouait du piano les yeux fermés et au baseball les lundis soir. Fourmi a grandi à l'ombre, sans eau, sans qu'on la change de pot. Elle avait toujours l'impression de déranger ses parents, surtout pendant la saison des impôts. Elle passait donc le plus clair de son temps enfermée dans sa chambre, à idolâtrer son frère et à dessiner des créatures squameuses et des chevaux sans tête.

L'école, au début, a été une félicité pour elle. C'était l'occasion de rencontrer des enfants aussi différents qu'elle, croyait-elle. Mais elle a vite été déçue. De Carl qui comptait jusqu'à dix avec fierté à Giselle recouverte de paillettes qui chantait sans cesse des chansons populaires qu'elle ne connaissait pas, Fourmi ne trouvait pas dans ses classes le moindre enfant partageant son esprit. Alors elle s'enfermait chez elle, tout près mais si loin de ses parents. Et Charlot maintenant parti, elle considérait faire la même chose : s'enfuir le plus loin possible, à la guerre qui fait des morts ou au pôle Nord, ou dans les bras du premier venu. Pour l'instant, j'étais ce premier venu, version féminine et âgée.

Vingt-trois

J'avais préparé un lunch nutritif mais nous avons chacune nos raisons de ne pas avoir faim. Quelques carottes mâchouillées dans l'auto à un *rest area* ontarien, sous le clapotis de la pluie de fin janvier qui transperce la neige, nous avaient suffi. Mon estomac était noué par la peur de trouver Suzor aujourd'hui, cent cinquante kilomètres au nord de Toronto. Je craignais encore une fois le bout de la route. Fourmi, elle, avait peur que sa route n'ait pas de bout. J'ai démarré.

Dans la voie de droite à quatre-vingts kilomètres-heure, Fourmi sur le siège du passager s'impatiente, balance d'une fesse à l'autre, déplace sa ceinture de sécurité, glisse vers l'avant, se relève pour finir en Indien.

— Y a comme sept cents autos qui nous ont dépassées.

— C'est pas une course.

— C'est pas un concours de statues non plus.

Suzor aurait honte de moi. Nous nous étions promis de ne jamais devenir le stéréotype des vieillards dans les films comiques. Cet âge d'or qui joue au bingo, qui se plaint des jeunes, qui conduit à quatre-vingts dans la voie de droite. Fourmi se tourne vers la banquette arrière.

— C'est pour quoi le siège pour bébé ?

— Au cas où Marie-Lièvre a besoin d'aide. Marie-Lièvre c'est ma fausse nièce.

— Elle vous a demandé de lui donner des lifts ?

— Non, mais si elle demande, je vais être prête. C'est ça, la famille, ma belle.

Elle garde les yeux fixés sur le siège de bébé.

— Pourquoi vous avez pas eu d'enfants, vous, Mamie ?

— C'est compliqué...

— À la vitesse où vous roulez, je pense qu'on a le temps.

— En veux-tu, toi, des enfants ?

— Je saurais pas quoi faire avec ça.

Elle a déjà bien assez de misère avec elle-même, mais elle ne l'avouera pas. Et j'en reviens toujours là, à cette douleur permanente, à ces larmes qui coulent dans ses artères.

— Les autres à l'école, elles en veulent. Trois ou quatre. Pas tout de suite, là, mais un jour. Quand je leur dis que pas moi, elles rient de moi. Elles me comprennent pas. Peut-être que c'est juste qu'elles m'aiment pas et qu'elles cherchent des raisons de rire de moi. Mais moi je m'en fous.



Nous avions voulu des enfants. Pendant un souper comme tous les autres, alors que je n'avais pas vingt ans, Suzor m'avait demandé combien j'en voulais. Pas si. Combien. J'avais répondu sept et il n'avait pas ri parce qu'il avait vu que j'étais sérieuse.

Mais après un an à calculer, à essayer, nous avons compris que nous n'y arriverions pas. Un médecin nous l'avait confirmé : j'étais normale, Suzor ne l'était pas. Je pourrais avoir des enfants s'ils n'étaient pas de lui, mais les sept que je voulais étaient tous de lui. Même après son départ, les quelques vapeurs maternelles qui montaient jusqu'à moi étaient attachées à lui.

Quand on m'a appris que nous n'aurions pas d'enfants, l'air désolé, je n'étais pas en mesure de saisir l'avenir qu'une telle nouvelle me réservait. Je me suis même réjouie, pendant un moment, de ne pas avoir à me soucier de contraception. Puis j'ai été la femme sans enfants, à l'époque c'était une tare, la femme sans enfants, quel échec, quel être inhumain. Puis j'ai été la femme qui souffre de ne pas avoir d'enfants mais ça a pris du temps.

Souvent au soleil en solitaire, parfois aussi avec Suzor, je ne mesurais pas l'absence, c'étaient les autres qui me le rappelaient, qui m'écrasaient de leurs jugements, de leurs enfants couraillant autour de moi et piétinant les pans de ma belle robe fleurie que j'étendais dans l'herbe du parc La Fontaine. Longtemps j'ai cru que je n'aurais à me battre que contre le dépit des autres qui me voyaient comme un trou dans la race humaine, une inutilité statistique, parfois une sorcière, même si je n'y étais pour rien.

Un jour, un autre mardi, Suzor était parti depuis quelques semaines et ça m'a transpercé le corps comme si j'avais agrippé une ligne à haute tension pour lui prouver ma force : je n'aurais pas d'enfants, jamais. Jusque-là il était ma seule famille, celle qui me suffisait, celle qui me remplissait. Je n'avais pas besoin de descendance. Il était. Puis il n'était plus et le tracé électrique sur ma peau et la douleur dans les os m'ont rappelé chaque jour que je ne serais jamais enceinte. Il y a des moments qui

surgissent en prédateur et vous égorgent. Celui-là, alors que j'étais perdue dans ma savane déserte, je ne l'oublierai jamais.



Je leur ai souvent parlé, aux enfants que je n'avais pas, pour leur dire que c'était plus facile pour eux que pour moi, que la vie d'une vieillissante solitaire, malgré les hommes de passage et les amitiés effervescentes, ne pouvait pas être aussi simple que celle de bébés intangibles, sans pleurs, sans besoins, sans caresses et sans cruauté. Je leur disais qu'ils étaient en train, juste à ce moment-là, de ne pas se brûler la main sur le rond du poêle. Qu'ils étaient en train de ne pas rater leur autobus. De ne pas étudier pour la mauvaise matière à l'université parce qu'ils avaient trop bu la veille. De ne pas s'endormir, une seringue plantée dans le blanc de l'œil. De ne pas avoir la couche pleine ni mal au ventre, ni venir d'entendre « t'es plus mon ami » de la voix d'un meilleur ami, ni de se noyer dans la piscine du voisin.

Je leur racontais des horreurs pour me rassurer, mais ça ne durait pas. Je leur disais qu'ils n'étaient pas en train de se coincer un doigt dans la porte de la salle de bain, puis sans m'en rendre compte je chuchotais qu'ils n'étaient pas en train de recevoir le plus gros câlin du monde, pas en train de manger une crème glacée, pas en train d'embrasser un garçon pour la première fois, pas en train de découvrir l'Europe, pas en train de s'endormir blottis contre mon cœur. Je leur ai souvent pleuré dessus, sans la moindre gêne parce qu'ils n'existaient pas.

Vingt-quatre

La route près de Melancthon ressemble à Suzor, mince et belle, lumineuse et isolée, je ne suis pas surprise qu'il soit venu se réfugier ici. Après quelques virages négociés le volant tremblant, nous arrivons à l'adresse que j'ai trouvée dans les documents sur la table de la cuisine de Jean-Luc. Une barrière métallique couverte de rouille et de lierre nous bloque le passage. Je prends une grande respiration pour me calmer et je stationne la voiture. Nous marcherons.

D'ici nous ne voyons rien, un mur de bouleaux et d'épinettes nous cache la vue sur la vallée en bas de la côte. La nature est ébouriffée dans ce coin de pays que je ne connais pas. Des feuilles de l'automne traînent encore au bout des branches et les conifères s'enlacent de si près qu'ils étouffent. Nous enjambons la barrière et je perds l'équilibre mais un tronc retient ma chute. Fourmi pouffe de rire.

— Non, petite, j'achèterai pas une marchette...

— J'ai rien dit.

Le chemin de terre qui traverse le boisé est étroit et boueux. Sur la neige des aiguilles de pin. Le soleil est déjà bas. Nous approchons des derniers arbres.

À l'orée du bois, c'est comme si nous étions au sommet d'une montagne, la vallée en dessous, sans végétation, nous semble extraterrestre. Au fond, dans le vide de la plaine, quarante-deux autobus scolaires à la

peinture jaune blanchie par le temps, déposés creux dans la terre, collés les uns sur les autres, emboîtés en un casse-tête géant. Les plans disaient que Suzor devait couler du béton par-dessus, et recouvrir le tout de terre, mais ce n'est pas le cas.

Nous descendons, les pieds dans la neige mouillée, en espérant ne pas buter sur une roche ou une racine. Aucune marchette ne m'aiderait ici mais je sens ma hanche grincer à chaque pas. J'ai mal. S'il est en bas, je ne le lui avouerai pas.



Il a baptisé son installation Soleil II, selon le panneau sculpté dans le bois verdi, pourri, et même dans le bois je reconnais sa calligraphie. Sous l'écriteau une trappe métallique mène aux autobus. Je cogne.

— Ben là, Mamie... Franchement...

— Quoi ?

— Je pense qu'on peut entrer.

— Mais s'il est là ? Si on le dérange ?

— On le dérangera pas. Qu'est-ce que vous voulez qu'il fasse ici à part attendre que quelqu'un arrive ?

— Oui, peut-être.

— À part attendre que vous, vous arriviez...

Je cogne une autre fois, par politesse, mais nous n'attendons pas pour ouvrir la trappe, qui est moins lourde qu'elle en a l'air. Nous descendons

l'escalier et entrons dans le premier autobus. Les murs sont couverts de graffitis et déjà je sens que ce n'est pas ici que je trouverai Suzor. Il n'aurait jamais laissé d'autres gens décorer son abri.

L'installation m'impressionne, comme un calque parfait des plans sur la table de Jean-Luc. La chaise de dentiste, les réserves de papier hygiénique dont il ne reste que les cartons, les écrans. Même une garderie pour enfants. Il s'est préparé pour la fin du monde.

Fourmi et moi explorons chacune des quarante-deux pièces de son domaine, et chaque nouvel autobus me confirme que personne d'autre que les jeunes délinquants du coin n'est venu ici depuis longtemps. Les vitres, les moniteurs, le mobilier, tout est cassé, piétiné, renversé.

Je m'assois par terre dans ce qui semble être le bureau de Suzor, parmi les bouteilles vides, les miettes de peinture écaillée et les morceaux de bois des chaises vermoulues. Cette fois-ci j'y croyais, je ne sais pas pourquoi, j'ai voulu croire qu'il s'était terré ici pendant quarante ans, que je lui ferais face et que je pourrais toucher sa peau de nouveau. J'ai affronté ma peur, j'ai foncé, même pas de petit tremblement de ma terre à l'idée qu'il me voie. Il fallait que ce soit ici, aujourd'hui. Ce ne l'est pas.

Je colle mes genoux sur ma poitrine, je les enlace, je cache ma tête du mieux que je peux. J'ai six ans et j'aimerais que mon père vienne me voir mais il reste dans la cour arrière, il fume une cigarette.



Je ne peux pas passer le peu de jours qu'il me reste à chercher Suzor. Il m'a volé ma jeunesse, il ne me volera pas ma vieillesse aussi. J'ai envie de

lui chuchoter « adieu ».

Je pleure sans larmes, j'ai laissé toute l'eau de mon corps dans le passé. Des sanglots secs. Je dois me cacher. J'enfonce ma tête encore plus creux dans mes cuisses en espérant la faire disparaître. Fourmi, mal à l'aise devant ma peine, touche à tout, piétine sur place.

— Qu'est-ce que je suis venue faire ici, moi ? Je veux plus être là. Je veux rentrer chez moi.

— D'accord, petite. On va rentrer. C'était une erreur.

Elle se redresse, l'air fâché. Elle frappe du poing ce qu'il reste du bureau de Suzor.

— Vous me faites chier, Mamie !

— Pardon ?

— Vous me faites chier. À quoi ça sert, tout ça, si c'est ça le bout ? À quoi ça a servi de faire toute cette route-là ?

— Fourmi...

— À quoi ça sert de tomber en amour si c'est pour finir assise dans l'eau dans un vieil autobus ?

Je ne sais pas si je pourrai apaiser sa colère, j'ai la même. Elle pleure.

— C'est pas juste.

À chaque phrase elle rajeunit de deux ans. Bientôt elle régurgitera sa peine sur mon épaule mais je ne pourrai pas la consoler. Je ne sais pas plus qu'elle à quoi ça sert, tomber en amour, si ce n'est pour doubler la peine à l'arrivée.

Des cartes à jouer et une dizaine de dés

OceanofPDF.com

Vingt-cinq

« J'avais vingt-trois ans et une robe qui laissait voir la blancheur de mes mollets, un chapeau de paille, une limonade. Le parc Angrignon était bondé de gens cherchant à profiter à fond de l'été des Indiens. Octobre était chaud, tu avais apporté ton appareil photo. Je jouais à la star un clin d'œil à la fois, un clic sur deux tu n'appuyais même pas sur le déclencheur pour ne pas gaspiller de film. J'étais Audrey Hepburn ce dimanche après-midi et tu me donnais la réplique. Tu imaginais l'affiche de mon film, j'ai soufflé des baisers à l'appareil jusqu'à la première goutte de pluie. Les paniers à pique-nique se sont refermés, les couvertures à carreaux se sont pliées, les enfants se sont mis à faire semblant de ne pas aimer cette pluie rafraîchissante. J'avais les épaules mouillées, aucune intention de me sauver. Tu avais rangé ton appareil mais tu continuais à mimer que tu me prenais en photo. La couleur de ma peau commençait à se faire voir au travers du tissu mouillé de ma robe. Un homme dans la quarantaine m'a sifflée, l'œil lubrique, sans même remarquer que je n'étais pas seule. Jouant au chevalier, tu t'es mis à le poursuivre, il a eu peur, il se sauvait en zigzaguant mais tu étais plus agile que lui. Il a fini par s'immobiliser en se protégeant de ses bras, mais tu n'avais jamais eu l'intention de le frapper. Quand je vous ai rejoints tu étais en train de me vendre. "Je ne peux pas te la donner, ce ne serait pas rentable", avais-tu dit. L'homme ne disait rien, embourbé dans une gêne telle que la pluie s'évaporait sur sa peau.

Tu en rajoutais et moi je te suivais dans tes folies. C'était avantageux pour tout le monde, disais-tu, lui pourrait me siffler à loisir et toi, tu pourrais t'acheter une moto. Tu demandais mille dollars, je trouvais ça raisonnable, tu la voulais tellement, cette moto. L'homme essayait de s'éloigner mais nous le suivions en négociant le prix à la baisse. Tu m'as pincé une fesse et j'ai poussé un cri qui a attiré l'attention des quelques personnes mouillées qu'il restait. L'homme nous a suppliés de le laisser tranquille et nous l'avons libéré parce qu'il était grand temps pour nous deux d'éclater de rire.

Nous nous sommes laissés tomber dans l'herbe trempée et je n'arrivais pas à t'embrasser tellement j'avais mal au ventre.

Je crois que ce souvenir-ci, c'est celui qui me hante le plus. Parce que c'était la dernière fois que nous étions jeunes et innocents. Notre dernier moment de réelle légèreté. Le lendemain, le téléphone sonnait, l'hiver déboulait sur nous et nos vies basculaient.

J'ai longtemps cru, enfant, que l'odeur de nos hivers était un privilège, je sortais en décembre, en janvier, dans le froid de dehors, chez moi, j'emplissais mes narines et je me disais que les Brésiliens, les Espagnols, les Algériens ne connaissaient pas cette odeur, et que j'étais chanceuse. C'était avant la Russie. Depuis, cette odeur me rend malade. C'est encore pire depuis ton départ, depuis que par moins treize degrés en décembre tu as ouvert la porte. Chaque fois que je sors dehors et que j'inspire j'aimerais être en Algérie. »

Vingt-six

Nous habitions loin du Maghreb, sur Saint-Zotique près de Viau, dans l'est des pauvres d'il y a cent ans, quand les riches s'installaient dans l'ouest et repoussaient les autres là où le vent soufflait la fumée des usines. Quand nous avons acheté cette maison, comme des adultes alors que nous avions à peine vingt ans, Suzor et moi, il n'y avait que l'odeur des déchets de la voisine pour nous incommoder.

Encore aujourd'hui ce sont les odeurs s'y faufilant qui me parlent le plus. Le passé sent toujours quelque chose. La menthe ou l'humidité, le camphre. La tulipe. Le thé. Parfois je hume les déchets des voisins et je pense à lui. Mon corps a envie de vomir mais ma tête se réjouit de revoir Suzor tenir du bout des doigts un sac rempli de la viande du mois passé, oubliée dans la dépense du sous-sol. Nous pensions que c'était une souris morte dans le mur du salon, il avait même défoncé le panneau de bois qui cache l'électricité. Il me faisait rire. Les déchets du voisin me font rire aussi. Ses boîtes de poulet livrées tous les deux jours. De la vaisselle trop sale pour être lavée. La photo d'un chien. Un ballon-poire.

Quand on est vieux, on a le droit de rire des déchets des autres.



En novembre 1958 nous avons mis la maison en vente, deux ans seulement après y avoir fondu nos vies. C'était trois mois après que le maire de l'époque, Sarto Fournier, eut inauguré le chemin de la montagne, qui allait devenir la voie Camillien-Houde, et j'avais peur de ne pas pouvoir l'emprunter avant notre déménagement. Peur de rater quelque chose dans la grande ville, peur de ne rien pouvoir cocher sur mes listes. La liste des choses à faire à Montréal. Celle des endroits où nous devons nous embrasser. Celle des coins de pelouse où pique-niquer. Celle des boutiques à explorer. Celle des trottoirs à user de nos pieds.

Tout s'était fait très vite, cet emploi qu'il avait déniché parce qu'il avait terminé loin devant tous les autres lors de sa formation. Notre avenir tracé par des hommes dans des bureaux, nous nous apprêtions à déménager à Matagami, près du lac Bachelor. Suzor était si enthousiaste que j'aurais suivi son sourire n'importe où, jusqu'au plus creux des mines de là-bas.

Il ignorait ce qui nous y attendait mais il aimait l'idée de s'isoler davantage, comme s'il croyait qu'il serait seul au cœur d'une mine pendant des mois. La compagnie minière lui avait offert une petite fortune et il n'avait peur de rien, ni des accidents ni des maladies, ni des horaires de fou ni de me perdre dans la poussière.

— Je vais rester proche de toi, de toute façon, lui avais-je dit.

— On va être riches. Je vais te couvrir d'or.

— Je vais étouffer.

— On étouffera ensemble.

Nous sommes devenus riches mais n'avons jamais mis les pieds à Matagami. Quelques semaines avant notre déménagement, alors que la maison n'était toujours pas vendue, le téléphone a sonné. J'étais dans le

salon, je pliais des vêtements en écoutant la radio. Suzor était dans la cuisine, il classait les aliments dans le réfrigérateur au cas où des visiteurs en ouvriraient la porte et seraient plus tentés d'acheter la maison si les pots étaient bien présentés.

Comme chaque fois que le téléphone sonnait, il avait attendu la fin du deuxième coup avant de décrocher. La conversation avait duré cinq minutes mais il n'avait prononcé que deux mots, « allô » et « d'accord », et griffonné une adresse à la mine sur une enveloppe décachetée. Pour une rare fois, je n'avais pas su décoder son visage. J'ai compris plus tard que c'était parce que lui-même ne savait pas comment réagir.

— Ils veulent qu'on aille les voir, toi et moi.

— Qui ça ?

— Le gouvernement.

— Quel gouvernement ?

— Ben... Le nôtre. Le Canada.

— Qu'est-ce qu'on a fait ?

— Rien, je pense. Ils veulent qu'on leur rende un service, mais je n'ai pas trop compris. Quelque chose à voir avec les Russes. Ils ont dit que c'était pas nécessaire de vendre la maison.

Sans savoir pourquoi, nous avons ressenti tous les deux une sorte de culpabilité, comme si nous avions été surpris en plein complot de haute trahison contre notre pays. Nous étions pourtant innocents, si on excuse le graffiti que Suzor avait fait sur le mur de l'école à seize ans, le rutabaga à l'épicerie et les quelques nuits de stupre pré-nuptial. Quant à la politique, ce n'était pas une passion et la guerre froide nous semblait, devant la paix de

notre foyer, être le problème des autres. Dans la voiture, en route vers le bureau du boulevard Dorchester où on nous avait donné rendez-vous, nous avons passé en revue toutes les fois où nous aurions pu être coupables de quelque chose. Le paiement d'hypothèque en retard parce que nous avons oublié que ce lundi était férié. Le coup de téléphone enivré à sa mère au milieu de la nuit. La fois où nous avons enneigé la voiture du voisin avec la neige qui couvrait la nôtre. La fois où nous avons tué trois officiers allemands en visite diplomatique au Québec.

— Arrête ! Des histoires pour qu'on niaise devant eux et qu'ils nous croient.

— On a jamais rien fait de mal ! On pourrait inventer des atrocités si ça nous tente pas de faire ce qu'ils veulent. Comme ça ils nous feront pas confiance.

— Je pense qu'on est mieux de rien inventer.

— T'es plate.



Nous avons attendu près d'une heure dans un bureau beige, assis côte à côte sur des fauteuils turquoise, devant un troisième fauteuil turquoise. Une table vide. Un tableau blanc. Un cendrier propre. Un ventilateur débranché.

Quand l'homme est entré en souriant, nous avons sursauté, il a ri.

— Excusez-moi, monsieur, madame, je voulais pas vous faire peur. Je suis désolé de vous avoir fait attendre autant, j'avais une urgence.

— Au téléphone, vous m'avez dit que nous, on était une urgence.

— Je suis désolé. Il y a beaucoup d’urgences, vous comprenez ?

— Oui, bien sûr.

Nous n’avions aucune idée du type d’urgences que l’homme pouvait affronter mais il nous intimidait, la voix lourde, la cravate serrée.

— Je vais aller droit au but. Le Canada a besoin de vous.

— Nous ?

— Oui, absolument. Vous deux. Je vous explique d’abord, et ensuite vous acceptez. On est d’accord ?

Suzor a pris ma main, je me souviendrai toujours de la chaleur de sa paume et du sentiment qui m’a envahie. Si nous sommes ensemble, main dans la main, nous sommes immortels.

— C’est assez simple. Le Canada et l’URSS viennent de conclure une entente. Un partenariat. Évidemment, vous comprendrez que tout ça est très secret. Il ne faudrait pas que le public sache qu’on fait des affaires avec eux. Évidemment. Mais le Canada pense qu’on peut bénéficier d’une entente comme celle-là. Pour la phase un, c’est un simple petit échange d’expertise. Ils nous envoient des experts dans certains domaines pour nous apprendre des choses, et on fait pareil. Un de ces domaines-là, c’est le secteur minier qui, comme vous le savez, est en pleine expansion. Et c’est là que vous entrez en jeu : les experts qu’on va envoyer, c’est vous deux.

— Nous ? Mais...

— Oui, sauf que c’est ça. On veut partager ce qu’on sait, bien sûr, mais pas trop. Il faut rester prudents, vous comprenez. On ne sait pas ce qu’ils vont faire avec l’information qu’on leur donne. Et c’est là que vous devenez les candidats parfaits. Monsieur, vous venez d’être embauché par une

compagnie minière, mais vous n'avez aucune expérience réelle. Il n'y a donc aucun risque que vous partagiez de l'information sensible. Juste vos connaissances de base. Et vous, madame, je vous l'apprends peut-être, mais la minière de votre mari vient tout juste de vous embaucher vous aussi.

— Mais...

— On a fait nos devoirs. Monsieur, vous avez été premier de classe partout où vous êtes passé. Il n'y a pas un seul autre candidat qui vous arrive à la cheville. Avec ce qu'il y a dans votre tête, il n'y a aucun risque qu'il vous arrive des problèmes.

Il fallait bien qu'un jour le cerveau de Suzor nous cause des ennuis. Je l'avais toujours su mais j'espérais que nous réussirions à repousser ce moment jusqu'à notre vieil âge.

— Vous partez dans deux mois. Vous resterez trois mois là-bas et, à votre retour, vous n'aurez pas de soucis financiers pour une bonne partie de votre vie.

— Mais qu'est-ce qu'on va leur dire, au juste ?

— N'oubliez pas qu'il y a la barrière de la langue. Vous ne parlez pas russe, et pas tellement anglais non plus. Ça va vous aider à ne rien dire. Pour le reste, vous pourrez inventer. Le pire qu'il peut arriver, c'est qu'ils trouvent qu'on a une très mauvaise expertise.

— Me semble qu'il peut arriver pire.

— C'est vraiment sans danger, je vous le promets. Nos contacts avec eux sont très amicaux. Très respectueux. Voyez ça comme une aventure unique. Il y a des centaines de gens qui rêveraient d'avoir votre chance.

— Pourquoi c'est pas eux que vous envoyez ?

— Vous êtes vraiment les meilleurs candidats. On a fait nos devoirs.

Il s'est levé et nous a tendu la main. Et nous, nous l'avons serrée. Je me demande encore pourquoi, soixante ans plus tard.

C'était sans doute parce que nous n'avions pas le choix, mais nous avons passé les deux mois suivants à nous convaincre que la plus belle des épopées nous attendait. Nous n'osions pas avouer les relents de peur qui flottaient en nous et, un mardi matin dans un avion militaire, nous quittons notre petit monde ordinaire pour les tranchées de guerre froide des mines de l'Oural en nous demandant si nous en reviendrions.

OceanofPDF.com

Vingt-sept

Les hommes dans le camion jouaient à des jeux que nous ne connaissions pas et nous avons vite compris qu'ils ne nous les expliqueraient pas. Il y avait des cartes à jouer et une dizaine de dés et, à intervalles réguliers, l'odeur de l'embrayage que le conducteur faisait griller dès que la neige devenait plus dense. Confinés au banc étroit placé plus haut que les autres, au-dessus de l'essieu arrière, nous ressentions chaque bosse dans notre colonne vertébrale. Dans le cahier de tâches des concepteurs de ce véhicule militaire, le confort avait eu de la difficulté à se frayer un chemin, un peu comme le camion sur les routes enneigées de janvier dans les steppes russes.

— J'espère qu'on s'en va pas trop loin, a dit Suzor en grimaçant.

Je n'ai pas osé lui répondre. Nous ne savions pas dans quoi nous étions plongés et la peur d'être perçue comme une ennemie par les autres m'inquiétait davantage que la durée du trajet ou les bleus sur les fesses que nous aurions à notre arrivée. Nous étions dix passagers à l'arrière du camion mais Suzor et moi étions les deux seuls qui ne parlaient pas russe, et le regard des huit autres quand nous étions montés à bord n'avait rien eu de rassurant. Un mélange de crainte et d'agressivité, un affrontement prédateurs-proies sans que nous connaissions le clan de chacun.

Il faisait très sombre dans le camion, tellement que parfois, la nuit, quand un passager se tournait vers nous, je ne pouvais voir que le blanc de ses yeux, ce qui n'aidait pas à apaiser mes craintes. Pendant un moment,

alors que Suzor s'était endormi, la tête appuyée contre mon épaule, je me suis imaginé qu'ils nous emmenaient dans une église secrète, au fin fond de la Sibérie, et que ces blancs d'yeux autour d'un feu nous sacrifieraient à un dieu slave. Je me voyais démembrée vive, le sang coulant sur ma peau et mes entrailles éparpillées. Nous allions mourir dans la neige, là où la route prend fin, au pied d'une montagne en forme de loup dans les ténèbres aux odeurs de chair calcinée. J'ai frissonné et Suzor s'est réveillé en sursaut.

— Ça va ?

— Oui. J'ai mal aux fesses.

— Veux-tu t'asseoir sur mon manteau ?

— Tu vas avoir trop froid.

Aucune fenêtre, aucun chauffage, et leurs yeux dès que nous échangeons quelques mots. Suzor comptait les minutes dans sa tête, moi les secondes. Il y avait une craque dans la porte arrière ; c'était la seule façon de savoir s'il faisait jour ou nuit. Je la fixais pour ne pas affronter le regard des autres. Quand j'ai levé les yeux après des centaines de secondes, ils jouaient et c'était comme si nous n'existions plus. Pour l'instant c'était suffisant, l'invisibilité avait quelque chose de rassurant.



Si nous avions su dès le début que le voyage en camion durerait plus de quarante-huit heures, nous aurions pu nous y préparer. Mais le temps quand on ne connaît pas l'échéance est une montagne sans sommet, et nous n'avions pas d'équipement d'escalade. Chaque bosse, chaque trou dans la

route, chaque racine qui dépassait, chaque virage, chaque roche enneigée nous ramenaient à une douleur qui ne disparaîtrait peut-être jamais.

Le temps comme un ennemi. Une torture. Un puits sans fond.

Suzor a demandé aux deux grands devant nous si nous arrivions bientôt, en gesticulant du mieux qu'il le pouvait, mais ils n'ont même pas essayé de répondre. Peut-être n'en avaient-ils aucune idée, eux non plus. Peut-être étaient-ils de futurs sacrifiés, eux aussi. Peut-être avaient-ils peur de leur destinée autant que nous.

— On va finir par arriver, a chuchoté Suzor.

— Oui, mais quand ?

— Et où ?

J'ai dormi ce qui m'a semblé être cinq minutes, mais la façon dont Suzor massait son bras quand je me suis relevée m'a fait comprendre que c'étaient des heures. Je me suis réveillée en sursaut quand le camion a dérapé et que tous nos bagages ont été propulsés sur la droite. Nous nous sommes immobilisés. C'était la nuit et, après quelques coups d'accélérateur qui nous ont enfumés sans faire tourner la moindre roue, le conducteur a coupé le contact. Le silence entrecoupé des respirations des passagers. Le vent sifflant par la craque de la porte. Un flocon sur le plancher, le reflet de la lune dans sa dentelle. La voix calme du conducteur.

La porte s'est ouverte et c'était comme une machine qui démarrait, les engrenages qui s'emboîtaient : les huit hommes se sont levés les uns après les autres, dans un ordre qui semblait déterminé d'avance, ont ramassé des pelles et des pics accrochés sur la paroi intérieure, sont sortis sans dire un mot. Nous avons attendu qu'on nous demande quelque chose, mais

personne n'est revenu nous voir. Suzor s'est levé pour se dégourdir les jambes.

— Est-ce qu'on devrait les aider ? ai-je demandé.

— Es-tu folle ? On se gèlerait les doigts. Et s'ils ont besoin de notre aide, ils nous demanderont. C'est pas comme s'ils étaient très serviables avec nous...

— Ils sont pas méchants non plus.

— Ils nous demanderont...

— Moi j'y vais.

Je me suis levée sans écouter sa réponse, j'étais jeune et sans arthrite et déjà je faisais semblant d'être forte. J'ai mis la tête dehors, puis j'ai sauté dans la neige. Des torches éclairaient les roues du camion, enlisées jusqu'aux moyeux. Quand mon pied a touché le sol, ils se sont tous immobilisés comme si le diable leur rendait visite. L'un d'eux m'a dit quelque chose, puis l'a répété, plus fort. Les autres me regardaient et dans la lueur des torches je voyais qu'ils auraient préféré que je n'interrompe pas leur opération, mais je n'allais pas remonter dans le camion sans rien faire. Je me suis approchée du plus jeune, appuyé sur le manche de sa pelle, les joues roses, le front blanc. J'ai empoigné la pelle, il ne m'a pas retenue, et j'ai pelleté avec fougue sous leurs yeux gris, sans les regarder, sans m'arrêter, j'ai pelleté.

Au bout d'un temps Suzor m'a rejointe, à mains nues il enlevait la neige sous le pneu arrière. Le conducteur a parlé, je ne me suis même pas retournée et les autres sont venus nous aider. J'ai pelleté et Suzor a poussé lui aussi, et quand enfin le camion s'est mis à avancer, nous avons tous retrouvé nos places à l'intérieur, comme une machine qui s'éteint, et c'était

comme s'il ne s'était rien passé. Les autres ne nous regardaient pas plus et nous évitions de parler. Nous attendions que le temps passe et nous escaladions la montagne sans sommet.

Une quinzaine de minutes plus tard, le camion s'est de nouveau enlisé dans la neige. Le conducteur a coupé le contact, les passagers se sont levés, mais cette fois-ci le plus vieux d'entre eux, celui à la longue barbe foncée et aux gants troués, a pris une pelle et me l'a tendue en souriant. Les hommes ont ri et moi aussi. À partir de là le trajet s'est adouci. Il ressemblait un peu moins à un calvaire, un peu plus à l'aventure promise par l'homme à la cravate serrée, une escapade douloureuse mais fascinante.

Le camion s'est enlisé à huit reprises en quarante-huit heures. Chaque fois l'homme à la barbe me tendait la pelle en blaguant et les autres riaient mais ils ne riaient pas de moi. Ils me respectaient, nous le sentions. Parfois je leur parlais en français et c'était comme s'ils me comprenaient.

Nous mangions dans le camion, du gruau à l'eau tiède, de la soupe aux choux aussi. Toutes les trois heures, nous faisions une pause et il fallait attendre deux minutes avant de savoir si nous étions coincés dans la neige ou si c'était l'heure de nous soulager dans la forêt.

Deux jours de route nous avaient permis de nous accepter, eux et nous, mais la distance nous séparant existait encore. La peur ne s'efface pas à coups de pelle dans la neige, nous en étions conscients, et les liens que la tempête avait tissés sur la route demeuraient fragiles.

Le camion s'est arrêté une dernière fois et les huit ont ramassé leurs affaires. Nous avons compris que nous étions arrivés. Il devait être midi.

Vingt-huit

C'était d'abord la montagne étouffante de grandeur, plus haute et plus blanche que toutes celles que nous avons vues chez nous avant. Puis les autres, écrasantes, qui nous emprisonnaient. C'était le ciel d'un bleu si pâle qu'il se fondait au sommet des pics. C'était le froid, celui que je n'ai jamais oublié, sec et dur, sanglant. Le soleil n'avait aucune chance.

J'ai retenu mon souffle comme si j'étais sous l'eau, le temps que les étourdissements cessent. Quelques cabanes minuscules, une plus grosse au centre, des arbres, peu d'arbres. Partout des hommes s'agitaient. Il était rare que le camion atteigne ce village minier, ils avaient grand besoin des provisions qui nous avaient accompagnés sur la route. Suzor a pris ma main, je l'ai repoussé, je ne sais pas pourquoi. L'impression que ce n'était ni le moment ni le lieu pour manifester notre attachement l'un à l'autre. Je sais qu'il m'a regardée mais j'ai tourné les yeux vers la plus grosse montagne, celle dont j'allais griffonner la silhouette pendant des années en essayant de l'oublier.

— Elle ressemble à l'enfer, a-t-il dit.

— C'est pas chaud, l'enfer ?

— Ici l'enfer est blanc, et moi je pense que ça a cette forme-là, celle de la grosse montagne.

J'aimais l'idée que l'enfer ait une forme, mais je voyais plutôt dans cette montagne un mur contre l'infini. Suzor a ri de moi quand je le lui ai

dit et j'ai cessé de lui parler. Nous sommes restés immobiles près du camion pendant un quart d'heure, jusqu'à ce qu'un vieillard s'approche de nous et nous serre la main. Sans se soucier de notre incompréhension, il s'est mis à nous parler sans arrêt en faisant signe de le suivre. Il pointait des choses et riait, puis d'autres et se renfrognait. Suzor a essayé de l'interrompre.

— *No speak Russian. Sorry.*

— *No speak English.*

Et c'était tout. Il a continué à nous faire visiter le campement, à nous donner des consignes et des conseils, à nous expliquer les grandes vérités de toute cette nouveauté, et nous hochions la tête par politesse mais nous ne comprenions rien.



Le jour même de notre arrivée, assis à la grande table du bâtiment principal, nous avons compris qu'aucun employé de cette mine d'or ne parlait anglais ou français. C'était en quelque sorte rassurant pour nous, puisque nous n'aurions pas à travailler trop fort pour faire semblant de partager nos connaissances. Ce qui l'était moins, pour moi, c'était que j'étais la seule femme sur place. Déjà au premier souper les regards posés sur moi n'étaient pas les mêmes que ceux posés sur Suzor. Il était un espion potentiel, j'étais une femme.

Nous partagions notre cabane avec deux mineurs d'un certain âge, Semyon et Georgy, qui avaient la mission manifeste de nous surveiller. Le premier soir je me suis peut-être endormie avant même d'être couchée. Mon corps sursautait encore à chaque bosse dans la route, j'entendais le

bruit du moteur et je voyais le blanc des yeux des autres. Ce n'étaient pas des cauchemars. Juste les deux jours de route imprégnés dans mes muscles, dans mes os. La lune caressait mes paupières à travers la petite fenêtre quand je me suis réveillée. Ma couverture avait été tirée à mes pieds et une main était posée sur ma cuisse. J'ai cru que c'était celle de Suzor, ce ne l'était pas. Il dormait dans le lit à côté comme s'il était mort. Le froid, la peur et la sécheresse avaient noué mes cordes vocales et, la bouche grande ouverte, j'étais incapable de produire le moindre son. J'ai regardé celui qui me touchait, je l'ai reconnu, un jeune qui me souriait à la table du souper. J'ai voulu me débattre. Il serrait ma cuisse, mon bras, j'avais mal mais toujours aucun son, que le râlement étouffé de mes poumons.

Puis Semyon s'est assis dans son lit, a vu. Il a dû sentir la terreur dans mon regard parce que j'en ai vu le reflet dans le sien. Il s'est levé en silence et est sorti de la cabane, me laissant écrasée par mon assaillant.

Je ne me souviens pas de tout ce qui s'est passé mais j'ai encore en moi le souvenir de l'odeur de son haleine. Il respirait fort. Ses mains sales. Ses doigts sous mon chandail. Ses lèvres dans mon cou. Son haleine. Puis la lumière d'une torche, des cris. J'ai d'abord été aveuglée, puis j'ai vu Semyon entrer dans la cabane, suivi du vieil homme à la longue barbe foncée et aux gants troués. Il a tiré le jeune par la cheville en criant, l'a roué de coups, du sang partout. Le jeune s'est relevé, le dos courbé, et le vieil homme a mis sa main sur son épaule sans dire un mot. Suzor s'est réveillé quand tout a été fini. Il m'a demandé ce qui s'était passé. J'ai répondu que je ne savais pas.

Après le premier soir, je n'ai plus été embêtée mais je me suis souvent demandé ce que Suzor aurait fait s'il s'était réveillé plus tôt. J'aimais croire qu'il m'aurait défendue mais une partie de moi devinait qu'il se serait peut-

être sauvé. Déjà à cette époque j'avais compris que la fuite était souvent pour lui la seule solution.



Pendant un mois, nous avons cohabité, tous, au creux des montagnes, à la mine, dans nos cabanes, sous les tempêtes. Parfois on nous montrait des plans et nous faisions oui de la tête. Parfois Suzor leur expliquait des choses qu'il avait apprises lors de sa formation, en anglais, en français, et ils faisaient oui de la tête. C'était la guerre froide et nous étions des cobayes, nous le savions maintenant. La Russie n'avait pas besoin de notre expertise minière. Elle voulait seulement savoir si le Canada lui enverrait des espions. Comme nous n'en étions pas, nous n'avions pas grand-chose à craindre.

Parfois je passais une partie de la nuit seule dehors, sous les nuages, en essayant de trouver des fissures dans le paysage obscur. Une sortie, peut-être, ou une excursion à faire le lendemain. Enveloppée par les montagnes, j'avais de la difficulté à trouver tout l'air dont j'avais besoin malgré l'immensité du décor et il m'arrivait de rêver que nous nous enfuyions ensemble, Suzor et moi. J'avais vingt-trois ans et tellement de tours du Soleil à faire encore, mais c'était avec lui que je voulais tourner. Quand je rentrais de mes sorties nocturnes, je déposais un baiser sur sa peau, il frissonnait et souriait sans ouvrir les yeux et je savais que tout irait bien.



Au fil des jours, à force de partager le vent de l'hiver avec une trentaine de Russes, je me suis surprise à les apprécier. C'était d'abord une légère sympathie, des sourires en coin, des blagues comme on en fait aux enfants qui ne parlent pas encore. Un peu de neige lancée sur le parka, une grimace, un cri pour vaincre un hoquet. Communiquer sans dire un mot m'avait forcée à puiser dans ce que je suis vraiment, sans la peur de ne pas dire le bon mot, sans celle de ne pas comprendre ceux des autres. Lire leurs visages, écrire avec le mien, parfois dessiner pour s'expliquer, tout ça m'avait attendrie. Je me suis mise à les aimer. Et ils m'aimaient aussi, toute une communauté qui devenait une famille, des frères, trente frères.

Parmi tous ces frères, il y avait Suzor. C'est à partir de ce moment qu'il est réellement devenu autant mon frère que mon amoureux. Il avait peur que ça signifie que je ne l'aimais plus, mais c'était l'inverse. Je l'aimais en double, si c'est possible. Il ne me croyait pas mais moi je savais.



À la mine, Suzor et moi étions confinés à une galerie désaffectée, loin de l'action. Les journées étaient longues mais souvent les mineurs venaient nous rejoindre le temps d'une pause. Ils auraient aimé, je crois, que nous puissions travailler avec eux mais tout le monde comprenait que ce n'était pas possible, guerre froide oblige.

Le 21 février 1959, nous étions une douzaine à échanger en français et en russe sans nous comprendre, à entendre l'écho comme un cours de langue dans notre grande galerie vide. C'était un mardi, comme toujours. J'essayais en vain d'atténuer le bleu de mes doigts près du réchaud à gaz

dont nous disposions pour les repas quand un cri assourdissant nous a tous fait sursauter. La terreur et la douleur qui s'entrelaçaient dans ce hurlement nous ont fait croire au pire et d'un bond nous nous sommes précipités vers l'origine du cri, dans une galerie attenante. Suzor et moi n'avons même pas considéré une seconde que nous n'avions pas le droit d'y entrer.

Nous avons d'abord vu deux mineurs penchés sur le rebord d'une crevasse et nous avons compris qu'un troisième y était tombé. Les cris avaient fait place à de lentes lamentations, comme une coulée de lave jusqu'à nos oreilles. La crevasse était profonde et le garçon tout au fond, sans doute plus jeune que moi, n'avait plus la force de grimacer. J'ai cru qu'il s'était fracassé comme un miroir, qu'il ne restait de lui que des centaines de pointes tranchantes et le sang éclairé par nos torches.

Nous n'avons pas eu besoin de parler pour que chacun s'active, trouve une position, un appui, une fonction pour extirper le jeune homme de son trou. Des cordes, des poulies, des piquets plantés dans le sol, même Suzor et moi savions ce que nous devions faire, l'instinct de survie projeté vers l'autre. Il n'y avait plus de sexe, d'âge, de langue. Nous étions une seule machine, réglée au quart de tour, chaque pièce comme un muscle, chaque levier comme les doigts d'une seule main. À mes côtés, nos coudes se touchant, le jeune qui m'avait agressé le mois précédent tirait et poussait aussi fort que moi. Nos regards se sont croisés et nous avons su que le moment était plus grand que nous. Au bout de ce qui nous a semblé être des heures d'efforts, nous avons réussi à ramener jusqu'à nous le corps ensanglanté mais vivant du garçon de la crevasse.

Ce jour-là, tous autour du blessé, nous sommes devenus, si c'était possible, encore plus une famille, unis par les liens de son sang.

Quelques minutes plus tard il partait pour l'infirmierie et la douzaine que nous étions s'est affaissée sur le sol en poussant un seul soupir collectif. J'ai regardé les autres et il n'y avait pas un homme qui ne touchait à son voisin. Suzor avait sa main sur l'avant-bras de Semyon, j'avais la mienne sur le genou de Dimitri. Un seul corps, pendant de longues minutes, sans un mot.



C'est ce cercle couvert de transpiration, de poussière et de sang que Moses Abramovich Akselrod a trouvé quelques minutes plus tard. Dans l'énervement nous n'avions pas entendu le bruit de l'hélicoptère qui avait atterri au campement, où on lui avait raconté le sauvetage que nous venions d'effectuer. Il avait décidé que c'était de nous qu'il avait besoin.

Sans comprendre pourquoi ni à quelle mission nous étions conviés, nous avons été choisis par Moses pour un autre sauvetage, autrement plus périlleux.

Elle sentait bon le printemps

OceanofPDF.com

Vingt-neuf

Fourmi s'est calmée. C'est peut-être le timbre de ma voix ou l'humidité, mon histoire soviétique ou l'image qu'elle s'invente d'une aventure exotique.

— Continuez... Il vous emmenait où ? Qu'est-ce qui s'est passé après ?

— Je suis fatiguée, Fourmi. Tu me laisses me reposer un peu ?

Sentir la vibration de mes cordes vocales résonner dans mes os alors que je revis notre voyage, entendre ma propre voix le raconter, trop de détails, trop de froid, tout ça m'épuise. Je lui raconterai la suite mais pour l'instant je n'en suis pas capable. Chaque fois que j'avale ma salive j'ai mal à la gorge, chaque fois que j'essaie de bouger j'ai mal aux genoux.

Je me sens vieille plus que jamais dans cet abri absurde que Suzor a fui comme il m'a fuie, moi, comme il a fui chaque parcelle de fondation qu'il a essayé de planter. J'ai encore envie de pleurer, mais je ne veux pas bousculer Fourmi.

Sur le plancher de l'autobus 23 dans lequel nous nous sommes arrêtées parce qu'il me semblait que c'était là que Suzor devait passer le plus clair de son temps, parmi les flaques d'eau stagnante et les insectes tentant de survivre à l'hiver, il y a un petit coffre à outils entrouvert, dont dépasse le manche jaune d'un tournevis. Je me lève, m'en approche. Je prends le tournevis.

— C'est là qu'il était...

— Quoi ça ?

— Mon tournevis. Je pensais que je l'avais perdu...

— Ben là, Mamie... C'est un tournevis comme tous les autres tournevis. Il y a rien qui dit que c'est le vôtre.

Elle a raison, bien sûr, mais pendant un moment je préfère y croire. J'ai besoin de me rattacher à quelque chose, de m'assurer que c'est bien Suzor qui était ici, de me fâcher qu'il m'ait volé un outil. Puis, au piège dans ma propre lubie, je deviens triste qu'il l'ait abandonné ici, qu'il n'ait pas emporté cette parcelle de moi plus loin avec lui.

J'empoigne la pointe rouillée du tournevis et le lance sur le mur comme un lanceur de couteaux au cirque. Il ne se plante pas mais s'écrase par terre comme un clown, les rires en moins. Je ferme les yeux. Désorientée, je ne sais plus si je suis en train de tout inventer, si je crée des histoires pour me faire du bien, si les taches de rouille sur mes doigts existent, si un jour Suzor m'a assez aimée pour garder un objet qui lui fait penser à moi. Je ne sais plus ce qui est vrai.

— Ça va, Mamie ?

Fourmi, elle, est vraie.

— Pourquoi tu m'inventes pas une histoire ? Comme tu faisais dans le temps... J'aimais ça, ça me faisait du bien.

— J'ai plus cinq ans. Je fais plus ça.

— J'aimais tellement ça...



J'étais emmitouflée dans une couverture de laine format olympique et j'étais sur le point de m'endormir sur ma chaise longue dans la cour arrière. L'air était frais et je me remettais d'une bronchite qui avait réveillé les voisins pendant plus d'une semaine. C'était la première fois que je réussissais à passer quinze minutes sans me casser une côte en toussant. Les rêves qui montaient en moi semblaient doux mais je n'ai jamais su qui les habitait. Fourmi s'était faufilée entre les buissons. Je ne l'avais pas entendue et, sans doute payée par mes pires ennemis, elle avait décidé de me surprendre en me chatouillant le cou.

Je me suis redressée si vite et j'ai toussé si fort qu'elle a eu peur et s'est mise à pleurer. Si elle avait été n'importe quelle autre personne sur terre, je lui aurais tranché la jugulaire avec ma lime à ongles. Mais Fourmi, ma douce Fourmi, j'étais incapable de lui en vouloir. J'ai souri entre deux quintes et elle a séché ses larmes.

Elle avait presque six ans et elle se trouvait grande ce jour-là. Au lieu de s'asseoir sur mes genoux comme d'habitude elle a traîné une chaise et s'est installée face à moi. Elle m'a tendu mon carnet.

— Tu me lis tes écritements ?

— J'aimerais ça, ma douce, mais j'ai tellement mal à la tête que je vois embrouillé. Lis-les, toi.

— Je connais juste les lettres, pas les mots.

— Ça t'a jamais empêchée...

Elle a souri et je l'ai trouvée si belle, j'aurais aimé à ce moment qu'elle soit à moi. Elle sentait bon le printemps même si c'était le début de l'hiver.

OceanofPDF.com

Trente

« Alors Réal il était heureux parce qu’il sauvait tout le monde de la grosse pluie. “Super-Parapluie ! C’est Super-Parapluie !” qu’ils criaient, et les femmes sautaient sur lui pour lui faire des bisous comme dans la vidéo que j’ai vue sur les Beatles. Tu les connais les Beatles ? C’est des chanteurs que Charlot il aime. Donc Réal il était super content de tout ça, mais il y a pas une femme qui donnait des aussi beaux bisous que son étoile, alors il savait plus s’il devait être heureux ou malheureux. C’est une maladie, ça, quand on sait plus. Maman elle a ça.

Souvent il regardait vers le ciel pour voir s’il pouvait la trouver, mais elle était trop petite, tu te souviens je te l’ai déjà raconté, ça. Et c’était pas pratique parce que les femmes elles allaient lui donner un bisou sur la bouche mais il regardait en l’air alors elles embrassaient la bosse dans son cou.

Et puis Réal il finissait toujours par rentrer chez lui tout seul, jusqu’à la prochaine tempête. Un jour, il était en train de tricoter son costume de superhéros, noir avec des bouts de métal, comme un vrai parapluie, et il a entendu un gros boum. À des millions de kilomètres de là, c’est beaucoup ça ? C’est assez pour dire que c’est loin ? À des millions de kilomètres une étoile que personne avait jamais vue dans le ciel a explosé. Sa lumière se fatiguait longtemps avant d’arriver jusqu’à nos yeux, alors les gens la connaissaient pas, comme la coccinelle que Charlot a trouvée hier et qu’il aimait tellement qu’on a ri de lui alors il l’a écrasée. C’est peut-être pour ça

qu'elle a explosé, parce que les autres riaient du géant qui venait de la trouver.

Dans son cœur à l'étoile il y avait de l'or et quand elle a explosé il y a tout un ciel de gouttes d'or qui s'est formé et qui s'est mélangé à la pluie. Alors il y a de l'or qui tombe du ciel sur le monde en bas. Les gens sur le trottoir et dans la rue ils veulent être contents, ils pensent qu'ils vont devenir riches, mais ça leur fait mal en tombant alors ils se sauvent mais il est trop tard. Ça leur rentre dans la peau et ils souffrent, mais juste avant qu'ils meurent il y a Super-Parapluie qui arrive. Soudain, tu sais. Comme c'est écrit dans les vraies histoires. Super-Parapluie c'est un héros qui sauve les gens quand quelque chose tombe du ciel, pas juste la pluie.

Alors il arrive et il se met à attraper tout l'or qui tombe juste à temps pour que les gens arrêtent d'avoir mal. Ça lui prend des jours, tout attraper, parce qu'il y en a des milliers de tonnes, c'est beaucoup ça ? À mesure qu'il l'attrape il met tout l'or dans des gros camions, tu sais, comme les camions que tu m'as montrés, pour les mines à Matagami, avec des pneus plus gros que moi. Il a besoin de cent camions, je peux les compter, mais je le ferai pas, ça ralentirait l'histoire.

Et puis là ça dit "à suivre" parce que j'ai soif. »

Trente et un

Une vieille assise dans l'eau, sur le plancher usé d'un autobus scolaire aux allures de pain moisi, douze pieds sous terre, qui raconte sa vie à une adolescente fragile, roulée en boule contre elle-même de l'autre côté. Je devrais en rire mais je n'ai pas la tête à la comédie. Je grimace de douleur, les articulations, l'humidité. Nous attendons quelque chose qui n'arrivera pas.

Fourmi prend une grande respiration.

— Quand est-ce qu'on sait qu'on est en amour ?

Le temps de ravalier ma grimace, je cherche la meilleure réponse. Je ne m'attendais pas à cette question et je n'ai rien d'une conseillère matrimoniale.

— Je sais pas. Ça arrive, c'est tout. Des fois on le sait pas. Pourquoi tu me demandes ça ?

— J'ai peur de passer tout droit. C'est à mon âge, le grand amour épais, non ? Dans les films, c'est à mon âge.

— Y a pas d'âge pour être épais. Regarde moi : je fais une chasse au trésor pour trouver celui qui m'a laissée il y a quarante ans. Si c'est pas le grand amour épais, comme tu dis...

— Oui, mais il a commencé tôt, non ? Votre amour ?

— J'avais ton âge, oui.

— Qu'est-ce que je fais si je le trouve pas, moi ?

Fourmi a peur de devenir une adulte sans jamais vivre les amours adolescentes dont elle a entendu parler dans les films. Les amours dont ses amis parlent, ses amis qui ne sont pas ses amis mais qu'elle appelle ses amis parce qu'à partir de la garderie tous les élèves sont des amis.

Je me rends compte qu'en pourchassant un homme absent j'ai mis de côté la jeune fille qui souffre juste devant moi et qui me considère comme sa grand-mère.

— En même temps, je vous regarde, le cul dans l'eau à six cents kilomètres de chez vous, toute seule, et je me demande si ça vaut tant que ça la peine, l'amour.

— Je me demande la même chose. Je me suis souvent demandé ce que j'aurais fait si j'avais jamais rencontré Suzor.

— Puis ? Qu'est-ce que vous auriez fait ?

— J'avais fait une liste, à l'époque. Ça prenait des pages.

— Et ?

— J'aurais voyagé pour le plaisir. J'aurais passé ma vie à étudier dans des villes différentes. J'aurais vécu dans le fin fond du bois pendant un an. J'aurais appris à jouer au baseball. J'aurais été sur des sites de rencontre. Je serais tombée en amour mille fois.

— Regardez où ça vous mène, tomber en amour...

— J'aurais eu des enfants.

Fourmi détourne le regard, mal à l'aise. Elle est trop minuscule pour me comprendre, je ne devrais pas lui imposer mes langueurs de vieille aigrie.

— As-tu encore mal à la tête de ta commotion ?

— Oui, mais c'est correct. Ça fait pas moins mal, mais je me suis habituée.

— Tant mieux.

— Vous savez quoi, Mamie ? Moi quand je vais être rendue à votre âge, c'est comme Suzor que je voudrais être.

Elle me fait sourire.

— Pour vrai. J'aimerais ça me retrouver à quatre-vingts ans et que quelqu'un me cherche comme vous le cherchez. Ça voudrait dire que j'aurai été vraiment importante pour quelqu'un.

Les adolescents aussi ont peur d'être oubliés. Et Fourmi, malgré ses difficultés à l'école, malgré le petit mécréant qui la bouscule et que j'étriperai un jour, n'est qu'une grande romantique.

Elle se lève. Parler d'amour la rend nerveuse. Elle touche à tout, le bois enflé d'une demi-chaise, un classeur en morceaux, la rouille des poignées de tiroir, son futur tétanos.

— Êtes-vous reposée, maintenant ?

Nous qui n'étions jamais allés plus loin
que les Laurentides

OceanofPDF.com

Trente-deux

Je n'ai jamais été aussi confuse que dans cet hélicoptère. Au-dessus de montagnes que je ne connaissais pas, en direction d'un lieu inconnu, soldate d'une cause qui ne nous avait pas encore été expliquée, étourdie par un vacarme qui m'empêchait même de parler à Suzor.

C'était le 21 février 1959. Il y avait des chiens et quatorze hommes dans l'appareil.

Quand nous nous sommes posés au pied du mont Otorten, Moses nous a pris sous son aile, comprenant que nous ne savions pas ce que nous faisions là. Il nous a tout expliqué, dans un anglais rudimentaire, pendant qu'à côté le général Ortyukov donnait ses directives aux autres. Nous portions des épaisseurs de laine sous nos manteaux, il y aurait de longues nuits à moins vingt-cinq, de longs jours de marche.

Le mois précédent, un groupe de neuf randonneurs avait entrepris une expédition devant les mener de Vizhay jusqu'au mont Otorten, puis les ramener à Vizhay. L'expédition devait durer quatorze jours et leur meneur, Igor Dyatlov, devait envoyer un télégramme à son université dès leur arrivée. Le groupe n'avait jamais refait surface. Notre mission était de le retrouver.

Au pied d'une montagne au fin fond du bout du monde, nous qui n'étions jamais allés plus loin que les Laurentides devions maintenant

chercher une dizaine de disparus. L'aventure, avait dit l'homme à la cravate serrée dans son bureau sur Dorchester.



Moses avait toujours l'air préoccupé, même lorsqu'il dormait. Des soubresauts, des grognements. Ce jour-là, pendant qu'il nous donnait des consignes générales de sécurité et de survie, il ne cessait de regarder au loin, comme s'il espérait un signe des disparus.

— *Where do we go, now ?* avait demandé Suzor.

— *First we find nothing. We find where they are not. Then we find them.*

Des riens, nous en avons trouvé pour couvrir des plaines et des canyons. Pendant deux jours de la neige et du vent aux abords de la rivière Lozva où les neuf aventuriers devaient passer. Nous cherchions des traces de skis, de pas, des drapeaux, des piquets. Tout ce qui nous indiquerait que la bande de Dyatlov s'était rendue à sa première destination. Et nous ne trouvions rien. Moses ne s'éloignait jamais beaucoup de nous, au début nous pensions que c'était un manque de confiance, nous allions comprendre plus tard qu'il nous protégeait contre la férocité de son territoire natal. Je me collais à Suzor, dans nos recherches toujours plus près de lui, comme s'il pouvait me réchauffer, au moins me rassurer. Car il y avait au-dessus de notre groupe et dans la taïga autour jusqu'à la crête des montagnes un brouillard d'inquiétude, l'impression très nette que si nous retrouvions les disparus, ils ne pourraient pas nous raconter leur histoire.

— On est loin de la mine, non ?

— Au moins on reste ensemble. Tant qu'ils nous séparent pas.

— Oui.

— Et entre faire une chose qu'on ne connaît pas et en faire une autre...

Au moins ici on peut aider pour vrai. Ils méritent ça, qu'on les aide.

— Oui.

— Oui.

— On est loin de chez nous.



Moses a fini par accepter que Dyatlov ne s'était jamais rendu jusqu'au mont Otorten et le général Ortyukov a ordonné que nous nous préparions à avancer vers la forêt en tentant de suivre le trajet prévu par les disparus.

Les nuits à la belle étoile n'avaient rien de romantique et les journées à fouiller jusqu'aux racines me semblaient durer des mois. Ce ne furent que quatre jours, mais le froid de cet hiver-là s'est imprégné dans mes os à jamais et, chaque hiver, les images de la nature russe, froide et dure, me reviennent dès les premières neiges. La taïga, les pics, les rochers. Les visages, aussi.

Nos collègues, nos amis, nous racontaient à travers les glaçons dans leur barbe des histoires en russe que nous ne comprenions pas mais qui nous faisaient du bien. Nous leur parlions de notre pays, en français, et parfois j'en voyais un sourire comme s'il s'imaginait y vivre. Nous n'avions pas d'autre choix que de nous serrer les coudes, à la recherche de neuf évaporés dans un congélateur format continent, et même si Suzor et

moi ne nous quitions pas d'une semelle nous tricotions un grand filet avec eux dont nous aurions du mal à nous échapper plus tard. Nous les aimions.

Moses portait en lui le drame de plusieurs vies, il me semblait. Ce n'était pas que l'inquiétude d'avoir perdu des compatriotes qui animait sa détresse, il y avait plus. Une vibration dans sa gorge, toujours, la conviction que le malheur existe en tout. Diplômé de l'Institut polytechnique de l'Oural, à Sverdlovsk, là où les neuf randonneurs étudiaient, fervent d'escalade, athlète accompli, Moses avait le visage d'un ange mais la sève d'un démon. Je n'arrivais pas à savoir s'il souffrait ou s'il avait peur mais je savais que personne ne pourrait le reconforter.

Les heures passaient, nous avançons à petits pas, retenions les chiens qui s'énervaient souvent pour rien, une branche flottant au vent ou un flocon sur le museau. De temps en temps l'un de nous criait et nous nous approchions de lui. Il pointait du doigt ce qui aurait pu être une trace de pas ou la crevasse laissée par la lame d'un ski. Mais il n'y avait rien d'autre plus loin et nous poursuivions notre chemin. Nous nous concentrons sur les boisés, près des troncs des cèdres, là où le vent n'avait pas dû recouvrir des traces datant de quelques jours. Car dès que nous osions affronter la plaine, nos propres traces se volatilisaient en quelques minutes. Le vent de là-bas comme le souffle d'un dragon n'avait pas l'intention de nous aider.



Nous dormions dans trois tentes, les uns collés sur les autres, mais la plupart du temps nous gardions les yeux ouverts. Les jours passaient et la fatigue nous faisait imaginer de plus en plus souvent des indices, un bout de

tissu déchiré, l’empreinte d’une semelle, un bâton de marche abandonné, mais ce n’étaient qu’aiguilles de conifères, formes tracées par la tempête et branches arrachées par Éole.

Le matin du 26 février, Suzor a trouvé des traces de skis, mais il n’y croyait pas. Une autre création de son insomnie, pensait-il. Il a failli ne pas en parler, parce que quand les autres s’énervaient pour une piste imaginée, ça nous fâchait. Mais il a suivi la trace sur deux, puis trois mètres, une paire de sillons parallèles presque effacés par le souffle des montagnes, et il a crié plus fort que tous les autres jusque-là. Moses a accouru, les mâchoires serrées. Nous étions aux abords de la rivière Auspiya.

— *Ten. Fifteen days maybe.*

Les pistes dataient de deux semaines, ce qui concordait avec les informations que nous avions, mais elles plongeaient vers l’ouest, à l’opposé du chemin qu’avait annoncé Dyatlov à son départ.

— *Not supposed to go there. No, no. Not supposed.*

Moses ne voulait pas dire par là que ce n’était pas une bonne piste. Mais si les randonneurs étaient vraiment allés dans cette direction, vers un autre flanc de la montagne Kholat Syakhl que celui prévu, ils pourraient s’être perdus très loin. « Ils ne devaient pas passer par ce vallon », répétait Moses, de plus en plus gris.

Un peu plus loin, là où les traces de skis étaient encore plus nettes, il y avait aussi de nombreuses traces de bottes.

— *There. We follow.*

Nous avons marché pendant sept heures, toujours à la recherche de la trace de pas suivante. Parfois sur cent mètres la neige avait tout recouvert, parfois nous devions revenir sur nos pas, essayer un autre chemin. Braver le

froid et son odeur de mort, les doigts gelés en permanence, les joues blanches et les orbites craquelées.

Cette marche était la plus dure parce que nous avions des indices concrets. Je crois que c'est à ce moment-là seulement que nous avons pris conscience de notre situation. Deux Montréalais qui avaient l'habitude de se réfugier devant le foyer dès que le mercure s'affaissait un peu, pris dans l'immensité nordique, avec des inconnus. Pourquoi nous avaient-ils traînés ici ? Pourquoi nous ?

— *Why us, Moses ?*

— *You brothers. You sister of us. We need help from all of us.*

OceanofPDF.com

Trente-trois

Nous n'aurions pas pu rentrer chez nous, mais si nous avions voulu le faire, ç'aurait été le 25 février. À partir du 26, il n'en était plus question. Nous resterions jusqu'à la fin, nous faisons partie de cette horreur, elle faisait partie de nous.

C'est Boris Slobtsov qui a vu la tente le premier. Il l'a reconnue de loin : trois ans plus tôt, il l'avait fabriquée lui-même en cousant deux tentes ensemble pour la rendre plus robuste. Près de la grande tente jaune, une paire de skis était plantée dans la neige. Sur le sol, le manteau d'Igor Dyatlov, et son couteau dans la poche latérale. Moses a pris le manteau, l'a serré dans ses bras comme s'il cherchait à sentir son ami contre lui. Il n'y avait personne à l'intérieur de la tente mais beaucoup de vêtements, des manteaux, des bottes, des chapeaux. La paroi de la tente avait été lacérée avec un couteau, comme si quelqu'un avait voulu attaquer ses occupants depuis l'extérieur. Pourtant, nous apprendrions plus tard qu'elle avait été coupée de l'intérieur. Que s'était-il passé pour que le groupe déchire la tente pour en sortir plutôt que d'utiliser l'entrée ?

Les chiens jappaient.

— *They leave fast. They leave everything.*

Nous avons exploré, tous ensemble, les environs du campement, sans rien trouver. Le soir tombait, la noirceur nuageuse nous envahissait et

bientôt seules nos voix nous permettaient de nous retrouver. Nous essayions tant bien que mal de ne pas trop nous éparpiller, histoire de ne pas effacer des pistes qui pourraient nous mener aux disparus. Nous avons planté nos tentes à tâtons et personne n'a dormi de la nuit. Les uns chuchotaient, les autres soupiraient, Suzor serrait ma main si fort que je ne sentais plus mes doigts. Nous attendions le soleil.



Il n'y avait qu'une poussière de feu qui dépassait de l'horizon et nous étions déjà tous à pied d'œuvre. Le vent au fil des jours avait lissé toute la plaine où Dyatlov avait établi son campement. Nous n'avions aucune idée de la direction que le groupe avait prise, alors nous élargissions le cercle de nos recherches comme l'onde d'une goutte tombée dans un étang.

Au bout d'une heure environ les chiens nous ont tirés vers un passage élargi dans la forêt. C'est là que nous avons trouvé le début d'un amas de traces de pas, d'au moins huit personnes différentes. Moses s'est penché sur les traces, a levé les yeux vers les autres, leur a parlé. Il a baissé les yeux, a posé un genou à terre. Puis il s'est relevé et s'est approché de nous.

— *We search again, but little hope.*

Il nous a expliqué que les traces étaient celles de pieds nus. Une seule personne avait une chaussure, à un seul pied. Le froid qu'il avait fait dans les dernières semaines laissait en effet peu de place à l'espoir. Moses a posé la main sur l'épaule de Suzor. Des cris se sont fait entendre. Ceux de Mihail, plus forts, plus déchirants que d'habitude. Nous nous sommes lancés vers lui, aux abords d'un boisé, et j'ai stoppé net quand je les ai vus.

Au pied d'un vieux cèdre, deux corps blancs, bleus. Presque nus. Des sous-vêtements seulement. C'était la première fois que je voyais un cadavre. Rien ne nous prépare à ça, ni les histoires ni les photos, ni les idées que je m'en faisais depuis des jours dans le pessimisme de la nuit, sous la tente les yeux ouverts. J'ai vomi. Suzor a posé sa main sur mon dos.

Près des corps, les cendres d'un feu et des branches, plusieurs branches tombées de l'arbre, comme s'ils avaient essayé d'y grimper. Pour ne pas regarder ces deux hommes emprisonnés dans un froid éternel, j'ai posé mes yeux sur l'arbre, longtemps, avec l'intention de ne plus jamais regarder ailleurs. Des branches étaient cassées jusqu'à cinq mètres de haut.

Je me suis éloignée à reculons, en fixant le tronc de l'arbre pour ne pas avoir à regarder les corps. Bientôt je ne pouvais plus les voir parce que nos frères, Suzor compris, faisaient une haie autour d'eux. Ils ont mis un genou à terre, des sanglots envolés, la colère aussi. Puis ils se sont levés. Moses s'est dirigé vers moi d'un pas violent et dans son regard la douce tristesse avait laissé place à la lave d'un volcan.

— *Seven more. Go.*

Sans parler, laissant tomber la camaraderie, les histoires, les clins d'œil, la chaleur, nous nous sommes remis au travail. Il fallait trouver les autres. Six cents mètres plus loin, dans le boisé, les chiens ont repéré un autre corps. C'était celui d'une femme nu-pieds, en sous-vêtements elle aussi. J'ai eu encore plus mal parce que c'était une femme, puis je m'en suis sentie coupable. Moses l'a reconnue.

— *Zina Kolmogorova. Friend.*

Il s'est éloigné dans la forêt et nous l'avons entendu pleurer mais ne lui en avons jamais parlé. Suzor a voulu aller le rejoindre, je l'ai retenu.

Nous sommes rentrés au campement en silence. Les jours qui ont suivi se sont déroulés en silence. Quand un mot échappait à l'un de nous, les autres sursautaient, puis le silence nous recouvrait de nouveau. Il fallait manger mais nous n'avions pas faim. Il fallait chercher mais nous avions peur de ce que nous allions trouver. Les hommes se sont assis les uns près des autres dans notre tente. Certains se tenaient la main. Je suis sortie pour respirer. La montagne me défiait et j'avais envie de la détruire à coups de poing. Au fil des jours et des combats contre le froid, cette communauté était devenue la mienne, et ces malheureux piégés dans la mort étaient mes proches. Tout était trop bouleversant pour que je sache quoi en penser. C'était la brutalité viscérale de mes réactions qui prenait le dessus. J'aurais arraché tous les arbres de la forêt, j'aurais craché du feu, fait fondre toute la glace, j'aurais rasé ce territoire au complet, qui tue sans merci.

J'ai respiré. L'odeur, celle-là, l'odeur de la douleur.

Et j'ai marché, sur nos pas d'avant pour ne rien fausser, j'ai marché des allées et venues, en évitant de me retrouver là où nous avons laissé les corps pour les enquêteurs que Moses avait avertis par radio. J'ai marché, je me suis arrêtée, mal aux jambes, aux chevilles, mal aux autres qui restaient prostrés dans la tente en se demandant comment réagir.

Et il était là. Au creux d'un petit fossé que nous n'avions pas encore exploré. Le garçon de la photo que Moses m'avait montrée. Mort d'hypothermie comme les trois autres. Igor Dyatlov, portant une veste de laine et une culotte. Les yeux ouverts, les lèvres grises. De la neige recouvrant une partie de son corps. Igor Dyatlov, qui avait le même âge que moi, emporté par je ne sais quoi. Aucune fille de vingt-trois ans ne devrait découvrir seule le cadavre d'un garçon de son âge.

Igor Dyatlov grelotte encore aujourd'hui dans mes cauchemars enneigés.

OceanofPDF.com

Trente-quatre

J'ai appris des années plus tard que Kholat Syakhl, le nom de la montagne au flanc de laquelle ont péri ces randonneurs, signifie en mansi « la montagne de la mort ». Nous avons passé les six jours suivants à poursuivre nos recherches au pied de la montagne de la mort, en silence, comme une machine déterminée à tout écraser sur son passage, comme une pulsion, un geste amalgamé de nous tous. Ce n'était plus un travail méticuleux, c'était une obsession, une douleur constante que nous essayions d'engourdir. Pendant ces moments difficiles nous nous sommes retrouvés aux confins de nous deux. Suzor ne m'a pas dit un seul mot pendant ces jours, j'ai fait la même chose. Parfois il venait déposer un baiser sur mon front, parfois je collais ma paume sur sa nuque, et nous savions que ce que nous étions en train de vivre nous scellerait ensemble pour toujours. Qu'aucune distance ne nous séparerait vraiment.

J'y crois encore aujourd'hui, et j'aime penser qu'il y croit aussi. Mais j'ai toujours cru, aussi, que nous ne pourrions jamais oublier ces moments sombres, ce souffle glacial, ces corps, cette brûlure. Maintenant je ne sais plus. Je ne veux pas qu'il oublie. Je ne veux pas être la seule à me souvenir.



Nous cherchions toujours mais commençons à croire que nos efforts étaient vains et, avec ce sentiment, le moral remontait un peu. Même si nous savions bien qu'il y avait peu d'espoir, le fait de ne pas retrouver les autres permettait à un rayon d'optimisme de se frayer un chemin dans les craques de nos traumatismes. S'ils ne s'étaient pas échoués à la lisière du boisé comme les quatre autres, peut-être avaient-ils réussi à survivre. Personne ne le disait, mais nous y pensions tous, et parfois un peu de lumière dans les yeux de nos camarades illuminait la tente.

Nous attendions les enquêteurs, qui avaient promis d'arriver deux jours plus tôt, quand Vadim est entré dans la tente, tremblotant. Il avait enlevé son chapeau et ses joues étaient blanches comme la montagne. Il a dit quelques mots en direction de Moses, qui n'a pas eu à traduire pour nous. Vadim avait trouvé un corps et, pendant que les autres et Suzor s'habillaient pour y voir, je suis restée blottie dans ma couverture. Je n'avais pas besoin de salir mes yeux davantage.

Des semaines plus tard, j'ai demandé à Suzor de me raconter ce qu'il avait vu. Un homme mieux habillé que les autres, glacé lui aussi, mais avec des blessures, des bleus, des coupures. Je lui ai demandé d'arrêter.



Deux hélicoptères de l'armée se sont posés un kilomètre plus loin et bientôt des soldats ont emporté chaque morceau de tissu, chaque cuillère, chaque soulier trouvé dans la tente déchirée des randonneurs. Des sacs à demi vides. Des brosses à dents. Neuf parkas. Treize paires de gants. Trois boussoles, une montre, deux haches. Des écharpes. Tout autour les

enquêteurs prenaient des photos, marquaient le sol, les lieux ne nous appartenaient plus, cet espace funeste que nous avions envahi et que nous avions adopté depuis des jours pour y vivre notre désarroi n'était plus à nous.

L'enquêteur principal, Vladimir Korotaev, s'est approché de Suzor en me contournant comme si je n'existais pas. Il lui a tendu la main.

— *Canadian, yes ?*

Suzor a acquiescé et l'homme lui a remis une lettre portant le sceau du Kremlin. Dans un anglais impeccable, le texte nous annonçait que notre mission en Russie se terminait le jour même. Nous serions emmenés en hélicoptère jusqu'à Sverdlovsk, puis en train jusqu'à la base militaire la plus proche, d'où nous nous envolerions pour le Canada.

Je ne voulais pas. Suzor ne voulait pas non plus. Nous ne pouvions pas laisser nos frères derrière, pas tout de suite, pas avant d'avoir trouvé les derniers disparus et compris ce qui s'était passé dans ce repli de la montagne de la mort. Nous avons tenté d'expliquer notre refus à Korotaev mais il ne saisissait pas, ou ne voulait pas saisir. Suzor a fait signe à Moses de s'approcher et avant même qu'il ouvre la bouche, le jeune homme l'a pris dans ses bras. C'était ce que nous étions, un tricot, une cote de mailles, une toile insécable. Korotaev a fait un pas vers l'arrière puis Moses lui a parlé. Nous n'avions pas besoin de lui dire que nous voulions rester, il le savait. Le ton a monté entre les deux hommes jusqu'à résonner dans la montagne. Nos frères se sont approchés et Korotaev a compris qu'il ne gagnerait pas. Il a été convenu que nous rentrerions à Sverdlovsk et que nous logerions à l'Institut polytechnique, avec Moses, jusqu'à ce qu'il y ait de nouveaux développements.

Trente-cinq

Les funérailles de Yuri Doroschenko et de Zina Kolmogorova ont eu lieu le 9 mars 1959, au cimetière Mikhailovskoe, en même temps que celles de Yuri Krivonischenko au cimetière Ivanovskoe. Le lendemain c'était Igor Dyatlov et Rustem Slobodin qui étaient portés en terre. Nous n'y avons pas assisté, les fausses familles ne font pas ça, pas en pleine guerre froide. La majeure partie des journées, nous étions confinés à notre chambre dans les résidences universitaires, que nous partagions avec Moses.

Quand Moses est rentré des funérailles, le 10 mars en après-midi, il a grimpé dans le lit du haut et n'est redescendu que vingt-quatre heures plus tard, pour ouvrir la porte à laquelle on venait de cogner. C'était un homme de grande taille, droit, l'air tendre malgré la forme de sa mâchoire. Les bras le long du corps. Les cheveux lissés vers la gauche. Quarante ans, peut-être. Il a attendu que Suzor et moi soyons descendus de notre lit et ayons rejoint Moses avant de se présenter.

— *My name is Lev Ivanov. I am replacing Vladimir Korotaev as lead investigator in the death of five of our people and the disappearance of four others.*

Peut-être était-ce la qualité de son anglais qui a interpellé Suzor, mais j'ai tout de suite senti qu'il voudrait entretenir de longues conversations avec Lev. Il était obsédé par l'enquête et d'avoir devant lui un enquêteur

capable de le comprendre le remplissait d'espoir. Suzor devait comprendre ce qui s'était passé. C'était la seule façon pour lui de donner un sens à tout ça et d'accepter ce que nous avions vu. Au cours des jours qui ont suivi, Lev est revenu souvent, il s'asseyait sur notre lit, aux côtés de Suzor, et ils discutaient pendant des heures. Les autopsies, les analyses médico-légales, les prélèvements et les résultats du laboratoire, la tente passée au microscope, les journaux de bord retrouvés, les photos. Je ne crois pas que Lev avait le droit de nous divulguer tout ça, mais il s'était pris de sympathie pour Suzor et il sentait que ce dernier ne s'en sortirait pas sans ces informations. C'est ce qu'il m'avait avoué, en retrait, alors que mon amoureux était allé aux toilettes un matin ensoleillé. Et ils parlaient, ils parlaient, pendant que Moses et moi écoutions parfois, ou lisions, ou écrivions. Je faisais la liste des choses que j'aurais aimé mieux ne pas vivre. Celle des choses que j'aurais aimé mieux ne pas voir. Et Suzor parlait.

Lev ne laissait transpirer aucune émotion. Pragmatique, rationnel, il abordait la situation comme si c'était une recette à suivre, chaque étape suivie à la lettre. Il avait d'abord soupçonné le peuple mansi d'une attaque contre les randonneurs, mais toute la logique s'y opposait, si bien que l'hypothèse avait été rejetée d'emblée. Puis les hypothèses se sont succédé, pendant des semaines, elles s'accumulaient sur notre lit et chaque fois Lev annonçait que c'était impossible. Un jour, au travers de sa froideur, il a soupiré et a avoué à Suzor en chuchotant qu'il ne savait pas, que les choses étaient trop mystérieuses, qu'il avait peur.



L'obsession de Suzor pour l'enquête, pour les mots de Lev qu'il absorbait à grandes lampées, avait forcé Moses et moi à nous rapprocher. Lorsque Lev et lui partaient dans leurs envolées de possibles, nous sortions, il faisait plus chaud maintenant, nous sortions et allions nous asseoir en silence près de la fontaine, devant l'Institut.

Un jour de mai 1959, le soleil s'effondrait au loin, derrière les pics enneigés, et Moses trempait ses doigts dans l'eau glaciale de la fontaine. Ça faisait des heures que nous étions là sans dire un mot, parfois nos regards se croisaient mais le plus clair du temps ils étaient fixés vers le lointain, là où l'écho se transforme en avalanches meurtrières.

Quand la nuit est apparue pour de bon, Moses s'est mis à pleurer sans retenue, comme un enfant qui ne comprend pas pourquoi on le dispute. Je l'ai pris dans mes bras mais il n'arrêtait pas, je l'ai embrassé. Il m'a embrassée. Ma main sur sa nuque, la sienne sur ma cuisse, comme un pansement trop petit pour contenir les vagues de sang d'une blessure trop profonde. Il s'est endormi la tête sur mes genoux, dans le froid de la nuit printanière, au bord de la fontaine de l'Institut polytechnique de l'Oural.

Même si Suzor n'y était pas, c'est à ce moment-là que je me suis sentie le plus proche de lui.



La clameur s'est glissée sous notre porte et nous a réveillés le 5 mai. Ils avaient retrouvé les corps des quatre derniers disparus, sous quatre mètres de neige dans un ravin, à soixante-quinze mètres du vieux cèdre. Ils étaient habillés.

Pendant trois jours nous avons cherché à obtenir plus de détails, mais Lev bien sûr était pris là-bas, et au laboratoire, et il n'avait pas le temps de jouer aux hypothèses avec Suzor. Ce n'est que le 10 mai qu'il a cogné à notre porte. Il revenait des funérailles des quatre malheureux et, malgré la rigidité à laquelle nous étions habitués, il semblait plus affligé que d'ordinaire. Les derniers jours l'avaient ébranlé et les nouvelles qu'il apportait ne contribuaient en rien à éclaircir le mystère.

Alors que les autres victimes étaient mortes d'hypothermie, celles-ci avaient succombé à des blessures : un crâne fracassé, des fractures au torse, mais aucune plaie extérieure. La langue de l'une d'elles avait été arrachée. En plus, les analyses des vêtements des randonneurs avaient révélé des niveaux anormalement élevés de radiation atomique. Tout ça ne concordait avec aucune piste explorée jusque-là et l'enquête devait prendre un virage radical, ce qui n'était pas pour atténuer l'obsession de Suzor.

Cependant, Lev avait d'autres mauvaises nouvelles – pour mon mari, du moins. Notre séjour en URSS devait se terminer. Maintenant que tous les disparus avaient été trouvés, les privilèges qui nous avaient été accordés n'avaient plus leur raison d'être, et comme Lev n'était pas censé parler de l'enquête, nous n'avions plus rien à faire dans cette région. Notre départ était prévu pour le lendemain.

Suzor a voulu protester, je l'ai retenu.

— C'est le temps de rentrer à la maison, Suzor. C'est le temps.

Il a baissé la tête puis il a acquiescé, non sans faire promettre à Lev de nous tenir au courant des résultats de l'enquête. Puis il s'est tourné vers moi.

— Tu me laisses deux minutes avec Lev et Moses ?

J'ai serré Moses dans mes bras, puis la main de Lev, et je les ai laissés dans la petite chambre. Assise sur le bord de la fontaine, j'ai attendu Suzor pendant trois heures. J'ai eu souvent envie d'aller vérifier ce qui se passait mais chaque fois je me disais que Suzor arriverait bientôt. Quand, enfin, il est sorti de l'Institut, il avait le visage d'un fantôme, jaune pâle, les traits allongés, des yeux au travers desquels je ne pouvais voir que le paysage derrière.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il a marché tout droit, est passé à côté de moi comme si je n'existais pas. Je l'ai suivi en le questionnant mais il n'a jamais répondu. Il n'a pas dit un mot dans le train non plus. Quelques heures plus tard, en marchant du train jusqu'à l'avion, il m'a regardée dans les yeux, toujours aussi livide.

— Il ne s'est rien passé.

OceanofPDF.com

Un coffre au fond du vide sanitaire

OceanofPDF.com

Trente-six

Il y avait vingt ans que je n'avais pas raconté la Russie. La dernière fois, c'était Skip qui avait voulu savoir. Je m'étais enfouie dans les détails autant qu'aujourd'hui et j'avais ressenti la même vague de bile monter le long de mon œsophage, ravalée juste à temps. Je revis ces semaines dans la montagne, ces mois loin de notre foyer, avec les frissons et le froid qui ressurgissent, les cauchemars qui prennent vie et s'animent devant moi. J'ai froid. Je suis trempée dans la carcasse d'un autobus scolaire à la recherche de réponses que je n'aurai jamais. Fourmi doit sentir que si je mourais maintenant, ça ne me dérangerait pas.

— Je sais où il est, dit-elle.

Je lève la tête, insultée.

— C'est pas le temps de faire des blagues.

— C'est vrai. Regardez !

Elle ouvre le tiroir, le deuxième, et me montre un paquet d'enveloppes attachées par un trombone. Elles sont toutes adressées à Suzor, toutes cernées aussi.

— Je sais pas exactement où il est, mais je suis sûre que là-dedans, c'est écrit.

— Tu sais que c'est là depuis tantôt et tu me l'as pas dit ?

— Je voulais entendre la suite de l'histoire...

Moi je ne voulais pas. Chaque fois que je l'ai racontée, c'est l'entendre de ma voix qui m'a transpercée le plus, mais je ne peux pas en vouloir à Fourmi et quelques minutes de retard dans ma recherche de notre épave ne changeront rien.

Je tourne et retourne les enveloppes décachetées en n'osant pas les ouvrir. Ce qu'elles contiennent ne m'est pas adressé et la calligraphie sur les enveloppes, toujours la même, n'est pas celle d'une compagnie d'électricité.

— Ouvrez-les. Lisez-les.

— Oui. Je vais le faire.

— Aujourd'hui ?

Aujourd'hui, demain, dans cent ans. Ce n'est pas que je suis pétrie d'éthique, loin de là, mais j'ai longtemps cru que j'étais la seule à savoir parler à Suzor, et d'imaginer qu'une autre personne l'a fait dans autant de lettres, sur une telle épaisseur de papier, me terrorise.

— Vous êtes pas curieuse ?

— Très.

— C'est moi qui vous les lis, alors ?

— Oui.

Fourmi lit très mal pour son âge mais il y a plus important et je verrai à parfaire son éducation plus tard. J'écoute le contenu des lettres avec le plus grand malaise. J'ai à la fois honte et le cœur déchiré. C'est la vie d'après moi dont il question dans les mots de cette femme qui a écrit toutes ces lettres à Suzor. Je n'ai pas le droit de m'immiscer dans leur proximité mais pourtant il le faut. Elle l'a aimé. Louise. C'est un beau nom.

Toutes ces années que j'ai passées à survivre, à me battre contre le temps, tous ces moments avec des hommes, je n'ai toutefois jamais osé l'imaginer avec une autre. Je m'étais réservé l'exclusivité d'une vie charnelle subséquente. C'est ce qui me blesse, je crois, le sentiment de m'être trahie moi-même en me donnant le seul beau rôle.



Nous sommes assises dans la voiture, les pieds trempés, et le chauffage ne réussit pas plus à nous couvrir que je réussis à mettre le levier de vitesse sur D. Je ne sais pas où aller. Fourmi s'impatiente mais je commence à être habituée. C'était un choc aujourd'hui, la surprise d'entendre ces mots d'amour venant d'une autre femme, mais ça me réjouit. Je ne comprends pas pourquoi, je ne ressens aucune jalousie, que la paix de savoir que Suzor n'a pas été seul tout ce temps. J'espère qu'elle l'a rendu heureux.

— Allez lui demander, Mamie.

— Non...

— Allez lui demander, à Louise, si elle l'a rendu heureux. Elle habite pas loin.

— Je veux pas la déranger.

— On a roulé pendant sept heures et, si ça se trouve, il est encore avec elle. Au moins ça ferait ça de réglé, non ?

— Peut-être, oui.

Et peut-être que non. Mais elle a raison, je ne me suis pas rendue jusqu'ici pour rentrer chez moi la sacoche pleine de points d'interrogation.

Je démarre. Fourmi pour une rare fois semble chérir le moment.

— Vous allez faire quoi quand vous allez vous retrouver en face de lui ?

— Oh mon Dieu... Tellement de choses que je sais pas si je vais avoir assez de temps avant de mourir.

— Comme quoi ?

— Bien... D'abord je vais le tuer.

— D'accord. Ensuite ?

— Je vais le tuer une dizaine de fois, je pense. Après ça je vais lui demander s'il me reconnaît. Puis après je vais lui demander s'il veut coucher avec moi, mais pas devant toi, t'es trop jeune pour entendre ça.

— Mamie...

— Quoi ?

— C'est de la nécrophilie, ça.

— Mais non. Il sera pas encore complètement mort. Juste un peu.

— Ah OK. Alors c'est correct. Quoi d'autre ?

— Je vais lui raconter notre vie. Pour être sûre qu'il se souvient de tout.

— Je suis sûre qu'il va s'en souvenir.

— Et je vais lui montrer ma boîte de boutons.

— Votre boîte de boutons ?

Pour ne pas pleurer, parce que les forts ne pleurent pas, je secoue la tête et pointe ma sacoche à Fourmi.

— Dans les dernières pages...

OceanofPDF.com

Trente-sept

« Tu te souviens, au tout début de nous, quelques jours seulement après que nos lèvres se sont réunies pour la première fois, nous nous étions assis dans la neige au parc La Fontaine. Tu avais aperçu à ta gauche un petit bouton noir tombé d'un manteau. Tu avais souri et tu m'avais dit que tu étais triste pour lui, parce qu'il avait perdu ses amis, les autres boutons du manteau. Je t'avais rassuré en te disant que les autres étaient méchants et que son exil était volontaire. C'était un héros, ce bouton-là, un battant qui ne se laisserait jamais attacher. Tu avais ajouté des détails, parlé de ses parents qui s'étaient rencontrés entre deux manchettes, de ses études, de ses ambitions. J'avais mis le bouton dans ma poche.

Pendant vingt-cinq ans, chaque fois que tu voyais un bouton, tu faisais semblant de pleurer, pauvre solitude, et moi je lui inventais une histoire rocambolesque pour te rassurer. Tu en rajoutais et je finissais toujours par m'attacher plus que toi et être triste pour les boutons, eux qui avaient une si belle histoire de famille. Nous riions.

Au début, c'était un ou deux par année ; des boutons qui traînent sur le trottoir, c'est rare. Mais quand nous avons acheté la maison, notre promenade quotidienne nous menait toujours sur Beaubien et, en face de l'atelier du couturier, tu trouvais presque toujours un bouton dans le caniveau. Tu cherchais, pour nos sourires, tu cherchais et je trouvais des histoires différentes chaque fois, c'était notre petit bonheur à pied.

Souvent je prenais les boutons avec le plus de nonchalance possible, pour que tu ne le remarques pas, je les mettais dans ma poche ou dans ma sacoche. Parfois je les laissais par terre et je retournais les chercher plus tard. Je les ai tous gardés.

Ils sont dans un coffre, tous ensemble. Je les gardais pour te montrer avant notre mort qu'ils n'ont jamais été seuls tout ce temps, comme nous. »

OceanofPDF.com

Trente-huit

Le front plissé, Fourmi laisse glisser ses doigts sur le papier de mon carnet et je m'en veux de m'inquiéter de la possibilité qu'elle efface un passage. Quand je les ai écrits, c'était pour qu'ils ne servent plus jamais et disparaissent de la réalité. Maintenant il me semble que chaque mot est important.

Dans le coin de la salle à manger, chez moi, il y a une trappe dans le plancher, menant au vide sanitaire. C'est là que mon coffre est caché, là que j'ai accumulé tous les boutons ramassés, comme un écureuil la bise venue. Je n'y suis pas allée depuis des dizaines d'années. Tous ces boutons sales ramassés pendant vingt-cinq ans pour rien.



Louise Cunningham habite une charmante petite maison de pierres à Grand Valley, près d'une rivière aux odeurs de mousse. Il y a des fleurs partout dans sa maison même si dehors la blancheur grisonnante de la nature recouvre le paysage. La fenêtre de la cuisine est entrouverte et on entend le courant frétilant comme un bébé qui se réveille de bonne humeur.

À l'inverse de sa maison, Louise Cunningham n'a rien de charmant. Elle se prépare du thé sans nous en offrir, marmonnant le même amalgame de mots incompréhensibles depuis que nous nous sommes présentées. Elle a

dix ans de moins que moi mais en paraît trente de plus, miroir, miroir, dis-moi qui est la plus belle de toutes. Bien mise, la jupe assortie à la nappe, la blouse assortie aux rideaux, la teinture assortie au mauvais goût généralisé. Je ne suis pas jalouse, c'est une illusion.

Dès que nous sommes entrées dans la maison j'ai su que Suzor n'y avait pas mis les pieds depuis longtemps. Son odeur n'y était pas, ni les miettes de pain qu'il poussait par terre avec sa main en pensant que je ne m'en rendais pas compte, ni les huit paires de chaussures et de bottes qu'il devait toujours avoir à portée de main, au cas où.

Louise s'assoit à la table mais ne nous invite pas à la rejoindre. Fourmi ne sait pas où se mettre. Je tire la chaise devant Louise et y prends place.

— On a passé deux ans ensemble, en quatre-vingt-deux. Il a laissé tomber son projet d'abri pour venir habiter ici. Il a toujours dit qu'il était bien content, parce qu'il savait pas trop comment on coule ça, du béton. C'était la partie qui lui faisait peur. C'est comme si je lui avais donné une porte de sortie.

— Oui, il...

— Laissez-moi parler. Le plus vite j'ai fini, le plus vite c'est fini. La première année ça s'est très bien passé. On était très heureux ensemble. Moi, j'étais amoureuse. Lui, je le sais pas, mais il me traitait bien. S'il avait été amoureux, il aurait pas laissé mes lettres dans son abri, non ?

— Je...

— Laissez-moi parler, j'ai dit. Après un an et demi, je suis tombée enceinte.

— Pardon ?

— Ça vous surprend, hein ? Lui aussi il était surpris. Il pensait qu'il pouvait pas, mais ça a l'air qu'il y a des exceptions à ces choses. Des miracles, ils disent, des fois. Mais pour nous deux c'était loin d'être un miracle. Avant que je tombe enceinte je savais même pas que vous existiez. Après, il s'est mis à me parler de vous tout le temps. J'ai tout su. Je pense qu'il voulait que je devienne vous, pour que la mère de l'enfant, ce soit vous, pas moi. Je me suis mise à le haïr, mais à cette époque-là, enceinte, on faisait pas ça laisser le père d'un bébé. Alors j'endurais. J'ai essayé de lui parler, mais c'était comme s'il était pas là. Il regardait par la fenêtre, il me parlait de la neige et de vous, du froid et de vous, de la famille et de vous. Jamais de quelque chose et de moi.

— Je suis désolée...

— C'est pas de votre faute. C'est lui l'écœurant. Un jour j'ai perdu le bébé. Je peux pas dire que j'étais déçue. Je m'en veux tellement de ça. J'ai jamais pleuré ce bébé-là, juste à cause de lui. Mais sur le coup j'étais pas déçue parce que je pensais que ça voudrait dire qu'il redeviendrait celui que je connaissais avant. Je pensais qu'il arrêterait de penser à vous, et qu'il s'occuperait de moi un peu. Mais deux jours après, il s'est sauvé. J'ai eu l'impression que j'étais comme couler du béton, trop compliquée pour lui. Je l'ai plus jamais revu. Jamais eu de ses nouvelles non plus. Je pensais m'en remettre vite mais je m'en suis jamais vraiment remise. J'ai jamais eu d'enfants.

Louise prend une grande respiration. Elle regarde la porte en espérant que nous nous téléporterons de l'autre côté. Je suis triste pour elle mais je ne sais pas quoi faire pour l'aider. Partir me semble la plus belle chose que je puisse lui offrir. Partir et la laisser oublier Suzor de nouveau. Je me lève.

— Il est alzheimer, maintenant.

- C'est censé me faire quoi, ça, à moi ?
- Je sais pas. Je...
- Si vous voulez le trouver, parlez à Skip.
- Vous le connaissez ?
- Oui. Parlez-lui. Il en sait pas mal plus que vous pensez.
- Je...
- Et revenez plus jamais ici.



Deux lits simples aux matelas beaucoup trop mous, un néon dont la lumière fait fondre les rideaux, nous avons passé la nuit au Comfort Inn de Belleville, distingué deux étoiles près de la 401. J'aurais voulu rentrer hier soir mais sept heures de route dans le noir après la journée que je venais de vivre, c'était un accident garanti. Ça ne m'aurait pas dérangée, j'ai toujours cru que je passerais mes dernières heures dans le fond d'un fossé, dans le noir, l'eau et le sang, à attendre des secours qui ne viendraient pas parce qu'il n'y aurait personne pour s'inquiéter de mon absence. Mais je n'étais pas seule et l'autre qui chantonnait sans s'en rendre compte sur le siège du passager me plaît. Je ne lui souhaiterais rien de mal et plus je la connais, plus j'ai envie de torturer quiconque effleurerait sa peau dans le mauvais sens.

Fourmi a appelé ses parents pour leur dire qu'elle était avec des amis et qu'elle dormirait avec eux. Je crois qu'ils n'écoutaient même pas.

Ce matin nous nous sommes levées courbaturées, nous livrant à une danse synchronisée multigénérationnelle afin de délier chaque parcelle endolorie de nos corps. Nous avons pris le déjeuner pour emporter et avons mangé dans la voiture. Fourmi me nourrissait pendant que je conduisais, prélude à mes jours en CHSLD.

— Je vais te reconduire chez toi et après, je vais aller dormir un bon quarante-huit heures.

— Vous allez pas direct chez Skip ?

— Non. Il faut que je dorme avant. Dans l'état où je suis, je comprendrais pas un mot de ce qu'il me dirait. J'aime mieux être en forme. Et tu sais, deux jours de plus ou de moins...

— Des fois je me demande si vous voulez vraiment le retrouver...

— Souvent je me demande la même chose, ma belle.

OceanofPDF.com

Trente-neuf

Le 2 février comme l'automne, pluvieux et long. Cet après-midi j'irai chez Skip voir si j'y suis, mais j'en doute.

Il est 4 h du matin, l'heure parfaite pour enterrer des cadavres dans le potager. Tout le monde dort, sauf moi. Je me couche tard et je me lève tôt, c'est le lot des vieux, il y a toujours une douleur pour nous empêcher de rêver ou un cauchemar enneigé pour nous achever. Aujourd'hui je n'ai pas de cadavre à enterrer, ou si peu. Il y a bien le trou dans le mur, mais ce souvenir, je veux le garder intact. Quand j'ai fait rénover la cuisine il y a huit ans, je leur ai demandé de laisser le trou tel quel.

— Vous êtes sûre, madame ? C'est pas ben beau...

— Oui, je suis sûre. C'est important pour moi.

— Oui mais c'est pas ben beau.

— Faites juste le laisser là. Faites ce que vous avez à faire autour.

— Pas de trouble, madame. Je faisais juste dire que ça serait pas ben beau.

— Je trouve pas ça laid, moi.

Il avait grimacé, j'avais fini par lui donner deux cents dollars de plus pour m'assurer qu'il ne transformerait pas son pas-ben-beau en ben-que-trop-lisse.

J'ai gardé le trou dans la cuisine comme dernier recours. Quand j'écrivais un souvenir dans le carnet et qu'il ne disparaissait pas parce qu'il était trop beau, je regardais le trou pour me rappeler que tout n'était pas toujours parfait entre nous deux, même dans notre maison où tout était parfait. Avec le temps on a tendance à ne retenir que les bons moments, je voulais pouvoir me rappeler ce mauvais moment chaque fois que j'ouvrais le réfrigérateur pour vérifier qu'il y avait du jambon.



Le soleil s'est levé, j'ai éteint les lumières. J'irai voir Skip plus tard, avant j'ai une course à faire. Je sors de chez moi, les voisins ont mis aux poubelles les morceaux décloués d'une cabane d'oiseaux. La pluie sur les bancs de neige éclabousse ma bonne humeur. Il faudra que cette journée soit belle pour que je me rende au bout sans me lancer moi-même dans un fossé en Ontario.

Je sonne chez Ousmane, qui m'ouvre en arborant son éternel sourire, et je cherche pendant un moment les broches qui le tiennent en place. Personne ne sourit aussi souvent, aussi longtemps sans que la médecine y soit pour quelque chose.

— Madame Jeanne ! Bon matin ! Votre voiture est enneigée ?

— Non, non. J'ai un service à te demander.

— Oui, bien sûr ! Ce que vous voulez.

Ousmane monte avec moi et nous roulons jusqu'à l'école de Fourmi. Je me stationne près de l'entrée et j'éteins le moteur mais je ne sors pas de

la voiture.

— Qu'est-ce que nous attendons ? demande mon partenaire de crime.

— Un enfant.

— Qui ?

— Un garçon que je veux voir depuis un petit bout de temps.

— Vous avez perdu un enfant ?

— Il s'est perdu lui-même, je dirais.

Au loin je le vois marcher vers nous. Les cheveux blanchis, le manteau rouge, haut comme trois pommes pourries. J'ouvre ma portière et je sors. Ousmane me suit. Nous rejoignons le garçon avant qu'il arrive à l'entrée et je lui bloque le chemin. Ousmane se place derrière moi, curieux de savoir ce que je manigance. Le garçon essaie de me contourner mais j'empoigne son bras et je le traîne sur la neige molle du terrain gazonné.

— Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Écoute-moi bien, petit. J'ai vu pas mal de cadavres dans ma vie. J'ai déjà vu une fille morte de froid, toute nue. Elle était bleue. Sa langue avait été arrachée. Ses yeux étaient ouverts et on voyait qu'elle avait souffert. Et j'en ai vu d'autres, comme ça.

Le garçon commence à trembler. Il essaie de partir mais je l'en empêche.

— Pourquoi vous me dites ça ?

— J'ai peur de rien, moi. Rien. Un cadavre de plus ou de moins, ça changerait pas grand-chose à ma vie. Veux-tu devenir un cadavre, toi ?

— Euh... Non...

Son visage est blême, la peur monte jusqu'à ses yeux en gouttelettes salées.

— Ou peut-être juste te faire arracher la langue ?

— Non...

— Alors tu laisses ma petite-fille tranquille, c'est compris ? Si j'entends que tu l'as dérangée une seule autre fois... J'ai peur de rien, je te le répète.

Je tourne les talons, fière de moi, et je retourne vers la voiture. Ousmane, mal à l'aise, me suit à distance. Quand nous entrons dans l'auto, il me regarde, les yeux exorbités, la bouche entrouverte, l'air de se demander ce qui vient de se passer et le rôle qu'il a joué. Pour la première fois en dix ans il ne sourit pas.

— C'est plus intimidant à deux...

— Mais vous l'avez fait pleurer...

Il y a quand même un peu de honte qui se mêle à la fierté mais je n'ai qu'à me remémorer la façon dont le garçon avait tenu le menton de Fourmi avant qu'elle se sauve pour me rassurer. La journée a bien commencé, je suis désormais une vieille ninja qui met à profit ses cauchemars.

Quarante

Les éboueurs n'ont pas ramassé les vestiges de la cabane d'oiseaux des voisins. J'aime croire qu'ils n'ont pas voulu emporter les souvenirs d'une famille de volatiles. Je m'arrête pour observer la beauté des fines plaques de peinture bleue qui se décollent du bois. Je me demande si les oiseaux qui y ont vécu voudraient y retourner. Parfois de vieux murs nous enveloppent mieux que le vent du large. Ce matin j'ai laissé des miettes de pain dans les ruines de la cabane d'oiseaux et ce midi les miettes n'y sont plus. Un écureuil, sans doute, mais je préfère m'imaginer que ce sont de vieux oiseaux nostalgiques qui ont passé une petite matinée là-dedans, pour la mémoire, qui y ont ressassé les souvenirs de leur jeunesse, qui sont repartis rassasiés, qui ont bercé le passé juste assez longtemps pour comprendre que ce qu'ils ont vécu dans cette cabane mérite de ne pas être oublié. Mardi prochain, quand les éboueurs passeront de nouveau, je leur dirai de la prendre, que tout va bien, que les oiseaux sont revenus faire la paix avec leurs anciens moments et qu'ils n'abandonnent que les lieux, pas les histoires, que les murs, pas les souvenirs.

Ils me regarderont comme si j'étais folle, je sourirai comme une folle, ils me salueront en riant dans leur barbe et je me dirai en silence qu'ils seront vieux eux aussi, un jour.



S'il n'avait pas changé de vêtements, je dirais que Skip n'a pas bougé depuis un mois. Écrasé sur son sofa, il cherche la télécommande de la télévision, dont le volume est beaucoup trop élevé pour que nous puissions nous entendre. *Wheel of Fortune* à s'en casser le marteau, l'enclume et l'étrier. Il la trouve enfin et éteint le téléviseur, puis soupire de soulagement. Je lui souris.

— *Flamenco dance lessons.*

— Pardon ?

— C'est la réponse du puzzle.

— Euh... Je vous crois. Vous êtes meilleure que moi à ça, Matante.

Je suis ici par curiosité mais j'ai peu d'espoir d'obtenir de vraies réponses. Louise ne m'a pas semblé très stable et sans doute m'a-t-elle envoyée ici pour m'éloigner de chez elle, ce qui ne me dérange pas. J'aime Skip et, au point où j'en suis, le moindre indice pour retrouver Suzor ne serait pas de refus.

— Je suis content de vous voir... Qu'est-ce qui vous amène ?

— Une femme en Ontario.

Son visage se renfrogne aussi vite que mon inquiétude monte.

— Louise ? Qu'est-ce qu'elle vous a dit ?

— Je me souviens plus de ses mots exacts, mais ça sonnait comme « allez voir Skip, il détient toute la vérité sur toutes les choses de l'univers ». Ou quelque chose comme ça.

Il force un sourire. D'ordinaire il aurait éclaté de rire pour me flatter l'ego, miroir, miroir, qui est la plus drôle de toutes. Louise n'avait donc pas tort.

— Parle-moi, Skip. On se connaît depuis toujours. Je suis pas ici pour me fâcher, j'ai déjà fait ça ce matin.

— Matante...

— Je suis tellement fatiguée. Je sais que je vous ai dit de jamais me parler de Suzor. Vous me l'avez tous remis sur le nez. Mais là, c'est fini, là, je veux savoir. Je suis allée à Saint-Lambert, à Saint-Hugues, à Melancthon, à Grand Valley... J'ai doublé le kilométrage de mon auto... Je suis tannée, là. Parle-moi.

— Promettez-moi que vous allez pas m'haïr.

— Je vais jamais t'haïr.

Skip se redresse du mieux qu'il peut. Il regarde partout autour comme s'il cherchait une sortie de secours, se racle la gorge.

— OK. Je vous avertis, c'est bizarre.

— Je t'écoute.

— Suzor... Suzor, c'est mon frère. Il avait douze ans quand je suis né. On a jamais été proches parce qu'il m'a détesté dès le début. Nos parents... C'étaient pas des bons parents. Quand je suis né, ils l'ont laissé tomber. Ils s'occupaient juste de moi. Pour lui c'était de ma faute, évidemment. Dès qu'il a pu, il est parti en appartement. C'était un peu avant de vous rencontrer, ça. Il s'est sauvé une nuit, il est jamais revenu à la maison. Il avait laissé une lettre disant qu'il avait plus de parents. Mais moi j'étais plus jeune que lui, et moi je l'aimais, mon frère. Je m'ennuyais de lui. Quand j'avais treize, quatorze ans, je l'ai retrouvé, il me détestait moins, mais je pense qu'il avait honte que je sois son frère. Il était bizarre, quand même, vous le savez. Il a accepté qu'on se voie de temps en temps, mais seulement si on disait jamais qu'on était des frères. Moi, ça faisait mon

affaire parce que je pouvais le voir. Puis ses amis sont devenus mes amis aussi, c'était parfait pour tout le monde. Sauf que quand j'ai appris, pour son alzheimer, ça m'a fait mal. Vous rendez-vous compte, c'est à Robert qu'il a écrit qu'il était malade. Même pas à moi. Mais c'est comme si dans ma tête j'étais redevenu son frère. Il fallait que je le surveille, même si c'était de loin. Je l'ai retrouvé. Il habite aux Îles-de-la-Madeleine. Je lui ai parlé au téléphone une fois ou deux. Il veut pas que je prenne de ses nouvelles, mais je me suis entendu avec son voisin pour qu'il garde un œil dessus. Quand ça ira plus, je m'arrangerai pour le ramener ici. Ou j'irai le rejoindre, moi. Je sais pas s'ils font des avions assez gros... Peut-être que vous, vous pourriez y aller ?

— Il a un frère...

— Oui. Vous m'haïssez, hein ?

— Il a un frère.

Je prends la main de Skip. Je suis étourdie.

— Je vais jamais t'haïr, Skip. C'est lui que j'haïs.

Quarante et un

Au printemps 1959, à l'aéroport de Saint-Hubert, j'ai pris la main glacée de Suzor sur la piste d'atterrissage. Il était ma seule famille, j'étais sa seule famille, ce n'était qu'ensemble que nous pourrions survivre.

Dans une salle sans fenêtre de l'aéroport, un médecin de l'armée canadienne nous a examinés, puis nous a donné notre congé. Nous voulions retrouver notre maison, son foyer, notre quotidien. Notre lit, ensemble. Mais une limousine noire nous a emmenés au bureau de l'homme à la voix lourde et à la cravate serrée, boulevard Dorchester, où nous avons attendu pendant une heure et demie sur les fauteuils turquoise.

Quand l'homme est enfin entré dans le bureau, il nous a serré la main, solennel.

— Monsieur, madame. C'est un honneur de vous retrouver. Mon homologue soviétique n'a eu que des bons mots à votre égard. Il m'a raconté ce qui vous était arrivé. C'est terrible.

— Oui.

— On ne pouvait pas prévoir que ça allait se passer comme ça, évidemment, mais on ne peut pas s'empêcher de penser qu'on est un peu responsables de vos mésaventures. Le premier ministre vous présente ses excuses.

— Ça va.

— On veut vous dédommager. On... On va vous dédommager. On veut être sûrs que vous êtes bien. On avait déjà prévu un bon plan de retraite pour votre retour, si tout allait bien, mais là on va le bonifier. Croyez-moi, vous allez filer des jours heureux jusqu'à votre mort.

Il semblait fier de son coup, nous ne l'avons pas contredit. L'appel de notre lit était plus fort que tout, comme si nous espérions qu'une nuit de sommeil dans notre petit univers effacerait les derniers mois de nos mémoires. Mais c'était le pire cadeau qu'il pouvait nous faire. En recevant tout cet argent, nous étions condamnés à ne rien faire d'autre que de penser. Pauvres, nous aurions dû travailler, bouger, remplir nos têtes d'autre chose. Riches, nous allions revivre pendant des années les horreurs de la Russie, écrasés devant notre foyer.

— D'accord, on vous fait confiance, ai-je dit.

Nous avons remercié l'homme en nous levant et, alors que nous allions quitter le bureau, il a toussoté.

— Juste une autre petite chose.

— Oui ?

— Nos amis soviétiques aimeraient vraiment que ça ne se sache pas. Ce qui s'est passé, je veux dire. Avec ce qu'on vous donne, pensez-vous que vous pouvez garder le secret ?

— Sans doute, oui.

— Oui. C'est important. Je ne veux pas vous faire de menaces, mais...

— On comprend. Inquiétez-vous pas. Promis, on n'en parlera pas.

Je n'ai pas tenu cette promesse, peut-être parce que j'espérais que l'armée m'enlèverait et m'exécuterait comme on abat un cheval blessé.



Même s'il nous l'avait promis, nous ne nous attendions pas à recevoir des nouvelles de Lev. Pourtant, quelques semaines après notre retour, alors que nous avions encore de la difficulté à comprendre notre rue Saint-Zotique loin des cadavres et des montagnes, nous avons reçu une lettre signée de son nom.

« Dear Friends, I have completed the investigation. Here is my official statement :

The deaths of the expediton members were due to a series of mistakes by Dyatlov. On 1 February he began the ascent to the summit at 3 PM, even though he knew about the difficulty of the terrain. Furthermore—and this was Dyatlov's next mistake—he chose a line 500 m to the left of the planned pass that lies between Peak 1079 and Peak 880. So the group found themselves on the eastern slope of Peak 1079. Dyatlov found himself in bad conditions for the night, so he decided to pitch his tent on the slope of 1079. Considering the absence of external injuries to the bodies or signs of a fight, as well as the abandonment of all the valuable resources, adding the conclusions of the medical examinations for the causes of the deaths, it has to be concluded that the cause of their deaths was calamity or overwhelming force.

The case is now closed.

Respectfully,

Lev Ivanov »

À l'époque, je n'avais encore jamais vu Suzor aussi fâché. Il marchait de long en large dans le salon en sacrant, répétant mille fois que ce n'était certainement pas Lev qui avait écrit cette lettre, lui qui avait partagé des dizaines de théories et qui était aussi obnubilé que Suzor par le mystère de cette affaire.

— Ça a pas de bon sens. Ça explique rien, ça. Ça explique pas pourquoi ils sont sortis de la tente tout nus, en la coupant de l'intérieur. Et l'arbre ? Et les blessures internes ? Et les vêtements pleins de radiations ? Ça a juste pas de bon sens.

Il perdait lentement le contrôle et j'ai su dès ce jour-là que je ne serais pas capable de l'accompagner dans son obsession. Il fallait que je sois celle qui survivrait sans en parler. Celle qui l'épaulerait, ferait oui de la tête, mais jouerait les désintéressées. Celle qui serait entièrement revenue ici alors qu'il était encore un peu là-bas. Pourtant, même ici, le bruit du vent dans les conifères et les lacérations du froid dans mes membres me réveillaient presque chaque nuit, quand ce n'était pas le visage d'Igor Dyatlov qui m'apparaissait, parfois même en plein jour, superposé à celui de passants sur Beaubien.



Il s'est écoulé presque vingt ans entre notre retour au Canada et le soir où il m'a quittée. Pendant ces années, sa volonté malade de comprendre ce qui s'était vraiment passé ne s'est jamais évaporée. Elle s'estompait parfois, souvent pour de longues périodes, mais elle refaisait surface de temps en temps, l'hiver, comme une épave qui veut reprendre son souffle.

De mon côté, je restais debout et je survivais grâce à lui. Au fil des ans, la poussière s'est accumulée sur mes souvenirs de là-bas et j'ai pu revivre ici. Malgré la douleur imprimée en nous, nous nous retrouvions toujours, lui et moi, le soir ou le jour en marchant, il y avait des boutons, notre lit, la tendresse, toujours le mirage que nous allions pouvoir tout oublier. Ensemble, seulement ensemble, nous réussissions à être heureux. Notre voyage devenait de plus en plus lointain, et si les questions étaient toujours aussi prenantes, l'absence de réponses devenait tolérable, il me semblait.

Un soir de juillet dans la cour arrière, sous les étoiles par milliers, Suzor m'a embrassée et m'a dit qu'il était content que nous ayons vécu tout cela, que ces événements nous avaient soudés à jamais. À partir de là, ce que j'avais ressenti sous la tente à l'ombre de la montagne de la mort, cette indicibilité de nous, je la ressentais chaque matin en me réveillant, chaque nuit fondue à lui.

C'était censé durer toujours.

OceanofPDF.com

Quarante-deux

Je ne me souviens pas d'avoir conduit pour rentrer chez moi et pourtant je suis à la table de la cuisine, un verre de cognac à la main. À mon âge je n'ai plus les facultés intellectuelles qu'il me faudrait pour digérer ce que Skip m'a raconté. Je suis incapable de réfléchir alors je bois. Il n'y a que la réaction instinctive, exagérée sans doute, celle de ne plus rien vouloir savoir de Suzor, ce menteur.

J'ai le visage écrasé sur la table quand Fourmi entre sans sonner. Elle lance son sac à dos près de l'escalier comme si elle était chez elle et s'assoit devant moi, molle.

— Suzor m'a menti, Fourmi. Il m'a toujours dit que j'étais sa seule famille, mais il a un frère. Sur quoi d'autre il peut m'avoir menti, tu penses ?

Elle ne réagit pas. Je m'attendais à une exclamation, un cri, une révolte, mais rien. Elle gratte l'ongle de son index gauche.

— Tu sais, Fourmi, le trou dans le mur, là...

— Oui.

— C'est grâce à lui que j'ai pu avoir du fun pendant les quarante dernières années. Après Suzor.

— Je comprends pas.

— Chaque fois que je m’ennuyais de lui et que je commençais à me morfondre, et à trouver que personne lui allait à la cheville, je regardais le mur et ça me rappelait qu’il était pas parfait. Tu comprends ?

— Oui.

— Aujourd’hui je suis vraiment contente de l’avoir laissé là. Suzor est aussi bien de m’oublier.

Fourmi ne réagit toujours pas. Rien de ma vie ne l’intéresse.

— Qu’est-ce que t’as, toi ?

— Pourquoi vous avez fait ça, Mamie ?

— Fait quoi ?

— Pourquoi vous êtes allée faire peur au petit cave, à l’école ?

— Je... Pour toi...

Son regard est rivé au mien et j’ai de la difficulté à le soutenir. C’est de la colère, du dégoût peut-être, qu’elle m’envoie.

— Et là, comment vous pensez que ça va se passer, pour moi ?

— J’ai pas trop pensé à ça.

— Non, j’imagine. Je vais vous le dire. Je pourrai plus rien faire, parce que je suis la fille qui est trop faible pour se défendre toute seule et qui envoie sa grand-mère régler ses comptes. Savez-vous pourquoi je me sauvais de ce petit maudit là ? Pour pas le battre. J’avais vraiment envie de le détruire, et j’en serais capable, mais je préfère être plus sage que lui. Quand je sens que mes poings vont partir, j’aime mieux me sauver. Mais là, vous êtes allée faire ça et j’ai l’air d’une folle.

— Mais Fourmi...

— Moi dans mes rêves, pensez-vous que c'est vous qui venez me sauver comme un chevalier ? Non. C'est pas vous. C'est un beau gars de mon âge. Pas vous. Et savez-vous ce qui est le plus plate là-dedans ? Il y en a un, beau gars, à mon école. Ça fait un an que j'ose pas l'approcher, mais là je me disais que peut-être... Sauf que maintenant je peux plus, à cause de vous. Il a vu l'autre pleurer, il me trouve poche.

— Je suis désolée...

— De toute façon, avec toutes vos histoires décourageantes, ça me tente plus trop, l'amour. Vous rendez-vous compte ? Vous avez réussi à me désintéresser de l'amour. Me semble que j'avais pas besoin de ça.

Sans que je puisse la retenir, Fourmi se lève, ramasse son sac à dos et sort en claquant la porte comme une balle dans ma tête.

Je suis seule. Encore.



J'ai tout perdu et pendant trois mois je n'ai pu penser à rien d'autre. J'ai perdu l'espoir de voir Suzor et moi réunis. Tous les souvenirs pourris que j'allais pouvoir partager. Tout le passé que j'allais pouvoir revivre avec lui pour nous en exorciser. Je croyais que cette fois-ci j'allais réussir à le sauver, quarante ans plus tard. Mais je n'ai plus le courage, l'énergie ou la volonté d'aller le retrouver. Il ne le mérite pas, je crois. Je réagis trop fort, c'est ce que Skip m'a dit quand je l'ai appelé pour lui assurer qu'il était encore mon préféré et que je le verrais au prochain jour de l'An. Une réaction exagérée, oui, mais pendant vingt-cinq ans j'ai cru à cette histoire de seule famille. C'était le plus important pour moi.

Et j'ai perdu Fourmi. Elle aura été de retour dans ma vie pour quelques jours seulement. Juste assez pour que je la déçoive, que je sois aveuglée par ma chasse aux licornes et que je ne prenne pas le temps de l'écouter et de la comprendre. Elle n'a pas répondu quand je l'ai appelée sur son portable. J'ai abandonné vite. Une petite vieille insistante ne devrait pas exister dans la vie d'une adolescente.

Pendant trois mois je ne suis pas sortie de chez moi. Trois mois de catatonie, à regarder par la fenêtre et à voir deux traces de pas. Celle de Suzor et celle de Fourmi. Je suis le point de départ de ceux qui se sauvent.

Je me suis brisée, pendant des jours je me suis fissurée de mille canyons. Je n'avais plus personne à impressionner, pas même moi. Je me suis permis de pleurer. D'être faible sans faire semblant d'être forte.

J'ai cogné ma tête sur le mur de la cuisine à m'en faire saigner.

Puis j'ai décidé d'attendre ici que les journées se terminent, que mes jours finissent, ils finiront bien par finir.

Une carcasse de crabe près d'une falaise
orange

OceanofPDF.com

Quarante-trois

Le 3 mai 2017, comme un bouche-à-bouche au bord de la piscine juste avant la noyade. Dehors les bourgeons gonflent à vue d'œil et les piétons prennent leur temps. Le voisin fabrique une nouvelle cabane d'oiseaux. Je suis installée à ma fenêtre, le contour des pas imprimé sur mes rétines, le passé comme une démangeaison. Puis je les vois. Deux jeunes se tenant par la main, beaux comme un jour d'été, un garçon, une fourmi. Ils entrent chez moi.

— Mamie ! Je voulais vous présenter Ludovic. Ludo, je te présente ma mamie pour vrai.

Ils sourient, ils ont les dents blanches et je revis. Trois mois, pour moi, c'est une seconde. Pour eux, une éternité. À leur âge, les choses changent chaque jour, et Fourmi ne semble même pas se souvenir de son départ qui m'a tant blessée. Je ne m'en plaindrai pas. Je la serre dans mes bras.

— Je voulais vous remettre ceci, aussi. Je l'ai volé quand je suis partie l'autre fois.

Elle me tend mon carnet marron, dont je n'avais pas remarqué la disparition, engouffrée dans le noir, mes yeux fermés.

— Je l'ai tout lu. Et je voulais vous remercier.

— Pourquoi ?

— Vous m’aviez dit qu’il y avait juste de la douleur, là-dedans. Des choses laides. Moi j’ai vu juste du beau. Du tellement beau, vous avez pas idée. Vous devriez le lire, vous verriez. C’est ça qui m’a donné le courage d’aller parler à Ludo. Parce que vous... Vous, là-dedans, vous avez vraiment pas peur d’avoir l’air folle. C’est inspirant.

— Je suis contente pour toi, Fourmi. Vous êtes beaux.

— Vous souvenez-vous, je vous avais dit que j’avais peur de l’amour. Que de vous voir comme ça, détruite à cause de votre Suzor, ça me donnait pas le goût. Quand je vous ai lue au complet, j’ai changé d’idée. Vous savez quoi ? Même si je me fais mal, même si on se fait mal, si on arrive à avoir le dixième de ce que vous avez vécu avec Suzor, on va tellement être chanceux.

Son enthousiasme me berce comme la plus belle mélodie. J’aurais envie de l’entendre jusqu’à mes cent cinquante ans.

— Vous devriez aller lui dire à quel point vous avez été chanceux de vous avoir, les deux.



Elle venait d’avoir six ans et d’apprendre à faire la roue. Elle passait des heures à s’exercer dans ma cour, je la regardais l’air béat en regrettant de ne pas pouvoir la kidnapper. Puis elle s’arrêtait brusquement et se lançait chez moi, effrontée, sans demander. Elle ressortait avec mon carnet au-dessus de sa tête et venait s’asseoir en Indien devant moi, sur la pelouse.

— C’est le temps des écrivements, Mamie ! Lis-moi !

— J’ai le soleil dans les yeux, ma belle. Ça m’éblouit trop. C’est toi qui lis, d’accord ?

— D’accord ! Mais je t’avertis, tu vas avoir des émotions fortes !



« Ça commence avec de la grosse musique, tu sais pourquoi ? Parce que les livres de superhéros, ça finit toujours par être des émissions de télé, alors là Super-Parapluie il remplit ses camions de petits morceaux d’or, tu te souviens, mais il a mal aux oreilles à cause de la grosse musique. Mais c’est un courageux, alors il continue. Soudainement, il y a plus rien qui tombe du ciel. Tout l’or est tombé et il y a personne de blessé, grâce à Super-Parapluie, et tout le monde veut lui faire une grosse grosse fête, avec une piñata, mais lui il refuse en disant pardon. Il a d’autres choses à faire, comme papa.

Alors pendant que les gens font la fête dans les rues, lui il rentre chez lui avec ses gros camions et il les vide dans le milieu du salon. Et là il voit quelque chose de bizarre. Les petits bouts d’or, ils ont la forme de pièces de casse-tête. Ça peut pas être un hasard, qu’il se dit, et il se met à faire le casse-tête, mais c’est un beaucoup plus dur que ceux de Charlot. Ceux de Charlot, même moi je suis capable de les faire. Là c’est un mille milliards de morceaux, c’est quand même beaucoup.

Ça lui prend des années et des années à faire le casse-tête, parce qu’en plus les pièces sont toutes de la même couleur. Mais un jour, quand il est vieux vieux vieux avec une grande barbe qui traîne par terre, il termine le casse-tête. Et ce qu’il voit, c’est la plus belle chose de tout l’univers. C’est

son étoile ! Son étoile à lui. Alors il est heureux jusqu'à toujours mais ils ont pas d'enfants parce que... quand même... ça se peut pas.

Et là ça dit "fin", parce que c'est fini. »



Je fais ma valise sur le lit de la chambre d'amis. J'hésite entre deux et soixante-treize chemises. Entre une journée ou le reste de ma vie. J'hésite encore à partir, en fait, même si Fourmi était plutôt convaincante. Il y a la peur, bien sûr, celle que je traîne depuis trop longtemps. Il y a les vapeurs restantes du sentiment d'avoir été trahie par Suzor mon frère. Il y a l'avion, aussi.

Je m'assois sur le lit, essoufflée. Chaque seconde que je prends pour respirer me pousse vers les Îles-de-la-Madeleine. L'urgence est revenue, la crainte qu'il soit trop tard.

Puis je vois la porte du garde-robe, que j'avais vissée il y a quarante ans avec un nouveau tournevis parce que je ne trouvais plus le mien. Quel genre de babioles Suzor entreposait-il là ? Des années à y entasser ce dont il ne voulait plus mais qu'il était trop lâche pour jeter. Des inutilités précieuses, disait-il. J'ai envie de dévisser la porte, de fouiller, mais quelque chose me dit que ce n'est pas une bonne idée. Qu'il y a là des choses qui me blesseront davantage. Des lettres adressées à d'autres femmes. Des mensonges. D'autres frères et sœurs.



Mon coffre à outils est au plus creux de l'armoire de l'entrée, ça ne vaut même pas la peine que j'essaie de le sortir de là. De toute façon, je ne veux pas découvrir ce qui se cache dans le garde-robe condamné d'en haut. Par contre, si un jour une fuite se déclare sous l'évier de la cuisine, il faudra bien que je l'atteigne, ce coffre. Est-ce bien sécuritaire qu'il ne soit pas plus accessible ?

À quatre pattes dans l'entrée, entre mes bottes et mes pantoufles, je déplace tout pour atteindre mes outils. Quand enfin je réussis à extirper le coffre de sa dangereuse position, je nage dans la transpiration. Mes genoux me font souffrir. Un peu d'arthrite, presque rien.

Après trois ou quatre siècles de repos, je transporte le coffre à outils dans la cuisine, mais plutôt que d'attendre une fuite en fixant l'évier, j'en sors le tournevis. Un hasard, vraiment. Je monte.

Ce n'est pas une bonne idée.



Il y a des boîtes de carton, surtout, quelques sacs en plastique, des vêtements, des livres, tout ça pêle-mêle comme dans un microdépotoir. Je dévalise le garde-robe comme la plus malhabile cambrioleuse, en faisant du bruit et en déchirant les cartons. Je ne trouve rien d'intéressant, des vieux vêtements qui reviendront à la mode l'an prochain, ou le suivant. Des livres en anglais. Un atlas. Des factures.

Puis je l'aperçois, toute menue sous des chemises trouées, une petite boîte de bois, un crochet de métal. Je la prends et m'agenouille par terre. Je la dépose sur mes genoux et l'ouvre.

Lui aussi, il ramassait les boutons.

OceanofPDF.com

Quarante-quatre

Le 10 mai 2017, comme si ma vie en dépendait. Chaque souvenir que j'ai noyé au fil des ans est maintenant remonté à la surface sans que j'y puisse quoi que ce soit. Une masse de mémoire qui flotte autour de moi. Une île de nous. J'aimerais penser que c'est le cours tranquille des choses, l'aboutissement d'une vie ordinaire, mais voir quarante ans d'efforts anéantis par mon propre cerveau me déçoit. J'ai voulu tout oublier, je me souviens de tout.

J'ai attendu jusqu'à la dernière minute pour monter dans l'avion. Ils ont dû m'appeler trois fois, pourtant j'étais assise juste à côté du comptoir d'embarquement. J'ai tendu mon billet en tremblant, regrettant l'âge où j'avais les jambes pour m'enfuir en courant.

— Ça va aller, madame, m'a dit le préposé. C'est très sécuritaire, l'avion.

Je n'ai pas peur de l'avion ; j'ai peur de cet avion-là. Celui qui me mènera à l'aéroport des Îles-de-la-Madeleine, au bout du monde tel que je le connais. J'ai marché sur le tarmac en comptant mes pas pour ne penser à rien d'autre mais l'image de Suzor au retour de Russie, troué par la montagne, m'a harponnée. Je ne me suis même pas débattue, je me suis laissé traîner dans le passé.

Notre solitude sur la piste d'atterrissage de l'aéroport de Saint-Hubert. L'horizon qui n'aplatissait pas le relief de nos cauchemars. Le silence de

Suzor. Dans le toucher plus que dans les odeurs, il y avait toute la vérité épidermique qui résonnait jusque dans les articulations. Il y a cinquante-huit ans, quand j'ai touché ses doigts glacés, il a semé en moi l'arthrite d'aujourd'hui et j'ai compris que nous étions condamnés.

Je n'étais pas montée dans un avion depuis ce jour-là. Les passagers sont bruyants et l'air est lourd. Une légère nausée, mes mains sur les accoudoirs comme des grappins, l'hôtesse a les dents aussi blanches que les nuages que nous traversons. À côté de moi un couple d'adolescents s'embrasse sans retenue, les langues débordantes, dégoulinantes d'enthousiasme, oubliant parfois le droit chemin. Devant leurs parents avant l'embarquement ils se tenaient l'auriculaire, plus timides que chastes, attendant d'être libérés d'un « bon voyage ». Dans l'avion ils savent que je ne suis le parent de personne et ne se gênent pas pour me laisser admirer leurs amygdales. Ces amours maladroites me charment et me calment. Il y a longtemps j'étais cette fille, j'avais cet âge, cette vibration dans la poitrine.



Pendant une heure il avait fait semblant de ne pas me voir, trop occupé par sa lecture, mais je voyais bien qu'il ne tournait jamais la page. Le libraire l'avait averti quelques fois qu'il n'avait pas le droit de flâner.

— Si je l'aime, je vais l'acheter, avait-il répondu.

J'avais l'âge de Fourmi, lui un peu plus et très vite j'ai espéré qu'il finirait par m'acheter, moi, plutôt que le livre. Cachée derrière mon foulard de laine je ne voyais que le coin de ses yeux. Je feuilletais une brique sur l'histoire de l'Italie, c'était ce qui m'était tombé sous la main quand le

frisson adolescent m'avait engloutie. Il était beau. Un jour sur les rives du Tibre je me déshabillerais devant lui et il m'enlacerait si fort que j'en mourrais. Il le fallait.

Ni lui ni moi n'avions l'intention d'acheter un livre. Dehors comme tout le reste de ma vie c'était l'hiver et nous cherchions à nous réchauffer, chacun dans notre coin de cette minuscule librairie du centre-ville. Le commis était retourné voir Suzor une autre fois, toujours lui, jamais moi. Au cours des années qui suivirent, chaque fois que nous entendrions le trivial « comment vous êtes-vous rencontrés ? », nous allions répéter nos interprétations respectives des intentions du libraire, tantôt cupidaire, tantôt pervers. Suzor était convaincu que l'homme aux livres cherchait à le faire sortir pour se retrouver seul avec moi. Je croyais plutôt qu'il voyait le tableau qui s'esquissait entre nous et qu'il voulait pousser Suzor vers moi. Nous n'avons jamais pu savoir la vérité. Alors que j'atterrissais sans regarder sur le développement du commerce agrotouristique en Toscane, toute la boutique a tremblé, des bouquins sont tombés des tablettes, Suzor a dû se tenir au mur et j'ai poussé le cri que je réservais d'ordinaire aux monstres sous mon lit. Une explosion, même pas à un coin de rue de là, venait de nous extirper du rêve que nous étions en train de nous raconter en silence.

J'ai eu l'impression que toute la planète s'était réunie sur le trottoir pour voir les flammes qui brandissaient le poing par les fenêtres du petit logement au troisième étage, en guerre contre l'hiver. Tandis que les curieux alimentaient la clameur de aaah et de oooh, je paniquais à l'idée d'avoir perdu ma seule chance d'être heureuse dans la vie. Il y avait tant de gens, tant de manteaux tous pareils, tant de tuques, de chapeaux, je ne trouvais pas le garçon de la librairie et, du haut de mes quinze ans, je savais que s'il n'existait plus, je finirais vieille fille. Le camion de pompier a fait

sursauter tout le monde en essayant de se frayer un chemin. Un grand gaillard au crâne rasé a poussé une vieillearde au chapeau violet, qui a bousculé un enfant à la tuque jaune, qui a pleuré. C'était beaucoup de bruit, beaucoup de chocs, j'ai senti mes genoux faiblir, déjà à cette époque je tombais souvent, déjà à cette époque je n'aimais pas les foules. J'allais défaillir quand une main a saisi la mienne comme si c'était le plus fragile animal et, malgré la laine de nos mitaines, j'ai senti la chaleur de millions de soleils. Mes genoux ont cessé de trembler. J'ai regardé Suzor dans les yeux et nous n'avons pas eu à nous parler.

Main dans la main, nous avons vu les pompiers lutter contre les éléments, leurs jets d'eau se transformer en glace, leurs soupirs en fumée, leurs efforts en cendres. Je me suis dit que mes parents m'attendaient, ça m'a donné envie de rester là, la mitaine cousue dans celle d'un garçon pour des heures encore. Je ne voulais pas dire un mot parce que mon menton était gelé malgré mon foulard et que je serais incapable de prononcer une consonne. Suzor ne voulait pas dire un mot parce qu'il ne savait pas lequel choisir.



Dans ce Dash 8-300 d'Air Canada, à côté d'adolescents s'échangeant leurs langues comme s'ils étaient convaincus que nous allions nous écraser, je ressens la chaleur qui traversait ma mitaine il y a plus de soixante ans. Je les trouve aussi beaux que nous l'étions sur ce trottoir, quand l'hiver pour une première fois nous enveloppait et que nous ne savions pas encore qu'il ne nous libérerait plus.

Il me reste une chose à faire avant de retrouver Suzor. Je sors mon carnet, un stylo.

OceanofPDF.com

Quarante-cinq

« Je suis fatiguée de l'hiver, Suzor. Il fait froid depuis toujours, mes os n'en peuvent plus.

Seras-tu fâché de me voir ? Je ne t'en voudrais pas si tu l'étais. J'ai tellement voulu t'oublier que j'ai fait des choses dont j'ai terriblement honte et que je n'ai jamais osé avouer, même pas ici dans ces pages. Mais je ne peux plus faire comme si tu étais le seul responsable de la distance qui nous a séparés tout ce temps.

J'ai bien reçu toutes tes lettres. Je n'en ai pas ouvert une seule. Je reconnaissais ta calligraphie, ta façon d'écrire Jeanne avec un j minuscule, sans point, et je lançais l'enveloppe dans le foyer. J'ai rasé des forêts pour calciner tes mots. C'était peut-être un peu par vengeance mais c'était surtout pour t'oublier, parce que souvent c'est plus facile que de pardonner. Au fil des ans, des mois, c'est devenu une habitude, des enveloppes par dizaines, toujours ce j minuscule, sans point, qui me donnait des airs de virgule, que je regardais s'effacer parmi les flammes.

J'ai tant voulu t'oublier mais dehors il y avait toujours tes pas dans la neige qui s'éloignaient et jamais ceux qui revenaient. Les pas du facteur ne suffisaient pas, c'est toi que je voulais revoir.

Et puis il y a eu ta dernière lettre, il y a presque deux ans. Si je l'avais ouverte, j'aurais su beaucoup plus tôt que tu étais malade.

Je me rends compte aujourd'hui qu'il m'aurait fallu oublier plutôt que t'oublier. Oublier ensemble nos cauchemars, nos horreurs. Après ton départ j'étais convaincue que nos vingt-cinq années n'avaient servi à rien. Tu m'en voudras sûrement de ne pas avoir compris plus tôt que ce sont les quarante suivantes que j'ai perdues à essayer de te tenir loin de moi.

Il est peut-être trop tard. Je ne sais pas si nous survivrons à nos retrouvailles, mais je dois quand même essayer d'imprimer la trace de mes pas dans ta neige. »

OceanofPDF.com

Quarante-six

Je ne m'attendais pas à ce que les Îles-de-la-Madeleine me fassent mal. Je croyais à un décor, une toile de motel, une carte postale de station-service. Mais c'est un peu l'infini. Celui qui vous coupe le souffle et qui vous broie en même temps. Quelques kilomètres ont suffi pour que je voie l'océan et que je veuille m'y engouffrer, le boire, l'habiter. Je me suis arrêtée en bordure de la 199 pour prendre le temps de déchirer toutes les fausses photos qui stagnaient dans ma tête. J'ai fermé les yeux et j'ai écouté la mer en colère, les vagues qui s'écrasaient les unes contre les autres comme des sœurs qui cherchent à avoir raison. Le coin de pays parfait pour perdre la tête.

Dans dix minutes je serai chez Suzor. Je démarre mais je ne boucle pas la ceinture de sécurité de la Chevrolet Sonic orange que j'ai louée au comptoir de l'aéroport. Je veux donner à l'univers la chance de me tuer avant que j'arrive à Pointe-aux-Loups. Si je croise le diable dans sa Cadillac et qu'il bifurque pour me heurter, je saurai l'instant d'un vol plané que le bout de mon chemin n'est pas aux pieds de Suzor. Les nuages sont bas et les odeurs sous-marines me montent au nez. Une goutte de pluie sur mon coude. Les dunes, puis l'océan. L'avenir horizontal.



Je ne sais pas comment on apprivoise un loup. Je me suis stationnée loin de chez Suzor, dans une petite rue où il n'y avait personne. J'ai marché jusqu'à son adresse, sur la route 199 à Pointe-aux-Loups, quelques maisons, le vent, la terre qui s'effrite en douceur. Un peu d'arthrite, presque rien. Je suis restée immobile pendant dix minutes sur le bord de la route, face à l'entrée de terre tapée, interminable. La maison au bout me semble petite, c'est peut-être la longueur du chemin pour s'y rendre, ou la peur. J'ai devant moi l'arrivée d'une dernière fuite. Je ne crois pas que Suzor pourrait aller plus loin, mais je ne sais pas comment l'approcher. Je ne sais pas comment on apprivoise un loup.

J'ai apporté une poignée de boutons à quatre trous, peut-être avec l'idée de l'appâter. Si je ne me sentais pas aussi nue, je rirais de mon ridicule alors que je les lance dans l'entrée comme on sème du gazon, en sachant qu'il ne poussera sans doute rien, qu'on sera trop lâches pour arroser.

— Son frère m'a dit que vous étiez bizarre.

Derrière moi la source de ma crise cardiaque a les dents blanches et des bottes jaunes. Un homme aux gestes amples, au sourire superlatif, aux pas de géant. Il me tend la main. Je la serre.

— Mais on aime ça les gens bizarres, ici. D'ailleurs, Suzor il donne pas sa place, lui non plus, en fait d'étrange. Moi je suis monsieur Arsenault. Le voisin.

— Jeanne. Enchantée.

— Comme la forêt.

Dans d'autres circonstances j'aurais pu l'aimer mais mon cœur peine à retrouver un rythme raisonnable et la petite maison au bout de l'entrée,

hantée par le futur, me fait trembler.

— Il est là ?

— Il est toujours là.

— Comment il va ?

— Il est très bourru, vous savez. Il veut pas trop me parler. Mais il a l'air correct. Chaque jour il va marcher sur la plage. Une bonne heure, puis il revient. De temps en temps je vais cogner pour être sûr qu'il a besoin de rien. Il a jamais besoin de rien.

— Sa tête ?

— Je le sais pas trop. Son frère m'a demandé de veiller à ce qu'il se perde pas. Il se perd pas. J'imagine que c'est bon signe.

— J'imagine, oui.

C'est un moment que j'aurais aimé vivre seule mais je ne sais pas comment le faire comprendre à M. Arsenault.

— À quelle heure, sa promenade, d'habitude ?

— En après-midi. Dans une heure ou deux, il devrait sortir. Vous devriez aller cogner avant ça. Non ?

— Je sais pas.

Il hoche la tête jusqu'à fixer ses bottes. Pendant cinq minutes nous ne disons rien. Je compte les boutons parmi les grains de sable, dix-sept, et du gravier, quelques mauvaises herbes. M. Arsenault se racle la gorge.

— Vous savez, madame Jeanne, ici aux Îles, le temps c'est pas important. Ça existe pas vraiment. Vous irez cogner quand vous irez cogner.

— Oui.

— Si vous avez besoin de quelque chose, je vais être chez moi.



J'ai toujours cru que ce serait le hasard qui nous réunirait, une librairie à l'abri du froid, le trottoir devant l'atelier du couturier, une couverture à carreaux au parc Angrignon. Rien de cela n'est arrivé mais si j'attends aujourd'hui que Suzor sorte de chez lui, qu'il marche jusqu'à moi, si je ne le fixe pas trop, si je fais semblant de regarder ailleurs, si je prétends passer par là, si ce lieu précis n'est qu'un lieu parmi tous ceux que j'ai effleurés, ce sera quand même un peu le hasard qui nous aura placés là, ensemble.

Je n'irai pas cogner. Je n'avancerai pas dans l'entrée. J'attends.

OceanofPDF.com

Quarante-sept

La mer est grise, les embruns se fondent au ciel et je n'ai pas mal aux genoux. Pas mal nulle part. Je suis étourdie mais je ne tomberai pas. Je pense à Fourmi et à ses blagues de marchette, et je fixe enfin la porte de la maison de Suzor. Tout cet amour repoussé pendant tant d'années pour en arriver à cette planche de bois qui pivotera bientôt. Les jambes molles.

C'est d'abord le claquement de la serrure que j'entends, puis une quinte de toux. Si le temps n'est pas important ici, c'est sans doute parce qu'il ne cesse de s'arrêter. Entre chaque son, chaque déclic, chaque mouvement de la lumière contre la paroi de la porte, le silence, l'immobilité et le vide. Quarante ans sont passés plus vite que ces secondes. Une goutte de pluie sur mon épaule. Un fil de poussière soulevé au loin. Suzor.

Il y a sa silhouette, d'abord, une ombre floue, comme un simple souvenir, le fantôme de l'amoureux. Les cheveux blancs, une maigreur, un tremblement. Suzor s'immobilise sur le porche, regarde le large. Il ne m'a pas vue. Alors qu'il s'apprête à faire le tour de la maison pour se diriger vers la plage, il se fige, comme s'il m'avait entendue arrêter de respirer. Il tourne le regard vers moi. Chaque pas qu'il fait dans ma direction, chaque trait qui se précise sur son visage, je revis en accéléré tous les souvenirs dont je me suis emmitouflée au cours des derniers mois. Ce ne sont plus de vagues images, ce sont des vérités qui m'éblouissent. Il n'a pas changé. Il boîte un peu, j'ai l'impression qu'il a grandi.

Quelques mètres nous séparent. Il porte le visage de celui qui se demande ce qu'une inconnue fait devant chez lui. Je suis une inconnue sur son terrain. J'ai passé les derniers mois à craindre cette éventualité, à me liquéfier chaque fois que je me projetais en oubliée devant lui. Pourtant, je suis calme. Sa présence me suffit. Mes tremblements ont cessé.

Il marche sans même s'en rendre compte sur les boutons que j'ai répandus sur le sol. Les sourcils froncés, il s'arrête à un mètre de moi, plonge dans mes yeux le cristal de son regard. Je tombe en amour comme au premier jour.

— Tu ne tournais jamais la page, Suzor. C'est comme ça que j'ai su que tu me regardais.

— Vous me connaissez...

Son inquiétude se transforme en tristesse, celle de ne plus pouvoir savoir, mais le temps ici n'existe pas, je le lui rappellerai. Il n'ose pas s'approcher davantage, moi j'ai peur de faire le seul pas qui nous sépare. Nous laissons cette distance entre nous absorber les malaises de l'amnésie. Je n'ai pas envie de lui dire qui je suis.

— Est-ce que je peux t'accompagner, pour ta promenade sur la plage ?

— J'ai l'habitude d'être seul.

— Moi aussi. Je parlerai pas.



Nous marchons au pied des falaises basses de Pointe-aux-Loups, nos pas bercés par le doux chant de la mer que nos retrouvailles ont calmée. La

pierre ici est orange et s'effrite autant que nous. J'aurais envie de raconter nos mille souvenirs pour couvrir le chant du sable sous nos chaussures mais j'ai promis de me taire. Sur la plage aujourd'hui comme sur le tarmac de l'aéroport de Saint-Hubert il y a presque soixante ans, les restes de l'hiver nous caressent le visage. Le regard de Suzor semble aussi vide qu'à l'époque. J'ose penser qu'il a maintenant oublié la Russie, qu'il a pu trouver la paix que nous avons tant cherchée.

Suzor pose le pied tout juste devant la carcasse d'un crabe rongée par les oiseaux. Il s'arrête pour tousser, mais il se glisse dans ses raclements un filet de sanglots.

— Je suis désolé. Je sais que vous êtes quelqu'un d'important, je le sens. Mais je ne sais pas... J'essaie, mais... Je suis désolé.

Je tente de le regarder dans les yeux pour qu'il voie dans le prisme de mes larmes toutes les couleurs que nous avons vues ensemble. C'est inutile, je le devine bien. Il est trop tard pour ça. Sur cette plage, la vieillesse me rattrape enfin.

— On est vieux, Suzor. Ça va aller.

— Vous savez, le plus dur, c'est que je suis encore assez présent pour savoir que je vais oublier. C'est ça le plus dur. Quand j'aurai tout oublié, ce sera pas grave, je le saurai pas.

— Je comprends.

— Le voisin me surveille. Mon frère le paie pour ça. J'ai appris à avoir l'air normal pour qu'il me laisse tranquille, mais un jour, je m'en rendrai pas compte et je vais continuer à marcher sur la plage, puis dans l'eau. Un jour je vais marcher trop loin pour lui, il pourra pas me rattraper. Je vais oublier de rentrer mais ce sera pas grave. C'est beau la mer.

— C'est pas la montagne.

Pour la première fois, Suzor me sourit, la tendresse du monde entier dans le visage, comme s'il savait que je comprenais sa dernière fuite.

— C'est bien que ça soit pas la montagne.

— Oui. C'est très bien.

Nous poursuivons notre marche, quelques centimètres plus près l'un de l'autre. J'ai envie de lui prendre la main, mais j'ai peur de celle que je toucherai, de la main chaude au travers des mitaines ou de la main glaciale du retour de Russie. Je ne survivrais peut-être à ni l'une ni l'autre, mais la mort serait plus douce enveloppée de sa chaleur.

Nous marchons et, jusqu'au fond de mes poumons, l'odeur de la mer remplace celle du froid qui s'est installée en moi il y a des siècles. Une goutte de pluie sur mon poignet.

— Pardonne-moi, Suzor. Pour les lettres. Pour tout. Je pensais être forte.

Il fixe l'océan, les vagues au large qui se forment et meurent aussitôt, le ciel qui caresse la mer tout au bout. Les morceaux d'étoiles en gouttelettes qui embrassent la surface.

— C'est bien que ça soit pas la montagne, répète-t-il.



Nous marchons en silence jusqu'à la flèche que Suzor a gravée dans la pierre pour se rappeler qu'il ferait mieux de rentrer. Je ramasse un

coquillage.

— Un jour je vous raconterai l’histoire de ce coquillage-là, commence Suzor. Il vient d’une famille nombreuse. Mais pas tout de suite, une autre fois. Là je suis trop fatigué.

Une autre fois, ce sera parfait. Mille autres fois. Je pense aux souvenirs que je voulais partager avec lui, ceux qui ne m’appartiennent pas, et je me dis que je ne les raconterai peut-être pas tous. Peut-être juste les plus beaux. Je ne lui parlerai pas de la Russie. Ce qu’il a vu dans la chambre de Moses, qui l’a détruit, je ne le saurai jamais. Je pourrais le lui demander mais j’ai trop peur qu’il s’en souvienne. Qu’il se rappelle la Russie mais qu’il m’ait oubliée, moi.

Nous approchons de la maison et je me rends compte pour la première fois qu’il ne fait pas froid. Des odeurs de printemps nous entourent, des odeurs de soleil malgré les nuages. Dans l’entrée Suzor ramasse un bouton que j’ai semé, comme une tige d’espoir fragile qu’il cueille avec le sourire. J’attends le printemps depuis soixante ans.

Devant la porte de sa maison, comme une adolescente fébrile qui doit tout apprendre, j’attends que Suzor me fasse signe d’entrer mais il se place devant moi. L’air sévère. Du noir au fond des yeux. Ses doigts polis par le vent effleurent ma tempe, ma cicatrice.

— Je t’ai fait mal...

À ce moment je comprends que j’avais tout faux. Je ne suis pas venue ici pour lui rappeler nos souvenirs, pas venue pour lui raconter notre passé. Il me fait signe d’entrer mais, avant de le faire, je sors mon carnet de ma sacoche et je le dépose dans le grand bac à recyclage caché près de la porte. J’entre.

— Viens, Suzor. On va s'oublier ensemble.

OceanofPDF.com

Matthieu Simard



Matthieu Simard est l'auteur de six romans, dont *La tendresse attendra* (Stanké, 2011) et *Ici, ailleurs* (Alto, 2017). Le premier tome de sa série pour adolescents, *Pavel* (La courte échelle, 2008-2009), a été finaliste au Prix littéraire du Gouverneur général en 2009. Plus récemment, il a scénarisé l'adaptation de son livre à succès *Ça sent la coupe* (Stanké, 2008), porté au cinéma par Patrice Sauvé. Il vit à Montréal.

OceanofPDF.com

Du même auteur

Ici, ailleurs, Alto, 2017

La tendresse attendra, Stanké, 2011 (collection « 10/10 », 2015)

Llouis qui tombe tout seul, Stanké, 2006 (collection « 10/10 », 2009)

Douce moitié, Stanké, 2005

Ça sent la coupe, Stanké, 2004 (collection « 10/10 », 2008 | nouvelle édition augmentée, Stanké, 2017)

Échecs amoureux et autres niaiseries, Stanké, 2004 (collection « 10/10 », 2007)

Littérature jeunesse

Pavel, La courte échelle, collection « Epizzod », 2008-2009

OceanofPDF.com

alto

Alto est une maison d'édition indépendante fondée en 2005 à Québec par Antoine Tanguay. Elle publie des romans et des nouvelles en provenance du Québec, du Canada et du reste du monde.

Alto aime la surprise, le dépaysement, les histoires plus grandes que soi, l'étrangeté, la confusion, les expériences littéraires réalisées au nom de l'amour des mots et de la langue, les livres qui transportent, confondent, choquent, émeuvent, remuent, posent des questions, bousculent les conventions et font germer les songes.

Alto reconnaît l'appui essentiel du Conseil des arts du Canada, de la SODEC et de Patrimoine Canada, par l'entremise de son programme d'aide à l'édition (FLC).

Alto apprécie toujours vos commentaires, vous pouvez nous écrire à l'adresse suivante :

info@editionsalto.com

www.editionsalto.com

OceanofPDF.com

Déjà parus chez Alto

Sophie BEAUCHEMIN

[Une basse noblesse](#)

Deni Y. BÉCHARD

[Remèdes pour la faim](#)

[Dans l'œil du soleil](#)

Alexandre BOURBAKI

[Traité de balistique](#)

[Grande plaine IV](#)

Patrick BRISEBOIS

[Catéchèse](#)

Eleanor CATTON

[Les Luminaires](#)

Sébastien CHABOT

[Le chant des mouches](#)

Nick CUTTER

[Troupe52](#)

[Little Heaven](#)

Richard DALLAIRE

[Les peaux cassées](#)

Martine DESJARDINS

[Maleficium](#)
[La chambre verte](#)

Patrick DEWITT
[Les frères Sisters](#)
[Le sous-majordome](#)

Nicolas DICKNER
[Nikolski](#)
[Tarmac](#)
[Le romancier portatif](#)
[Six degrés de liberté](#)

Nicolas DICKNER et Dominique FORTIER
[Révolutions](#)

Christine EDDIE
[Les carnets de Douglas](#)
[Parapluies](#)
[Je suis là](#)

Max FÉRANDON
[Monsieur Ho](#)
[Un lundi sans bruit](#)
[Hors saison](#)

Isabelle FOREST
[Les laboureurs du ciel](#)

Dominique FORTIER
[Les villes de papier](#)
[Du bon usage des étoiles](#)
[Les larmes de saint Laurent](#)
[La porte du ciel](#)
[Au péril de la mer](#)

Mark FRUTKIN
[Le saint patron des merveilles](#)

Steven GALLOWAY
[Le soldat de verre](#)

Karoline GEORGES
[Sous béton](#)
[Variations endogènes](#)
[De synthèse](#)

Tom GILLING
[Miles et Isabel ou La belle envolée](#)

Rawi HAGE
[Parfum de poussière](#)
[Le cafard](#)
[Carnaval](#)

Julie HÉTU
[Pacific Bell](#)

Emma HOOPER
[Les chants du large](#)

Clint HUTZULAK
[Point mort](#)

Clifford JACKMAN
[La Famille Winter](#)

Toni JORDAN
[Addition](#)

Andrew KAUFMAN

Minuscule
Les Weird

Serge LAMOTHE
Le Procès de Kafka et Le Prince de Miguasha (théâtre)

Tarquimpol
Les enfants lumière
Mektoub

Lori LANSENS
Les Filles
Un si joli visage
Les égarés

Margaret LAURENCE
Une maison dans les nuages

Catherine LEROUX
La marche en forêt
Le mur mitoyen
Madame Victoria

Marina LEWYCKA
Une brève histoire du tracteur en Ukraine
Deux caravanes
Des adhésifs dans le monde moderne
Traders, hippies et hamsters
Rien n'est trop beau pour les gens ordinaires

Annabel LYON
Le juste milieu
Une jeune fille sage

Emily ST. JOHN MANDEL
Station Eleven

Howard McCORD
[L'homme qui marchait sur la Lune](#)

Anne MICHAELS
[Le tombeau d'hiver](#)

Sean MICHAELS
[Corps conducteurs](#)

David MITCHELL
[Les mille automnes de Jacob de Zoet](#)
[L'âme des horloges](#)

Claire MULLIGAN
[Dans le noir](#)

Heather O'NEILL
[La vie rêvée des grille-pain](#)
[Hôtel Lonely Hearts](#)

Elsa PÉPIN
[Les sanguines](#)

Annie PERREAULT
[La femme de Valence](#)

Marie Hélène POITRAS
[Griffintown](#)

Steven PRICE
[L'homme aux deux ombres](#)

Paul QUARRINGTON
[L'œil de Claire](#)

Charles QUIMPER

[Marée Montante](#)

CS RICHARDSON

[La fin de l'alphabet](#)

[L'empereur de Paris](#)

Diane SCHOEMPERLEN

[Encyclopédie du monde visible](#)

Emily SCHULTZ

[Les Blondes](#)

Matthieu SIMARD

[Ici, ailleurs](#)

Les écritements

Neil SMITH

[Boo](#)

[Big Bang](#)

[Les Blondes](#)

Emily ST. JOHN MANDEL

[Station Eleven](#)

Madeleine THIEN

Nous qui n'étions rien

Larry TREMBLAY

[Le Christ obèse](#)

[L'orangerie](#)

[L'impureté](#)

Élise TURCOTTE

[Le parfum de la tubéreuse](#)

Hélène VACHON

[Attraction terrestre](#)
[La manière Barrow](#)

Christiane VADNAIS
Faunes

Dan VYLETA
[Fenêtres sur la nuit](#)
[La servante aux corneilles](#)

Sarah WATERS
[L'Indésirable](#)
[Derrière la porte](#)

Thomas WHARTON
[Un jardin de papier](#)
[Logogryphe](#)

Alissa YORK
[Effigie](#)

[OceanofPDF.com](#)



Dans la collection Coda

Deni ELLIS BÉCHARD

Vandal Love ou Perdue en Amérique

Alexandre BOURBAKI

Traité de balistique

Martine DESJARDINS

Maleficium

L'évocation

La Chambre verte

Patrick DEWITT

Les frères Sisters

Nicolas DICKNER

Nikolski

Tarmac

Six degrés de liberté

Christine EDDIE

Les carnets de Douglas

Parapluies

Je suis là

Dominique FORTIER

Au péril de la mer

Max FÉRANDON

[Monsieur Ho](#)

Dominique FORTIER

[Du bon usage des étoiles](#)

[Les larmes de saint Laurent](#)

[La porte du ciel](#)

Karoline GEORGES

De synthèse

[Ataraxie](#)

Rawi HAGE

[Parfum de poussière](#)

Andrew KAUFMAN

[Tous mes amis sont des superhéros](#)

Lori LANSSENS

[Les Filles](#)

[Un si joli visage](#)

[La ballade des adieux](#)

[Les égarés](#)

Margaret LAURENCE

Le cycle de Manawaka

[L'ange de pierre](#)

[Une divine plaisanterie](#)

[Ta maison est en feu](#)

[Un oiseau dans la maison](#)

[Les Devins](#)

Catherine LEROUX

[La marche en forêt](#)

[Le mur mitoyen](#)

[Madame Victoria](#)

Annabel LYON

[Le juste milieu](#)

Andri Snær MAGNASON

[LoveStar](#)

Marie Hélène POITRAS

[Griffintown](#)

[La mort de Mignonne et autres histoires](#)

CS RICHARDSON

[La fin de l'alphabet](#)

Neil SMITH

[Boo](#)

Emily ST. JOHN MANDEL

[Station Eleven](#)

Larry TREMBLAY

[L'impureté](#)

[Le Christ obèse](#)

[L'orangerie](#)

[La hache](#)

[Le mangeur de bicyclette](#)

Thomas WHARTON

[Un jardin de papier](#)

[OceanofPDF.com](#)

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier le Conseil des arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC

Illustration de la couverture : Pascal Colpron

ISBN ePub 978-2-89694-397-5

© Matthieu Simard et les Éditions Alto, 2018

Composition : Hugues Skene

Conception graphique : Antoine Tanguay et Hugues Skene (KX3 Communication)

Révision linguistique : Véronique Desjardins

Correction d'épreuves : Julie Robert

Adaptation numérique : [Studio C1C4](#)

Éditions Alto

280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1

Québec (Québec) G1K 3A9

editionsalto.com

OceanofPDF.com